

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 2.17% accurate

Vtt, F^ UJ A. "32 S

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

^ --^^/ MEMOIRES D'UN SUICIDÉ

The text on this page is estimated to be only 10.70% accurate

PARIS. — TYP. D£ M"* V* DONDET-DUPRBy RnE
S^INT>L0U1!I, 46

The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate

MÉMOIRES Dim SUICIDÉ IECUEILLia ET PUBLIÉS FAI
MAXIME DU CAMP PARIS LIBRAIRIE NOUVELLE BOOLEVABD
DES ITILIEHS, IS, ES FACE DE LA HABOR DOIlIE. L'Antenr et les
Editeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction. 4855

MÉMOIRES D'UN SUICIDÉ n y a deux ans, j'étais en Egypte; je revenais de la Nubie, et ma cange^ après avoir descendu les cataractes^ après avoir côtoyé les raerveilieuc paysages du Nil^ après avoir stationné devant les ruines de Thèbes y s'arrêta un Qiatin au mouillage de Kénéh. C'était à la fin de mai : l'inondation avait abandonné les terres crevassées par le soleil ; il faisait chaud et le vent de khamsin poussait ses rafales brûlantes sous le ciel décoloré. Mon équipage^ qui depuis six semaines maniait ses longues rames en chantant^ était épuisé de fatigue^ il demandait un repos que je lui accordai sans peine ; et afin d'utiliser mon temps, je résolus d'aller visiter les bords de la mei* Rouge, dont la ville de Kénéh est séparée par un petit désert que les caravanes mettent lentement quatre jom*s à traverser. Un certain chrétien de Bethléem nommé Iça, faisant fonction d'agent consulaire de France à Kénéh, se chargea de trouver des dromadaires pom* mon drogman 6t pour moi , des chameaux pour les outres et pour les l>agages, et fit prix avec des chameliers qui devaient me conduire au port de Qôseir et me ramener ensuite à Kéï*éh, oii le reste de mes hommes demeurait à m*attendre* 1

3 MÉMOIRES On partit avant le lever du jour, et le soir, à la nuit close, on piqua la tente au puits de la Djita, après avoir maî:ché quatorze Heures sous le soleil et à travers les tourbillons dô poussière soulevés par le vent du sud. Le lendemain, on fit la sieste dans une grotte couverte d'inscriptions hiéroglyphiques de. la dynastie éthiopienne, à un endroit nommé GamréSchems, et le soir on s'arrêta à quelque distance de Bir-el-Hamammat (le Puits des Pigeons). Nos chameliers auraient voulu pousser plus loin, car le diable venait souvent visiter les voyageurs à cette place que j'avais impmderomment choisie, et ils ne se sentaient que médiocrement rassurés malgré les plaisanteries et les raisonnements philosophiques de mon drogman. Lorsque j'eus terminé ce rapide repas des voyages au désert, qui se compose presque invariablement de pain et d'œufs durs, lorsque j'eus pris mes notes à la clarté de ma lampe portative, je m'étendis sur mon tapis, la tête soutenue par un bon oreiller de sable fin, mes armes près de moi, sous le ciel étoilé, sentant mon cœur se dilater à l'aise dans les immensités silencieuses qui m* entouraient. Le sommeil approchait de moi, les images des songes passaient déjà devant mes yeux, je n'avais plus qu'une perception conCusedes paroles que les chameliers échan-^. geaient à voix basse, lorsque mon drogman se prit à dire en ricanant : — Ah! si le diable vient nous chercher cette niiiit^ i^ trouvera à qui parler, car voilà une caravane qui s'ai'rête à cent pas d'ici. En effet, un grand bruit vint jusqu'à moi. Des chameaux faisaient entendre ce gargouillement plaintif qui

D'UN SUICIDÉ 8 est leur cri^ des hommes parlaient à voix haute^ on chassait à coups de marteau les piquets d'une tente ; on s'agita ainsi pendant quelque temps» puis peu à peu la rumeur s'apaisa» se tut tout à fait, et je m'endormis. Je ne sais depuis combien d'heures je reposais de ce sommeil vigilant particulier aux voyageurs* qui gardent toujours une oreille ouverte au danger, loi*sque tout à coup je fus réveillé par un grand tumulte. Des Arabes criaient, un coup de fusil ébranla les échos du désert» on entendait des miaulements douloureux semblables à des vagissements d'enfant. Je sautai sur ma carabine, mon drogman passa ses pistolets à sa ceinture. — C'est Schitan le Lapidé qui tord le cou à de mauvais pèlerins, disaient les chameliers. — C'est quelque bête féroce qui attaque la caravane, disait le drogman. — AUons voir» disais-je à mon tour. Et le drogman et moi nous partîmes en courant» pendant que les chameliers s'accroupissaient prudemment derrière leurs dromadaires. Comme nous approchions du lieu d'où était sorti tout ce vacarme, mon oreille fut frappée par un juron français si nettement articulé, si franchement accentué» que je ne pus m'empêcher de m'arrêter avec étonnement. — Qui vive ! criai-je en riant. — France ! répondit-on. Je fis encore quelques pas et je me trouvai face à face avec un grand jeune homme vêtu en Wahabi. Il me tendit la main : — Parbleu ! me dit-il, monsieur» je ne m'attendais pas à être secouru par un Français ; car ceci est un pays peu

i MEMOIRES fréquenté par nos compatriotes. Je vous remercie de votre empressement^ le péril n*ctait pas bien grand tout à rheure^ et maintenant il est entièrement passé. — Qu'était-ce donc? lui demandai-je. — Rien. Une bande de chacals qui rôdait par ici a voulu tâter de nos provisions; un chamelier a crié contre eux^ mon Arnaute leur a envoyé un coup de fusil^ mon chien s'est mis à lem* poursuite^ et à cette heure tout est au mieux dans le meilleur des déserts possibles. Est-ce que vous venez de Kénéh? — Oui, j'en suis parti hier matin. — Dieu sait loué ! s*éria-t-U, car vous devez avoir de l'eau du Nil. Depujs un an que je cours l'Arabie, je ne bois que des breuvages impossibles et j'ai hâte d'avalier quelques gorgées d'eau douce. Les puits de Qoseir sont pleins de je ne sais quel liquide infâme plus nauséalK>nd que des produits chimiques; vous m'en direz des nouvelles lorsque vous y serez. J'envoyai mon drogman chercher une outre à laquelle on donna de longs baisers, comme dit Sancho. J'étais surpris de la joie qu'éprouvait ce jeune homme à boire cette eau, qui depuis deux joui's ballottait au soleil dans de vieilles peaux de chèvres, et que déjà je trouvais si mauvaise. Lorsqu'il eut lai'gement bu, il ut claquer sa langue comme un gourmet qui vient de savourer un verre de ce fameux vin de Porto retrouvé sous les décombres du tremblement de terre de Lisbonne. — Merci, me dit-il en rendant l'outre au drogman. Est-ce que vous avez bien envie de dormir? Puisque nous sommes en. Orient, vous me permettrez de vous

D'UN SUICIDÉ 5 traiter à l'orientale : nous ne pouvons nous séparer sans avoir pris le café et fumé un tchibouk. — Soit^ lui dis-je ; mais avant tout^ présentons-nous nous-mêmes Tun à l'autre. Je m'appelle Maxime Du Camp ; je viens de Wadi-Halfa et je compte me rendre à Constantinople à travers le continent^ pour de la rejoindre la France par la Grèce et l'Italie. Et vous^ mon hôte? — Moi, répondit-il, je m'appelle Jean-Marc ; j'arrive du Caucase, à travers la Perse, le Khurdistan, la Mésopotamie et l'Arabie; je me rends à Alexandrie, où je m'embarquerai pour la France ou tout autre pays, selon la fantaisie qui me poussera. — Eh bien, mon cher Jean-Marc, ehtrons sous votre tente ! — Ma foi, mon cher Maxime, vous y serez le bienvenu. Les voyageurs se lient facilement : on se rencontre aujourd'hui, demain on se sera abandonné peut-être pour toujours; aussi on met vite le temps à profit; on donne en quelques instants ce qui, dans des circonstances ordinaires, demanderait des semaines et des mois ; au bout d'une heure on se quitte en s'aimant, sans savoir si jamais on se retrouvera. Il n'y a pas de transition, on en est déjà à l'intimité qu'on sait à peine de quel nom s'appeler. On se jure de se rechercher, de se revoir plus tard ; mais le temps vous sépare , les exigences de la vie vous dispersent, l'oubli vous éloigne, et vous restez sans nouvelles de ceux à qui vous avez donné une portion de votre cœur dans une poignée de main. — Sur les grands chemins du monde, que d'amis j'ai déjà laissés pour qui mon visage serait maintenant inconnu !

The text on this page is estimated to be only 17.57% accurate

A MEMOIRES En quelques minutes, Jean-Marc et moi, accroupis sur une natte, fumant nos longues pipes, roulant nos chapelets entre nos doigts, nous nous traitions déjà en vieilles connaissances. Fendant que nous cannions, le rideau de la tente se souleva doucement, et u.i grand lévrier épagneul entra. U élira ses membres, lécha ses babines, me flaira avec circonspection, et alla ensuite se coucher auprès de son maître, qui le caressa en lui disant : — Eh bien! Itoabdil, nous avons donc mangé un peu les chacals, que nous avons la gui:ule toute saignante. Le coup de Bekir-Aga aura sans doute porté. Ce vieux diabl est comme les t:bals, il y volt aussi bien la nuit que le jour. Le personnage dont on pariait ne taivla pas à paraître lui-même, apportant le calé. C'était un homme grand et sec. Plus itélabré que Job et plus âer que Bragance,' et de mine hautaine, malgré le dépenaillement de son cosliune albanais. Sa ruslanellc retombait trouée comme une guipure sur ses jambes laissées à demi nues par des guêtres déchirées; de sa ceinture sortaient des pistolets à crosse de corail i ermeil; fa veste, autrefois it en lambeaux; un fez bl 5le et s'entourait, en guiie luchoir en cotonnade jaunâ tons brun* zés de son visagf jeux perçants et orné d' che qui se l-e troussait jusqu

D'UN SUICIDÉ 7 — Où donc avez-vous trouvé ce chef de brigands? demandai-je à Jean-Marc lorsque Bekir-Aga se fut éloigné. — Dans les montagnes de l'Albanie[^] me répondit-il. C'est toute une histoire. Il y a une dizaine d'années je lui ai sauvé la vie[^] et depuis ce temps il ne m'a jamais quitté. Son accoutrement se ressent du long voyage que nous venons de faire. Il ne paye pas de mine[^] je le sais, mais c'est le serviteur le plus dévoué qui soit au monde ; et, ajouta-t-il avec une certaine tristesse, c'est depuis bien des jours déjà ma seule compagnie avec ce chien qui dort maintenant à mes pieds. Après une heure de conversation avec Jean-Mai*c, je me levai pour lui faire mes adieux; il me retint par le bras: — Il y a si longtemps, me dit-il, qu'une voix française n'a sonné à mon oreille que je ne peux me décider à vous quitter. Et puis, j'ai bien des questions à vous faire; voilà plus d'une année que je n'ai eu des nouvelles de la France, je ne sais ce qui s'y passe. Notre rencontre ne me laisserait que des regrets si vous ne consentiez à la prolonger- Si rien ne vous presse vers Qôseir, où vous arriverez toujours trop tôt pour ce qui vous y attend, consacrez-moi votre journée de demain. Le khamsin est violent, prenez un jour de repos et laissez-moi le passer avec vous ; nous causerons de l'Opéra et du boulevard des Italiens : je vous donnerai tous les renseignements possibles sur les contrées que vous voulez parcourir et où j'ai longtemps voyagé. En m'accordant ce que je vous demande; vous me rendrez fort heureux. C'est une grande joie, croyez-moi, de trouver un compatriote dans de telles solitudes, et aussi de pouvoir parler à son aise le langage de son pays.

8 MÉMOIRES Malgré la contrariété que j'éprouvais de perdre un jour^ Je ne. voulus point refuser une offre aussi cordialement proposée; il fut donc convenu que nous passerions ensemble cette journée qu'il désirait. — Merci^ me dit Jean-Marc avec effusion; en revanche et à la condition que ma société ne vous fatiguera pas trop, je vous promets de vous attendre à Kénéh, et si vous avez une place à me donner dans votre cange^ je descendrai avec vous jusqu'au Kaire. . J'acceptai de grand cœur, et nous nous séparâmes pour reprendre un sommeil qui, cette fois, ne fut plus interrompu. Les morsures du soleil levant me réveillèrent le lendemain, au moment où mon compagnon improvisé arrivait à mon campement. — J'ai trouvé, me dit-il, un endroit sans pareil où nous aurons de l'ombre et de la fraîcheur, deux choses rares au mois de mai dans le désert de Qôseir. J'ai déjà poussé une reconnaissance matinale jusqu'au puits dont nous sommes voisins, afin de voir s'il contenait de l'eau; j'ai aperçu au fond une sorte de fange croupie que refuseraient d'habiter des grenouilles, mais c'est le plus joli lieu du monde pour y causer de omni re scibili et quibusdam aliis. Figurez- vous une toiu* à l'envers, cent soixante degrés à descendre et un large palier à chaque vingtaine de marches. Ce sont les Anglais qui ont creusé et construit tout cela, pour notre plus grand plaisir, à l'époque où ils occupaient l'Égypte, et comme ce sont d'ingénieux utilitaires, ils ont fait autour du puits des auges avec des sarcophages antiques à moitié dégrossis. Les domestiques portèrent nos tapis dans l'escalier dé

D'UN SUICIDÉ 9 couvert par Jean-Marc. L'endroit était bien choisi en effet; quelques gcskos, il est vrai^ rampaient le long des murs^ une senteur de vase humide planait autour de nous^ mais qu'importe! En voyage on ne s'arrête pas à de si minces considérations ; le soleil ne pouvait nous atteindre, la chaleur ne descendait pas jusqu'à nous, nous avions du tabac Djébéli, de bons tchibouks, de cet inappréciable café d'Orient, et nous aurions été ingrats de nous plaindre. Sous la pleine lumière du jour je pus examiner Jean* Marc à mon aise, et je crois qu'il ne sera pas inutile, pour la suite de ce livre, de tracer de lui une esquisse rapide. C'était un grand jeune homme de viugt-huit ans environ, pâle sous la teinte brune dont le soleil avait doré son visage; une courte bai'be noire, dure, serrée et frisée encadrait ses mâchoires saillantes et sa lèvre épaisse; son front large, très-développé par les bosses d'accaparatioQ, se plissait de deux ou trois rides prématurées; des sourcils 0ns suivaient les contours de l'arcade orbitaire qui se projetait hardiment au-dessus d'un œil ouvert, d'un noir vebuté, très-doux malgré une certaine ironie désolée, et dont la fixité devenait, par moments, insupportable. Ainsi que je l'ai dit, il portait le magnifique costume de THedjaz : un turban blanc serrant une kufieh rouge et jaune entourait sa tête sévèrement rasée ; une longue robe ponceau retombait jusqu'à ses pieds, dont la cambrure et l'exquise finesse correspondaient parfaitement à rélégance p^^esque féminine de ses mains maigres et allongées ; rattachées à des poignets minces, pleins de flexibilités charmantes, elles pai*aissaient encore plus petites dans les larges manches où elles flottaient à l'aise.

10 MÉMOIRES 11 avait le geste abondant^ sec et très-expressif. Pendant les courts instants que j'ai passés auprès de lui^ il me parut être ce qu'on appelle un homme distrait ; au milieu d'une conversation il oubliait facilement son interlocuteur et tombait voloriticrs au fond de lui-même dans l'absorption d'une pensée secrète. L'urbanité de ses manières se doublait d'une hardiesse hautaine qui animait la sévérité un peu dure dont ses traits étaient empreints; il avait, comme on dit, le poing sur la hanche, et tout en causant, il m'avoua qu'il ne fuyait pas les querelles et ne détestait pas les gourmades. A force de parcourir les rayonnants pays du soleil qu'il connaissait mieux que personne, il avait conquis un flegme oriental qui s'alliait d'une façon singulière à sa vivacité naturelle, à cette furia francese qui nous fait si vite reconnaître par les étrangers. 11 répétait souvent cet axiome : L'honnête homme est celui qui ne s'étonne de rien. A toutes ses admirations il donnait un correctif souvent amer. 11 avait beaucoup vu, beaucoup regardé, beaucoup réQéchi sans doute, et il résumait parfois son opinion dans un aphorisme nerveux qui repoussait toute réplique. Comme nous parlions d'une intervention probable des peuples européens dans la politique d'Orient ; Que pensez-vous de la Russie ? lui disais-je. ^ — La Russie ? un fœtus monstrueux sorti de son bocal : on en a peur,- parce qu'il est laid. — Et l'Allemagne ? — Un- tonneau de bière rempli de poudre, ça fera long feu ! — Et l'Angleterre?

D'UN SUICIDÉ H — Un rasoir emmanché d'un protocole î — Et l'Italie ? ~ Une enseigne de coiffeur entre une clarinette et un sonnet ! — Et la France ? • — Une lionne en gë sine ! — Et l'Amérique ? — C'est Tavenir! s'écria-t-il avec force: Dieu est pour elle^ et c'est pour elle aussi que grandit cette vieille déesse toujours vierge qu'on appelle la Civilisation ! Dieu est pour elle. Cette roideur tranchante avec laquelle il lançait sa pensée n'était souvent qu'apparente, car il lui arrivait d'abandonner son opinion lorsqu'il voyait qu'elle allait amener une discussion sérieuse ; parfois même il restait dans un vague étrange et reculait devant une conclusion que cependant demandaient ses théories. Par moments, et sur un mot qui heurtait ses idées, il s'exaltait, s'emportait, et peu à peu, sur le même sujet, redevenait calme et presque indifférent, comme s'il n'eût pas jugé Fobjet de la contestation digne d'un effori. Il me sembla à travers toutes choses traîner le poids d'un insurmontable ennui. — J'ai pris la vie à rebours, me disait-il, et j'en porterai la peine éternellement. — Ah ! bath ! répliquai-je, tout mal garde en soi son remède, et, comme disent les bonnes gens, chacim porte sa croix : connaissez-vous un homme heureux ? — Oui, s'écria-t-il, j'en ai vu ur^. — Où donc? le cas est rare, et j'irais volontiers lui demander son secret. — Dans un village du Nadj. C'était un Kurde que les

12 MÉMOIRES Wahabis avaient fait prisonnier dans leur guerre contre le pacha d'Egypte; il est condamné à tourner la roue d'un sakyeh du matin au soir. Au lever du soleil^ il se met à sa rude besogne^ qu'il fait avec conscience^ dans la crainte des coups de bâton; quand vient la nuit, il va se coucher sur une natte et dort d'un bon sommeil pour recommencer le lendemain. — Et vous estimez que ce misérable est hevreux! m'écriai-je avec une certaine vivacité. — « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans Thabitude. » C'est Chateaubriand qui Ta dit, et il est notre maître à tous. Ce misérable, comme vous l'appellez, est habitué) donc il est heureux. — Eh bien, il fallait prendre sa place I — Ah ! non, répondit-il, car j'aurais pris la place sans prendre l'habitude, et j'aurais manqué mon but. — Vous aimez les paradoxes, lui dis-je en riant. — Moins que vous le croyez, répliqua-t-il avec rnie expression triste et sérieuse. Ses discours, ainsi que cet exemple peut le prouver, étaient souvent pleins de contradictions; je voyais en lui un esprit droit, intelligent, curieux, mais hésitant encore et n'osant pas se formuler. Parfois, comme s'il eût empiomté aux dogmes mahométans leur loi fondamentale, il s'avouait fataliste et déclarait hautement que rien n'arrive que ce qui doit arriver; d'autres fois, au contraire, il réclamait son libre arbitre et le droit que chacun porte en soi de guider sa vie à travers les événements qui l'assaillent; et comme je lui faisais remarquer la contradiction flagrante qui existait entre ces deux opinions :

D'UN SUICIDÉ 13 — Tout cela peut se concilier[^] me répondit-il.
(Et plus tard[^] en lisant ses Mémoires[^] j'ai reconnu qu'il avait raison.)
Noiistsûmes, à ce propos[^] une discussion animée sur le suicide. Certes[^] on
a dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire. La mort volontaire est-elle permise
? est-elle défendue? Ceci est une question* que je ne veux pas me charger
de résoudre. Lorsque des idées semblables sont en cause[^] chaque argument
gagne sa réplique. J'argumentais[^] et Jean-Marc i[^]pli {liait; je disais non, il
disait oui. — Avez-vous le droit de retirer ime force quelconque de la
circulation? m'écriais-je. — Parbleu î répondait-il, si la circulation
m'entraîne oùjene yeux pas. — Voilà du fatalisme. — Oui, mais je me tue
pour faire acte de libre arbitre, et jg rétablis l'équilibre. Sa conclusion fut
celle-ci : "- Si je me tuais, mon suicide serait le résultat ou plutôt la
résultante de la volonté de Dieu et de la mienne. En effet. Dieu pense en
nous, puisque notre âme est une émanation directe de son essence. Si donc
la pensée me [^]lent de hâter l'instant oùi je quitterai ma forme actuelle, c'est
à Dieu que je la dois. Je reste maître, moi, avec mon libre arbitre, de la
discuter, de la repousser ou

16 MÉMOIRES Cette lettre me surprit et m'inquiéta, sa dernière phrase me semblait une sorte de cri d'appel poussé par la mort par une poitrine brisée de lassitude. J'interrogeai le reïs de ma cange, et voici à peu près ce qu'il me répondit : — Quatre jours après ton départ pour Qôseir, le voyageur arriva ici avec ses chameliers et un Arnaut. Il nous dit qu'il devait se rendre au Kaire avec toi; nous le laissâmes entrer; il s'assit sur le divan. Il était tard, le jour allait finir, les muezzins commençaient à chanter la prière du coucher du soleil, et je revenais de faire mes ablutions, lorsque je vis le voyageur debout sur le pont. Il était très-pâle et regardait du côté du fleuve. Tout à coup il mit sa tête dans ses matras, ses épaules se soulevèrent et un grand sanglot sortit de ses lèvres. Je n'osais rien dire, car je ne savais pas pourquoi il pleurait. Il se tourna vers son Arnaut et il lui parla dans une langue que je ne comprends pas. L'Arnaut s'en alla, et au bout d'une heure il revint en disant : « Tout est prêt! » Alors le voyageur t'écrivit la lettre que je t'ai remise ; il fit emporter ses bagages et partit après m'avoir donné un batchis. J'ai appris le lendemain qu'il avait fait prix avec un reïs de barque pour qu'on le conduisit au Kaire sans arrêter. Voilà ce que je sais; tous les matelots peuvent affirmer que le mensonge n'a pas touché mes lèvres. Ces renseignements ne m'apprenaient rien, et je restai dans l'incertitude que m'avait causée la lettre de Jean-Marc. Lorsque j'arrivai au Kaire, je m'informai de lui; il n'avait fait, pour ainsi dire, que traverser la ville, s'était rendu à Alexandrie, d'où il avait dû gagner l'Italie par un paquebot français.

D'UN SUICIDÉ 17 Quant à moi[^] je continuai mon itinéraire projeté. Dans plusieurs endroits on me parla de Jean-Marc. Partout il avait laissé la réputation d'un homme taciturne et fantasque. A Beyrouth, on me conta une singulière histoire dont il avait été le héros et sur laquelle il donne lui-même dans ses Mémoires bien des détails qu'on ignorait. Enfin je terminai mon voyage, rapportant en moi l'implacable nostalgie des pays parcourus, et je revins à Paris. Dès que j'eus embrassé mes amis, dont, hélas! quelques-uns sont déjà morts; lorsque j'eus brièvement répondu aux longues questions que chacun m'adressait, je m'informai de Jean-Marc, dont le souvenir avait toujours flotté dans mon esprit; lui aussi, il était de retour. J'allai le voir et ne le trouvai pas; je laissai ma carte et j'attendis en vain sa visite; plusieurs fois j'y retournai sans jamais le rencontrer; je lui écrivis, il ne répondit pas. Tous mes efforts échouèrent; je ne devais plus le revoir. J'en parlai à plusieurs personnes qui le connaissaient, et nul ne put me donner positivement de ses nouvelles. Chacun, au reste, paraissait avoir sur son compte une opinion toute faite. — C'est un fou, disait l'un. — C'est un ours, disait l'autre. — C'est un original, prétendait un troisième. Je rencontrai un jour un de ces hommes qui font fortune avec des mots alambiqués qui semblent profonds parce qu'ils sont obscurs. Autrefois, il avait souvent vu Jean-Marc[^] et lorsque je lui demandai ce qu'il en pensait, il me répondit avec un geste de mépris :

18 HÉMOIRES — C'est un être inutile; c'est un (ils naturel de René, élevé par Anlony et Chatterton! * L'explication me parut peu satisfaisante : elle me laissa dans mes doutes. Plus tard, lorsque j'eus lu les ' notes qui forment ce volume, je compris cette réponse : Cest un être inutile. En effet, là était tout le mystère de cette existence douloureuse ; Jean-Marc est mort parce qu'il fut inutile. Au milieu des occupations multipliées dont la vie de Paris est pleine, je ne tardai pas à mettre un peu JeanMarc en oubli; son souvenir rentra naturellement dans un des casiers les plus profonds de ma mémoire, pour n'en sortir qu'à certains moments de tristesse et d'ennui. Alors le pale visage de ce jeune homme et l'expression languissante de ses yeux m'apparaissaient, comme ces amis fidèles qui s'éloignent dans vos joies et reviennent vile vous trouver pendant les jours de deuil et d'épreuves. Donc je pensais peu à Jean-Marc, sur lequel ma curiosité était toujours demeurée insatisfaite, lorsqu'il y a quelques jours, en revenant d'un court voyage à la Testc-de-Busch, je trouvai chez moi un paquet assez volumineux entom'é d'un papier blanc scellé de cin(f cachets noirs. Il y avait trois enveloppes. La première portait mes noms et mon adresse. Sur la seconde, je lus : Pour être remis après mu mort. Quant à la troisième suscription, elle était ainsi conçue : Ced est rexpession dernière de ma volonté, Tordonne que ces papiers, ainsi cachetés et scellés de mes armes, soient remis à Monsieur Maadme Du Camp,

P'DNSUIGIDÉ 19 It ne reconnais à personne le droit de s*y opposer ou de demander au susnommé compte de œ qu'il en aura fait, Jer déclare iCagir ainsi que pour le plu» grand soin de ma mémoire et la plus grande utilité de tous; et je signe: Jean-Marc. Je rompis vite les derniers cachets, coraprenant que la mort avait élu mon compagnon d'un jour, et sm- une liasse de notes je trouvai la lettre suivante, qui m'annonçait que ce pauvre Jean-Marc avait été demander à un monde supérieur le repos qu'il n'avait pas su trouver dans le nôtre ; « EsUe la fatalité ? est-ce le libre arbitre qui me » pousse? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est » que j^ suis las et que je m'en vais. Quand vous rece» vrez celle lettre, tous mes doutes seront éclaircis, et » j'aurai peut-être enfin compris le But et la Cause. » Vous vous rappelez sans doute nos causeries du dé» sert. Le suicide est-il permis? est-il défendu? Ai-je » tort? ai-je raison? Le fait est que je vais me tuer, voilà » tout. » Comment, à trente ans à peine, en suis-je arrivé là » c'est ce que vous verrez, si vous avez le courage de » lire les notes que je vous envoie. Toutes les fois que » j'ai été frappé par un événement ou par une pensée)) de douleur, j'ai écrit, sans ordre, sans méthode, il est » vi-ai, mais enfin j'ai, comme disent les danseuses, » couché mes impressions sur le papier, et ce sont ces » impressions que je vous adresse. A travers leur dé» cousu, vous y trouverez cette vérité terrible dont la » folle négation me fait aujourd'hui mourir, c'est que, » sous peine de malheur, il faut suivre le précepte

SO MÉMOIRES 9 exemplaire que Dieu donne dans la Genèse :
Sous peine D de mort^ il faut travailler. » Cooune 'un imprudent^ j'ai
consumé dans une » heure^ par une inutile clarté, Thuile de la lampe qui
deD vait brûler toute la nuit; les ténèbres sont venues^ j'ai » peur des
fantômes ; ainsi qu'un enfant, je me jetterais » de grand cœur dans les bras
de ma nourrice pour » qu'elle apaisât mes terreurs ; mais j'ai beau interroger
x> le silence et l'obscuriléy je ne vois personne qui puisse » me secourir, et
je pars pour les créations futures, où » je revivrai sans doute avec
l'expérience gagnée au prix » de bien des misères. Je vous l'ai dit autrefois,
j'ai pris » l'existence à rebours, et voilà que je meurs dégoûté de » la vie,
sans avoir jamais vécu. — Que Dieu me par» donne, car je ne l'ai pas
compris ! » Depuis longtemps je garde et je mûris en moi le pro» jet
qu'aujourd'hui je vais accomplir. J'agis avec calme » et même avec
recueillement; depuis le jour où ma ré» solution est devenue inébranlable,
j'ai mis mes affaires » en ordre, j'ai recueilli mes souvenirs, et jusqu'au der»
nier moment j'ai écrit les sentiments qui remuaient » mon cœur. Ensemble,
nous avons parlé de tout cela , » et vous ne vous doutiez guère à ce moment
que vous)» causiez avec un homme déjà presque mort. Ces notes » vous
seront peut-être^ utiles, aussi je vous les envoie; m faites-en ce que vous
voudrez, et puisque vous appar» tenez à ceux qui recherchent curieusement
les effets » et leurs causes, usez-en comme vous l'entendrez, je » vous les
abandonne: si vous leur trouvez un côté jcu))» rieux ou moralisant, publiez-
les sans crainte, je vous i> y autorise^ car je me réjouirais, en entr*ouvrant
ma

D'UN SUICIDÉ 11 » tombe, si je pouvais penser que leur lecture apprendra » à quelques cerveaux troublés, comme le mien, ce qu'il » faut éviter pour ne pas trop souffrir. » Ne me plaignez pas; je meurs avec indifférence, isi» non avec joie, et je sens un grand allègement au den dans de moi-même ; peu d'êtres s'affecteront de mon » absence, et encore ils se dépêcheront de m'^oublier, » aûn de se débarrasser bien vite de la petite part de » douleur que je vais leur léguer. Je n*ai droit à aucune » larme; je le sais, et je m'en afQige; car je subis l'ac)) tion de cet impérissable égoïsme du cœur humain qui » voudrait se survivre à lui-même en continuant à être D aimé par les regrets, cet autre égoïsme des vivants)) abandonnés par leurs morts. » Quant à vous, dont j'ai fui les rencontres, cher ami, » afin de n'avoir pas à répondre aux questions que vous » m'auriez adressées sur mon incompréhensible départ » de Kénéh, excusez-moi. Vous voyez que je ne vous avais » pas oublié , et que les courtes heures que nous avons)) écoulées ensemble m'ont laissé de vous assez haute es» time pour que je vous confie la seule chose qui me n reste maintenant : ma mémoire et les souvenirs de toute » ma vie. » Avant que j'en finisse, écoutez le conseil d'un mou' i> rant : travaillez, travaillez sans cesse, travaillez sans » relâche, avec ou sans résultat, peu importe! mais tra» vaillez I Le travail, c'est la massue d'Hercule qui écrase D tous les monstres. i> Autrefois je vous ai dit au revoir, et maintenant je » vous dis : Adieu ! 1» Jean-Marc p

S2 HÉMOIRES «P.S. — Si vous publiez mes notes, je tous prie de D respecter la dédicace qui les termine^ toute singulière » qu'elle puisse vous sembler. » Je courus chez Jean-Marc, et son concierge me raconta, en langage de portier, que le « cher monsieur » s'était tué, que l'Église avait refusé de prier sur son corps, qu'il était eoterré depuis huit jours, et que le mameluk (c'est ainsi qu'il nommait Békir-Aga) était parti en.enunenant le grand lévrier. Je rentrai chez moi profondément triste, je fis défendre ma porte, et, sans désespérer, je lus jusqu'à la fin les mémoires que ce pauvre Jean-Marc m'avaient légués. C'étaient des notes sans suite, toutes empreintes d'une incessante préoccupation de la mort, des lettres, une touchante histoire d'amour (la même dont on m'avait parlé à Beyrouth), des plaintes amères, de simples réflexions jetées çà et là, comme pour sei-vir de thème à des développements qui ne sont pas venus, des cris de douleur souvent poussés sans motifs, et enfin le récit de ses dernières impressions^ alors qu'il était résohi à ne pas reculer devant son projet. Tous ces papiers avaient ceilainement été relus par lui, bien des passages étaient effacés, d'autres ajoutés, presque t«us les noms avaient été biffés avec soin et remplacés par des pseudonymes. Je donnai communication de ce manuscrit à plusieurs de mes amis, et il fut décidé que je devais le publier. Je n'ai rien voulu y changer; j'ai religieusement gardé ces notes dans l'ordre où je les ai reçues, et ce sont elles qui forment le présent volume. C'est presque un livre d'archéologie, car, grâce à Dieu,

D'UN SUICIDÉ 28 elle s'éteint chaque jour davantage^ cette race malade et douloureuse qui a pris naissance sur les genoux de René, qui a pleuré dans les Méditations de Lamartine, qui s'est déchiré le cœur dans Obermann, qui a joui de la mort dans le Didier de Marion de Lorme, et qui a craché au visage de la société par la bouche d'Antony. C'est à cette génération rongée par des ennuis sans remède, repoussée par d'injustes d'»classements, attirée vers l'inconnu par tous les désirs des imaginations fécondes que Jean- Marc appartenait. Il avait fuit de longs voyages pour fuir ces allanguissements insurmontables des âmes rêveuses; mais comme Hercule, il ne put arracher la tunique dévorante qui brûlait sa chair. Il revint, refusant de voir un monde dont l'infériorité l'irritait; il vécut dans la solitude absolue, cette mauvaise conseillère qui porte pendus aux mamelles ses deux sinistres enfants : l'Égoïsme et la Vanité. Il prit en mépris les intérêts de l'existence; tout lui parut misérable et indigne d'un effort; il nia l'humanité, parce qu'il ne la comprit pas; il repoussa le divin précepte : Aimez-vous les uns les autres ! Il en voulut aux hommes des douleurs qu'il puisait en lui, il s'enorgueillit de ses souffrances jusqu'au jour où elles l'accablèrent, et enfin, dégoûté, énervé, sans courage et sans foi, pour échapper à cet impitoyable ennemi qui était lui-même, il se tua, et chercha dans la mort un repos que peut-être il n'y trouvera pas. Ce n'est pas à moi cependant qu'il appartient de faire ce procès, quoiqu'il m'en ait donné toutes les pièces ; il a compris l'impunité, non pas de sa mort, mais de sa vie ; il l'avoue lui-même dans une des pages de ses tristes Mémoires, et c'est en la citant que nous terminerons cette longue introduction.

94 MEMOIRES « Et maintenant^ dit-il^ que je vais recevoir sur mes » lèvres le froid baiser de la mort^ maintenant que tout » est fini et que dans une heure mon cadavre sanglant » sera couché sur le dos^ si Von me demande quelle pen» sée^ quel regret^ quelle aspiration ouvre ses ailes dans ti mon cœur^ je répondrai : Oh ! comme ils doivent être n heureux ceux qui ont une jeune femme blonde qui en» toure leur cou de ses bras charmants et qui voient » grandir un enfant qui les appelle : Mon père ! Ils ha» bitent la campagne; une pelouse verdoie devant la » maison ; quand ils sortent, un gros chien les suit qui)) porte le petit enfant : ils ont pris dans la vie les joies de » la fanylle. — Oh I comme il doit être heureux celui qui » veille la nuit, courbé sur un livre, et laissant retom» ber, par instants, sa tête pleine de méditations ! quel» quefois il se lève pour aller regarder des mixtures y> étranges qui fermentent dans des vases de cristal : il a » pris dans la vie les joies de la science. — Oh ! comme » il est heureux le peintre qui monte et descend son » échelle, la palette à la main ! le statuaire qui frappe » son marbre! le compositeur qui pâlit en écoutant les » mélodies qui chantent dans son âme! l'écrivain qui D revêt sa pensée de formes magnifiques : ils ont pris » dans la vie les joies de l'art. — Comme il est heureux)) le capitaine habillé de son beau costume qui le fait reD garder par les femmes! il commande à des soldats ^ussi » braves et aussi obéissants que lui, il mourra de bon » cœur pour sauver la frontière ou pour empêcher un n chien d'entrer aux Tuileries : il a pris dans la vie lès)> joies de la gloire et de Tasservissement. — Comcne il » est heureux le secrétaire d'État qui décacheté des dé

D'UN SUICIDÉ t5 » pèches qu'il ne lit pas et signe des papiers
qu'il n'a pas » lus! il baise gracieusement la main aux dames; il ne » parle
pas afin d'avoir l'air de r

26 MÉMOIRES 28 septembre 1859. Hier j'ai en trente ans. La journée avait été froide, j'étais assis au coin du feu, regardant les flammes bleuissantes qui léchaient les parois noircies de la cheminée en soulevant de leur haleine la poussière des charbons éteints. J'étais triste. J'avais essayé de lire, mais mon esprit fuyait loin de mon livre et je tournais machinalement des pages dont ma mémoire n'aurait pas su dire un mot. Je sentais monter en moi ces mélancolies vagues et indéfinies qui sont la pire souffrance des tempéraments nerveux ; j'entendais une troupe de pensées douloureuses qui voletaient autour de moi, comme des oiseaux de nuit. Je voulus fuir ces tourments sans remède qui attendent les désœuvrés sur le seuil de leur solitude; je me levai et je marchai dans mon appartement. La lampe placée sur la table décrivait un grand cercle lumineux au milieu de la chambre; le reste était dans l'obscurité. Tout à coup une bûche s'écrita dans le feu; un jet de lumière en jaillit, tremblotant au bout d'un souffle de gaz qui poussait un long soupir; tout un panneau de muraille se trouva illuminé par cette clarté subite; sur ce panneau était accroché un portrait de ma mère; la flamme mourait et renaissait dix fois par minute semblait s'animer en le tirant de l'ombre où il dormait. Je regardai ce portrait et je me pris à songer à ma mère. Cela me rejeta loin dans la vie, car il y a bien longtemps que ses lèvres pâlies m'ont donné le baiser d'adieu.

D'UN SUICIDÉ 17 Je la revis d'abord^ en mes souvenirs les plus éloignés, vêtue de noir^ en deuil de mon père^ dans un grand parc à la campagne, marchant sous de vieilles charmilles et me traînant par la main, pendant que j'appelais un petit chien que je martyrisais de ma sollicitude. Puis je revis un appartement très-beau; c'était le soir; il y avait des bougies et une lampe que je vois encore, en forme de colonne et couronnée d'un globe aplati ; les personnes présentes gardaient le silence, ma bonne, agenouillée^ pleurait dans un coin; ma mère me tenait renversé sur ses genoux, et je sentais la pluie tiède de ses larmes qui tombaient sur mon visage; un médecin assis en face d'elle me posait sur la poitrine des ventouses scarifiées; je me débattais contre la douleur et je tendais mes petits bras en criant : Je n'ai plus de courage ! Puis c'était dans une étroite chambre donnant sur le jardin des sourds et muets dont j'avais peur; un maître m'apprenait à lire et me donnait des coups de règle sur les doigts quand j'opelais mal mes lettres. Mon enfance revenait à moi et m'apportait mille souvenirs que je croyais oubliés. Plus tard, j'étais déjà gi^and, un domestique m'emportait en courant et me déposait à côté de ma mère dans une chaise de poste. On tirait des coups de fusil, on brisait des réverbères. C'était la révolution de juillet. La voiture partit, elle roula lentement à travers les rues encombrées par la foule qui hurlait; je voulais regarder aux portières, mais on m'en empêchait dans la crainte que je ne fusse blessé. Pendant deux jours nous courûmes sur une grande route ; on nous arrêtait pour nous demander des nouvelles; puis nous arrivâmes enfin dans une ville tout embastionnée de remparts : c'était Mézières. J'y restai

28 MEMOIRES un mois ! Ah ! le bon temps que ce fut là, et comme sou-» vent je l'ai regretté ! J'étais libre, en plein espace : j'allais sur l'esplanade, sur les remparts» sur les bords de la Meuse% jouer avec les gamins du pays; je tournais en rond avec les petites filles ; il y en avait une que j'aimais par-dessus les autres; elle s'appelait Appollonie; je Tai revue dernièrement, après vingt-deux ans; bous nous -sommes reconnus; c'est une des plus belles créatures qui soient jamais sorties des mains de Dieu. Cette rencontre m*a plongé dans des abîmes de tristesse dont je ne puis sortir. Un an après, au premier janvier, vers cinq heures du soir, heureux au milieu des jouets et des livres que j'avais reçus aux étrennes, j'^étais assis sur le tapis du foyer, dans le salon, immobile, pour ne pas réveiller ma mère qui sommeillait sur son fauteuil. Tout à coup, sans être annoncés, deux hommes entrèrent, vêtus de noir, et que je ne connaissais pas. Ils échangèrent quelques mots avec ma mère, qui laissa tomber sa tête dans ses mains, en disant : 0 mon Dieu! ô mon Dieu! Ma bonne vint et m'emmena. — Il est arrivé un grand malheur, me dit-elle; pauvre Madame, comment va-t-elle faire? — Je me mis à pleurer sans savoir pourquoi. Quand les hommes noirs furent partis, je courus vers ma mère, je baisai son visage baigné de larmes et je lui demandai pourquoi elle était si triste : — Pauvre petiot, me répondit-elle, c'est surtout en pensant à toi que j'ai tant de chagrin ! — Mais enfin, qu'avez-vous? lui disais-je en l'accablant de caresses. •^ Tu le sauras plus tard, quand tu seras un homme, me répliqua-t-elle.

D'UN SUICIDÉ 29 Je couchais dans une chambre contiguë à celle de ma mère et dont on laissait toujours la porte ouverte; il était tard et depuis longtemps je dormais, lorsque j'entendis un bruit de voix qui me réveilla. J'écoutai : — Il n'y a pas de reproches à te faire, disait ma mère; comme les gens qui se noient, tu as été sans pitié, et dans ton monstrueux égoïsme, tu pousses vers ta ruine tous ceux qui t'entourent. — Que veux-tu, répondit une voix que je reconnus être celle de mon oncle, je croyais à la guerre; j'ai joué à la baisse, et cette liquidation m'a tué. — Toi et bien d'autres, reprit ma mère; coûte que coûte je te sauverai, et tant que je vivrai, il ne sera pas dit que mon frère aura péri par ma faute. Puis, il y eut une discussion d'intérêt; on parlait de chiffres, de dividendes, de capital, et de bien d'autres choses que je ne comprenais pas. Enfin, j'entendis ma mère qui disait : — Songes-y bien, tu as maintenant deux routes devant toi : celle de la réhabilitation par le travail et celle du déshonneur que ta paresse peut rendre définitif. Cette fortune que je te livre n'est pas la mienne; elle est celle de mon fils, c'est un dépôt que son père moi-même m'a confié et dont je devrai rendre compte. Tu es jeune, tu as trente ans à peine, utilise ta vie, recommence courageusement la bataille malgré ta défaite d'aujourd'hui, et n'oublie jamais que c'est par mon fils que je te sauve à cette heure, et que si plus tard il est pauvre, c'est que tu n'auras pas eu l'énergie de travailler pour lui rendre ce que tu lui dois. Le lendemain on me dit que mon oncle était parti

30 MÉMOIRES pour un Yoyage. Quelques jours après, on vendit les chevaux, un carrossier emmena les voitures, la plupart des domestiques quittèrent la maison. Puis, au bout d'un mois, ma mère abandonna son appartement et alla habiter dans une rue d'où, l'on voyait le cimetière 'Montmartre, comme si elle eût déjà voulu se rapprocher de sa demeure dernière. Comme je demandais à ma mère raison de tous ces changements, elle me répondit : — Eh! mon pauvre enfant, nous sommes presque ruinés. Un autre jour, au mois d'octobre, ah! le jour maudit! on me conduisit dans une grande vieille maison de la rue Saint-Jacques qui ressemblait à mie caséine ou à une prison ; c'était le collège. Je me jetai au cou de ma mère, et avec des sanglots je la suppliai de me remmener avec elle et de ne pas me laisser avec toutes ces personnes que je ne connaissais pas et qui m'effrayaient. — Cher petiot, me dit ma mère, qui avait aussi les yeux humides et qui sentait peut-être son courage lui échapper, cher petiot, sois raisonnable; il faut apprendre à devenir un homme ; toute ma joie est en toi maintenant, et tu travailleras pour me faire plaisir. — Je ne sais pas si je travaillerai, mais je sais bien que je serai malheureux, répondisse avec un gros soupir. Une façon de domestique me prit par la main, et à travers des cours, des couloirs et des corridors me conduisit jusqu'à une porte qu'il ouvrit. C'était l'étude. Tous les élèves tombèrent la tête vers moi, et j'entendis qu'on disait : — Tiens! c'est im nouveau!

D'UN SUICIDE SI On me donna une place, on m'indiqua le devoir à faire et la leçon à apprendre. Je pensai à la maison, à ma bonne qui avait eu tant de peine en me voyant partir, et je me mis à pleurer de plus belle. Mon voisin se tourna vers moi : — Eh bien ! me dit-il, tu es encore joliment melon de piauler comme ça. Ce fut à peine si je compris, c'était là un argot que je ne savais pas encore. Quand la récréation fut venue, chacun me demandait mon nom et retournait à ses jeux après l'avoir appris. Cette indifférence me glaça ; je compris que j'étais seul au milieu de cette foule; il me parut que mes camarades se moquaient de ma tristesse, je, trouvai le sort injuste de me jeter ainsi au milieu d'un monde inconnu, et peut-être malveillant; j'allai m'asseoir sur un banc, retenant mes larmes, méditant des projets de fuite, murmurant tout bas des imprécations, me désolant de ne pas être comme les fils de nos fermiers qui vivaient libres dans les champs, et rejetant le pain sec de mon goûter, je ne mangeai rien, quoique j'eusse faim, obéissant à mon insu à ce sentiment inné chez l'homme d'exagérer sa propre douleur afin de s'enorgueillir davantage. Comme j'étais perdu dans mes réflexions, de grands cris se firent entendre et je levai la tête. Par la porte de la cour, un enfant venait d'entrer. Il était vêtu en Grec, et s'était réfugié dans un coin pour fuir la foule des écoliers qui se ruait sur lui. Un sentiment de curiosité me souleva et me poussa de son côté ; j'approchai et je pénétrai au milieu du groupe. ^Comment t'appelles-tu? disait-on au nouveau venu.

n MEMOIRES — Je m'appelle Ajax^ répoодait-il. Un immense édat de* rire accneillit ce nom qui semblait singulier. — De quel pays es-tu? — De Chypre! Les bourras recommencèrent de plus belle. — Qu'est-ce que fait ton père? — Il est drogman au consulat de France. A ces mots^ la rumeur devint immense; se nommer Ajax^ être né à Chypre, avoir un père drogman (mot incompréhensible pour des enfants) semblait une telle monstruosité y que le malheureux en porta la peine immédiate. On l'entoura, on le bouscula, on le poussa jusqu'à lui faire crier grâce! On lui jeta son fez par terre, on lui tira les cheveux , on le frappa à coups de pied, on dansa devant lui en chantant sur l'air du rappel : — Il est né à Chypre! — Il s'appelle«Ajax ! — Son père est drogman ! L'enfant pleurait et se débattait. U avait peur de tous ces impitoyables démons. Un implacable sentiment de justice blessée me jeta devant lui, à sa défeqse. J'attaquai à coups de poings le premier qui s'approcha; Ajax me soutint de son mieux , et la mêlée devint générale. Son résultat fut, qu'au bout de deux minutes, j'eus le visage en sang et que les beaux habits grecs d'Ajax étaient mis en pièces. Un pion accourut, sépara les combattants et me tint à peu près ce langage : a Vous paraissez avoir des habi» tudes turbulentes, monsieur, mais je ne vous permetD trai pas de tyranniser vos camarades. Vous serez en reD tenue demain et vous me copierez dix fois le verbe :

D'UN SUICIDÉ S3 Ti fai'tort-de-^ouloir'faire'le'fier-à'bras. Ça vousap» prendra à vous tenir tranquille. » Telle fut ma première journée de collège,* j'y suis resté dix ans, et je n'ai jamais pu y accoutumer l'indépendance de mon humeur. Ce furent dix années de lutttes incessantes où je restai toujours yaincu^ mais toujours indompté. Quatre ans après^ un samedi^ par une humide journée d'avril, on venait me chercher; ma mère allait mourir. Déjà depuis longtemps elle était malade ; mais j'ignorais son danger^ j'ignorais qu'elle se débattait contre les morsures d'une péritonite : un des plus eflroyables, un des plus ingénieux supplices inventés pour débarrasser lliomme de son existence. J'aiTivai à la maison, j'escaladai en trois bonds les trois étages qui conduisaient à l'appartement, et j'entrai. Des amies de ma mère me reçurent et me firent promettre de n'avoir pas trop de chagrin. Puis, après avoir lavé mes yeux rouges de larmes, j'entrai dans la chambre de la mourante. Les persiennes fermées et les rideaux baissés tamisaient un jour obscur et douteux, un feu voilé de cendres couvait dans la cheminée, une femme de chambre était assise près de l'alcôve, une autre dormait dans un fauteuil; il y avait partout des senteurs de laudanum. J'approchai du lit ; depuis quinze jours je n'avdis pas vu ma mère; je fus terrifié. Pâle jusqu'à la transparence, oppressée, sans regard défini, amaigrie, déjà sollicitée par la mort, elle était couchée sur le dos, la tête perdue dans ses oreillers. De sa main mate et desséchée elle ca3

34 MÉMOIRES ressait ses lèvres par un mouvement machinal et régulier comme le battement d'une pendule. Je m'inclinai vers elle et je Tembrassai. Elle leva sur moi ses yeux agrandis. — C'est ton fils, lui dit une de mes parentes qui m'avait suivi. — Ah! fit ma mère. A l'aide d'une petite cuiller on lui fit entrer un morceau de glace dans la bouche. — Eh bien, reprit ma parente, tu ne lui dis rien, ce pauvre garçon est si content de te voir. Ma mère fit une sorte de mouvement douloureux, puis elle dit : — Le médecin a oublié son bistouri dans mon côté, ça me fait mal; et elle se mit à pleurer comme un petit enfant. Je me jetai sur une chaise, la figure sur mon bras et soulevé par mes sanglots. — Qu'est-ce qui pleure? demanda ma mère. — C'est moi ! c'est moi ! m'écriai-je en m'élançant à genoux devant elle ; je pris une de ses mains ^ je la couvris de baisers. Elle tourna vers moi ses yeux vagues et indécis; une lueur d'intelligence sembla les illuminer peu à peu, une atroce expression de douleur y passa, un regret incommensurable comme l'éternité y éclata tout à coup; elles saisit ma tête de ses deux mains frémissantes et, m'appuyant sur sa poitrine, elle m'embrassa avec frénésie, en répétant ces mots dont elle m'appelait toujours : — Ah! cher petiot! cher petiot! qu'est-ce que tu vas devenir tout seul? Cher petiot! cher petiot!

D'UN SUICIDÉ S\$ Je ne sais trop ce qui se passa alors ; on m'entraîna, on m'emporta sans doute , car je me retrouvai dans ma chambre, sur mon lit, poussant vers Dieu des cris de colère plutôt encore que des cris de douleur. J'assistai dans un désespoir muet et irrité à cette bataille inégale de la vie contre la mort; je suivis, sans une pensée d'espérance, toutes les phases de la lutte, tous les déchirements de cette agonie lente et terrible, tous les mouvements divers de cet abaissement humiliant et graduel des facultés de l'intelligence, décomposition de l'Âme qui précède celle du corps. Pendant trois jours ce pauvre coï*ps hurla de souffrance pendant que son âme s'obstinait à ne pas le quitter. Enûn, le mardi soir, le souffle s'affaissa et devint irrégulier, les mains semblaient chercher dans l'infini un objet que nous n'apercevions pas; les yeux fixes et demi fermés ne s'agitaient plus dans leur orbite; les extrémités étaient froides. Elle venait^ elle venait l'insatiable déesse ! Les femmes s'agenouillèrent et récitèrent la prière des agonisants, à laquelle des sanglots répondaient; une force inconnue me poussa à genoux et j'essayai aussi à dire ma prière, mais nulle parole ne vint à mes lèvres, et je restai éperdu, abruti, sans conscience, sans mémoire, en proie ^ une indéfinissable terreur. Quelqu'un me releva, me conduisit près du lit, et j'entendis une voix qui me disait : —^Embrassez-la! embrassez-la! Je me penchai vers ma mère, mais dès que mes lèvres eurent touché son pauvre visage refroidi , je jetai un cri Et je me sauvai en courant. Une heure après je revins ; tout était fini. Je soulevai

S6 MÉMOIRES les rideaux et je regardai. On avait répandu autour d'elle sa longue et merveilleuse chevelure. Une indicible beauté était descendue sur ses traits et leur avait donné une placidité céleste; une lampe placée sur un secrétaire éclairait d'en haut ses tempes violettes, ses paupières baissées et sa pâleur de pâle ivoire; ses lèvres décolorées semblaient entr'ouvertes par un sourire d'adieu. Elle me parut plus grande et plus belle qu'une créature humaine; et maintenant encore que les années ont passé sûr moi^ maintenant que je vais partir pour la rejoindre peut-être, c'est toujours ainsi qu'elle m'apparaît, immobile^ blanche, sérieuse et déjà déifiée par la mort. J'avais treize ans. Le jour de l'enterrement fut plein de soleil. Des brises tièdes passaient dans l'air, les bourgeons se réjouissaient sur les arbres; la nature était en fête. Dans la foule qui suivait j'entendais des conversations dont les lambeaux venaient frapper mon oreille. — Elle doit laisser une belle fortune, disait quelqu'un. — Je ne sais pas; on m'a dit qu'autrefois elle avait fait de grands sacrifices pour son frère, disait l'autre. — Ah bah ! ça ne fait rien; si ce garçon-là était une fille, ce serait un bon parti dans cinq ou six ans. — A propos ! qui est-ce qui sera tuteur ? A ces mots, je sentis un frisson agiter ma chair : A propos, qu'est-ce qui sera tuteur ? Je n'y avais pas encore songé. A qui allais-je être donné ? qui remplacerait pour moi mon père et ma mère ? Qui m'aimerait ? qui me consolerait ? qui me prendrait par la main pour me conduire vers la vie ? — Hélas ! je ne l'ai su que trop tôt. — Ils existent encore; je ne dirai rien de ceux à qui ap

DMJN SUICIDÉ 87 partint mon enfance; qu'ils vivent en paix, s'ils ont la conscience d'avoir bien agi, et que Dieu leur pardonne I... En revenant du cimetière où les oiseaux chantaient dans les saules, j'entendis le concierge qui disait : — Va falloir mettre un écriteau , car on ne gardera sûrement pas l'appartement; c'est égal, c'était un joli convoi, il y avait fièrement du monde. Beaucoup de personnes demandèrent à me voir, et pas une ne sut me parler. On me donnait des conseils et pas une consolation ; personne ne me disait : Je t'aimerai, je fonderai, j'essayerai à combler le vide qui vient de se faire en toi; mais tout le monde me disait : Le malheur grandit; il faut te conduire comme un homme; tu ne sais pas encore ce que c'est que la vie; l'existence est pleine de douleurs, tu en feras la triste expérience, et mille autres banalités impies. " O gens du monde ! quand donc sortira-t-il un cri généreux de vos cœurs ossifiés par la sottise et l'égoïsme ? Le chagrin qui m'accablait n'était point suffisant sans doute, car il s'y ajouta toutes les irritations et tous les froissements qui aigrissent si facilement ceux qui souffrent. Puis vint la vente! Oh! Tinfâme chose ! Je voulus m'y opposer, je priai, je suppliai; ce fut en vain, on me répondit que la loi était formelle et que tout devait être vendu. On ouvrit un Code et on me lut ceci : a Art. 452. Dans le mois qui suivra la clôture de l'inventaire, le tuteur^iera vendre en présence du subrogé^tuteur, aux enchères reçues par un officier public et après » des affiches ou publications dont le procès-verbal fera » mention, tous les meubles autres que ceux que le conseil de famille l'aurait autorisé à conserver en nature. »

38 MÉMOIRES Elles s'en allèrent donc, je ne sais où, chez les marchands de bric-à-lrac et chez des filles entretenues, toutes ces chères reliques d'un passé dont le regret fait encore saigner mes souvenirs. Le canapé sur lequel je m'étais si souvent endormi, la petite table à ouvrage de ma mère, sa corbeille à laines, son piano, les tableaux qu'elle m'expliquait lorsque j'étais tout petit, ses gants, son linge, que sais-je ? tous ces objets sacrés furent maniés, criés, marchandés, souillés, emportés enfin, et pour jamais. On me conserva seulement quelques livres et différents bijoux de famille. Lorsque après cette profanation je rentrai dans cet appartement démeublé qui me sembla triste et morne comme le champ d'une bataille perdue, lorsque je vis les parquets crasseux rayés par les clous des grossiers, lorsque j'eus lentement savouré l'amertume de cette solitude qui me parut plus vaste qu'un désert, je fus saisi d'un accès de rage, et ramassant un marteau oublié sur la cheminée, je courus vers un buste de mon père et je le brisai en criant : — Maudit, maudit sois-tu, toi qui m'as engendré ! Ce fut mon premier cri de révolte contre la vie. J'avais eu de trop grands déchirements pour que ma santé ne s'en ressentit pas. Je restai longtemps malade, et ce fut seulement après ma guérison que je rentrai au collège, où, malgré l'entourage de mes camarades, je me trouvai plus seul et plus isolé (que jamais. C'est là que s'affaîssaient les souvenirs que j'avais de ma mère, mais ce ne fut pas là que s'arrêta mon esprit ; une fois lancé sur la pente rapide des réminiscences personnelles, on va jusqu'au bout ; on aime à se raconter

D'UN SUICIDE 39

ter sa propre histoire, et c'est ce que je fis en continuant à marcher dans mon cabinet. Je déroulai sous mes yeux le panorama de mon existence entière, j'évoquai les fantômes de ma yie, ils passèrent tous. L'un emportant son masque et l'autre son couteau. Je revis encore le collège, mais un autre ; j'avais dixsept ans; je rêvais toutes les gloires, j'aspirais à toutes les joies; j'avais besoin d'aimer, je faisais des vers, je méditais des drames^ je lisais sans cesse ^n^oni/ et RerUy j'étais rongé par des désirs immodérés de liberté, j'enviais la vie de Bas-de-Cidr au fond des bois, je songeais à des voyages sans fin parmi des pays inconnus, je me sentais de force à dévorer l'avenir, et cependant je croyais à ma mort prochaine, car bien souvent, lorsque je portais mon mouchoir à mes lèvres, je le retirais marbré de taches sanglantes. Puis après vinrent mes premières années d'affranchissement. Je me retrouvai emporté vers tout par une curiosité immodérée : je voulais savoir et j'apprenais à mes dépens. Je vivais sans mesure, comme un prodigue, jetant mes. jours à travers tous les hasards qui en voulaient bien. Je tenais enfin la liberté, cette réalité du rêve de ma vie, et, semblable à ceux qui, après un long jeûne, se gorgent imprudemment de. nourriture, je la dévorais jusqu'à en mourir. C'étaient les chevaux, les assauts d'armes, les chasses à courre, les femmes perdues, les r)rgies nocturnes, les jeux, lns veilles, le théâtre, les paris insensés, les folies de tout genre, les extravagances de toutes sortes, les absurdités de toute espèce et la satisfaction inepte d'un amour-propre stupide. Un

40 MÉMOIRES jour^ au soleil levant, je me rencontrai l'épée à la main^ face à face avec un homme ; je sentis le froid du fer pénétrer mon bras et déchirer ma poitrine, tandis que mon adversaire tombait sur le dos en jetant un grand cri. — Deux honnêtes gens presque tués pour une fille ! dit un des témoins. A peine remis, et tout fier peut-être de mon bras en écharpe, je recommençai ma vie de dévergondage. Le bois de Boulogne me voyait tous les jours, les coulisses me voyaient tous les soirs, les Cydalises me voyaient toutes les nuits. Je marrhais rapidement vers le gouffre, non pas de la ruine, ce qui n'est rien, mais de l'abrutissement, ce qui

D'UN SUICIDÉ 41 ment^ tout cela m'attendait pour me saluer au seail de ma maison. L'étude du droite vers laquelle on essayait de me con* duire^ épouvantait par sa sécheresse^ son prosaïsme et sa froideur^ mon esprit naturellement contemplatif et porté aux choses artistiques; on voulut m'imposer cette condition que je suivrais assidûment les cours; je refusai par un sentiment de fausse dignité^ je m'entêtai dans le, désœuvrement par colère^ et je vécus dans une oisiveté cent fois plus dangereuse que les plus dangereux travaux. Je portais trop encore la honte raisonnée de ma vie première pour jamais retomber dans cet abîme sans fond de la débauche et de la sottise^ il me fallait une occupation cependant, et, par malheur^ elle me vint de moimême ; elle ressortit fatalement de ma chétive organisation; elle fut la suite, inévitable peut-être, de ces longues maladies qui avaient assailli mon enfance et des souffrances qu'elles m'avaient léguées. Je devins, — j'ose à peine le dire, tant le mot est prétentieux, — je devins un rêveur. Tout le jour, assis ou couché, immobile, les mains pendantes, l'œil perdu dans des contemplations étranges, je m'absorbais dans des rêveries infinies qui me laissaient retomber tout meurtri sur la réalité. Je m'en allais bien loin, dans une vie meilleure, accrochant ma pensée à tout ce qui se passait et faisant aliment de tout pour nourrir l'insatiable démon qui m'habitait. De bonnes journées se sont écoulées ainsi. Parfois je touchais à l'extase ; mais parfois aussi je souffrais considérablement. Lorsque mon esprit, qui, comme disent les bonnes gens, n'était pas porté à voir les choses en beau, suivait les voies de tristesse que lui

42 MÉMOIRES ouvrait sa périlleuse manie^ j'en arrivais à supporter d'intolérables douleurs. Sans cesse sollicité par ces attractions singulières vers le chagrin qui meuvent les natures affaibles et nerveuses, j'aimais ce mal qui me dévorait, je le recherchais, je le provoquais, je m'y abandonnais sans mesure ; je subissais l'invincible attrait de la souffrance; mon orgueil s'en trouvait bien, et je chassais violemment mon âme dans les sombres profondeurs des peines imaginaires. Mes désirs même les plus légitimes tombaient dans ce fleuve toujours agité qui me les renvoyait morts ou mourants sur ses rives, et je savourais ces joies dangereuses, sans me douter que je livrais mon être à un impitoyable vampire qui ne devait me le rendre que pâli, sans force et désorienté à toujours. Me réservant naturellement le meilleur rôle parmi les personnages dont je peuplais cette vie idéale que je m'étais faite, j'arrivai vite à prendre en répulsion ce monde banal qui choquait mes instincts ou tout au moins mes susceptibilités. Je m'éloignai donc de toute société et je vécus presque seul, ne voyant qu'un petit nombre d'amis pleins d'indulgence pour moi. Je sentis bientôt le danger de cette passion de la rêverie, plus redoutable cent fois que l'ivrognerie, car elle est une ivresse permanente; j'avais développé certaines facultés intellectuelles de mon individu, mais j'en avais faussé d'autres, et j'en étais arrivé à cultiver à ce point ma sensibilité, que tout m'irritait et me faisait mal. Je voulus en finir d'un coup avec cette maladie avant qu'elle fût devenue mortelle, et je me résolus à faire un long voyage. Je partis pour l'Orient, où me conduisaient mes affi

D'UN SUICIDE 43 Dites de race et peut-être aussi cet instinct latent de la conservation qui agit en chaque homme et qu'on pourrait nommer pèdantesquement : Tattraction irraisonnée de rhygiène idiosyncrasique. La délicatesse excessive de ma poitrine devait se trouver bien d'un séjour dans les pays chauds^ et c'est peut-être cela qui, à mon insu^ me poussa vers le soleil. Pendant dix-huit mois j'allai par TÉpire, la Turquie, TAsie Mineure, la Grèce et Tltalie. J'étais parti pour me guérir ; et croyant, comme tous les malades, à rinfaillibilité des moyens que j'employais, j'allais plein d'insouciance sur moi-même, confiant dans le spectacle toujours renouvelé de choses diverses pour ramener mon esprit dans des voies meilleures. Mais j'avais emporté mon ennemi avec moi, il profita de ce que je ne le comlwtttais plus pour s'emparer de moi tout entier, il se rendit* nécessaire, indispensable, et sut si bien me circonvenir, qu'il devint partie intégrante de mon être, et, de fiiculté qu'il était, il se métamorphosa en passion tyrannique. Seul, achevai, parmi des paysages magnifiques, suivi par des hommes qui parlent un langage inconnu, en communion directe et permanente avec la nature, on accomplit sur soi-même, en voyage, des évolutions et des tourncicments continuels ; on est son point de comparaison avec toutes choses, on vit avec soi, on s'approprie le monde extérieur sans rien lui donner ; chacune de ces impressions multiples qui vous attendent à chaque pas devient un sujet de rêverie profonde. Je n'étais pas de force à résister à de telles tentations, j'y succombai et je fus perdu. J'étais parti sauvage, je revins insociable; j'étais parti souffrant, je revms incurable.

U MÉMOIRES A mon retour, j'aimai une femme. Peut-être en m'attachant à cette branche que le hasard tendait au-devant de moi aurais-jepu me sauver; mais il n'en fut rien, ce fut une pâture de plus jetée à ma folie: je profitai de cela pour rêvasser davantage, et pour m'élever encore plus haut dans un inconnu stérile. Lorsque je dis que j'ai aimé cette femme, j'ai tort, car je n'en sais vraiment rien. Si je ne retrouvais dans mes notes et dans mes Ict* très des cris d'amour poussés vers elle, je n'aurais, certainement conservé d'elle que le souvenir d'un insurmontable dégoût et d'une lassitude sans bornes. Cette liaison que j'avais eu grand'peine à former dura deux ans. La première année s'écoula à travers la satisfaction d'une curiosité assez tendre ; puis, peu à peu, jour par jour, le sentiment qui m'avait amené dans ses bras s'éteignit, s'affaiblit et finit par s'éteindre. Mon cœur ne remuait plus auprès d'elle. Ce n'était pas la satiété, il n'y a pas de satiété quand on aime, qui m'éloignait d'elle^ c'était une sorte de fatigue mal définie de jouer un rôle auquel je n'étais plus propre ; elle m'ennuyait , et c'est là un crime que les anges ne pardonnent jamais. Comme elle avait une forte voix, je la faisais chanter constamment afin de me donner le plaisir de l'entendre, mais elle ne put pas subir la dure nécessité de causer avec moi. Je craignais aussi de ne pas être obligé à ce mensonge odieux d'affirmer un amour qui n'existe pas. Je n'osais rompre, je craignais sa douleur ! Oh ! chères illusions du cœur humain ! je m'imaginais dans ma pauvre petite vanité que j'étais indispensable à son bonheur, et je me plaignais sérieusement d'être tant aimé. De nouvelles idées de voyages me tourmentèrent, et je

D'UN SUICIDÉ '45 ne pus les mettre à exécution^ car je me considérais comme lié par le devoir sinon par la tendresse ; mon ennui s'en augmenta encore, je niai Tamour, et dans mon sot orgueil je m'écriais : Non, tu n'existes pas, sentiment bâtard et intéressé ; tu peux être un passe-temps agréable, une distraction momentanée; mais tu ne sauras jamais remplir une poitrine large, ni faire battre le cœur d'un fort; tu seras toujours le petit dieu badin, poudré à blanc, blond et joufflu, enrubanné de faveurs roses, humant sur^es autels rocucos des encens à la bergamote ; mais jamais tu ne seras le jeune homme pâle et sérieux qui marche d'un pas grave devant l'humanité pour lui ouvrir les voies nouvelles; jamais tu n'emporteras nos âmes dans les mystérieux pays de l'extase; jamais tu ne présideras à cette fonction sublime de la fécondation de deux cœurs Tun par l'autre; jamais tu ne «eras assez puissant pour endormir à l'ombre de tes ailes les' douleurs d'une vie entière ; jamais tu ne seras grand, utile et régénératem\ Comme ces vieux maîtres épuisés par Tàgo, tu vis sur ta réputation ancienne, et maintenant tu ne peux plus rien créer, pas même le désennui de Texistence. Tu fais des promesses, des serments, des imprécations, mais tu mens, tu mens toujours. Lâche, timide et fuyard, tu te sauves dès qu'on veut te ' saisir; tu t'effrayes pour un mol, tu t'épouvantes pour un geste et tu t'en vas bien vite en t'écriant : Je n'avaiş pas prévu cela! — Que Dieu te maudisse ! je ne crois plus à toi, et dorénavant je saurai si bien te recevoir lorsque tu viendras vers moi, que tu n'oseras plus m'approcher. Que le ciel me pardonne cet anathème impie ! j'étais fou et je niais ce que je n'avais fait qu'effleurer. Le temps

46 MÉMOIRES a modifié mes idées sur ce sujet et sur bien d'autres^ et maintenant, si je recommençais à vivre en gardant mon expérience, c'est à l'amour peut-être que j'irais demander ces enivrements qui font à l'homme une invulnérable armure. Quoi qu'il en soit, la vie me parut méprisah\^e, je pris mon existence en aversion, ma maîtresse en haine ; je criai, comme toujours, à rinjustice d'un sort auquel je m*abandonnai lâchement sans lutte et sans combats ; je me demandai à quoi bon continuer cette route pénible indéfiniment ouverte devant moi, et je résolus de mourir. Je n'écrivis à personne, je ne laissai aucun adieu, je brûlai simplement quelques lettres et je m'empoisonnai. J'avais pris ime dose d'opium telle que mon estomac la rejeta. Je fus sauvé, puisque cela se noinme ainsi. Un tremblement nerveux me rappela pendant longtemps qu'on ne réussit qu'en se tenant dans une juste mesure. Par un mouvement de réaction facile à comprendre, car l'homme est comme les artères, il n'agit qu'en vertu de \si systole et de la diastole, je devins momentanément plus attentif pour cette femme à laquelle j'avais préféré la mort; mais ce ne fut pas de longue durée, le dégoût cliassa de nouveau son reflux en moi jusqu'à noyer mon cœur, et je la quittai sans aucun de ces prétextes polis dont on couvre souvent un abandon immérité; je la quittai parce que sa vue même m'était devenue insupportable, et je m'éloignai de France pendant quelque temps, afin de n'avoir même plus occasion de la rencontrer, soit dans mes promenades, soit dans les rares maisons où j'allais encore. Puis vinrent des révolutions, je me mis im peu à la

D'UN SUICIDÉ K1 fenêtre pour les voir passer ; elles passèrent. Je continuai cette vie contemplative et inutile à laquelle je consacrais Tact! vite fébrile que la nature a mise en moi; je grandissais en âge^ mais j'étais si bien enfermé dans mes habitudes de rêvasseries que je restais toujours en jachères et improductif. Un événement qui s'eiplique amplement dans mes notes vint me frapper et me foïça presque à quitter encore la France. — Au reste, cela m*imporlait peu; je n'ai pas de patrie, et je trouve qu'on dort aussi bien sur le sable tiède des déserts d'Arabie que sous les meilleurs édredons. — Je travei-sai l'Egypte et la Nubie, et lorsque je fus en Syrie, je m'arrêtai a Beyrouth. Je voulais y séjourner quelque temps, y demeurer peut-être, y ensevelir à jamais cette vie que j'ai toujours portée à contre cœur ; j'y rêvais le repos sinon le bonheur, lorsqu'une épouvantable catastrophe vint m'en chasser. Je repartis, comme Aashwerus sous la malédiction de Dieu; je courus le monde ancien, partout et sans cesse traînant avec molles énervements de ma lassitude et de mes défaiUances. Après trois ans, je suis de retour dans ma maison, que la mort a vidée et dont nul à cette beure ne raUumera le foyer. Rien n'est venu qui puisse me distraire de ma tristesse croissante, rien n'effacera maintenant la saveur d'amertume dont mes lèvres sont empreintes; j'ai beau regarder du côté de l'avenir, je ne vois pas la colombe qui porte le rameau d'olivier; quand je tourne les yeux vers mon passé, je n'y retrouve que des douleurs; resserré entre le doute de demain et le malheur d'hier, mon présent est sans joie; je me roidis en vain contre une destinée dont je suis seul coupable; j'envie les autres

AS MÉMOIRES hommes sans avoir le courage de les imiter ; j'ai fait fausse route, et je sens qu'il est trop tard pour retourner sur mes pas^ je nourris en moi un cancer implacable qui me ronge le cœur et Tâme; inutile aux autres, impuissant pour moi-même, je ne crois plus en moi, je me hais comme mon pire ennemi: la vie m'ennuie, je veux mourir, je vais me tuer, et cette fois je ne me manquerai pas. C'est ainsi que seul, dans cette chambre chaude où je marchais de long en large, je me racontais ma lamentable histoire, et continuant ce sévère procès que j'instruisais sur moi et m'encourageant dans la condamnation que je venais de prononcer, je me disais : C'est un droit, un droit imprescriptible que celui dont je vais user. J'ai la libre disposition de mon être, puisque Dieu m'en a laissé la faculté. Lorsqu'un fait ne* doit pas s'accomplir^ lorsqu'il peut choquer les lois d'harmonie générale. Dieu ne le permet pas. La science, le travail, la volonté sont impuissants à prolonger la vie; il ne nous est même accordé de U donner à d'autres, et d'accomplir le devoir sérieux de la paternité qu'en vertu des desseins de Dieu; c'est une force momentanée qu'il nous prête et nous retire selon qu'il lui plaît. Mais nous pouvons briser violemment notre existence, nous pouvons rechercher des caresses stériles, ct^mme si nous étions de nous-mêmes propres aux: œuvres négatives et impropres aux œuvi'es positives. Si au lieu d'attendre sa fin^ on court au-devant d'elle, on meurt d'une» idée au lieu de mourir d'une maladie; c'est toujours la même chose. Loi*squ'un droit ne blesse personne, ne lèse aucun intérêt, ne détruit aucun bonheur, ne tix>uble en rien la

D'UN SUICIDÉ 49 marche de rhumanité^ el que ce droite du seul fait de son existence, est tacitement consenti par Dieu, il est permis de s'en servir lorsqu'on en a besoin. Je suis en cas de légitime défense contre ma propre vie, je la tue^ et je fais bien. Un brahmane était un jour assis aux pieds d'un mimosa sur les bords du Godavery. Un esclave Téventait avec des plumes de paon, un autre lui offrait dans un vase en bois de santal une infusion de lillipés où se fondait lentement une neige saupoudrée de cannelle. En face de lui se déroulait un étroit sentier par lequel marchait un homme ployé sous le poids d'un fardeau. C'était un coudra haletant, brûlé par les rayons dévorants du soleil, pieds nus dans la poussière, ruisselant de sueur et râlant de fatigue. Quand il fut arrivé auprès du brahmane, il lui dit : — O brahmane ! que tu es heureux de te reposer à Tombre I — Continue ta route, chien, fils de chien, répondit Je brahmane. — Avant de repartir laisse-moi te parler, dit le malheureux. — Parle donc vite, repartit le prêtre de Wishnou. — J'étais au village, reprit le coudra, je dormais à l'ombre de la pagode de Saraswati quand un homme passa qui me réveilla d'un coup de son bâton, afin de ne pas se souiller en me touchant lui-même. 11 m'emmena dans un endroit obscur, puis il me mit cet énorme ballot sur les épaules et me dit : Tu vas suivre la rive du Godavery en portant cela, et tu ifas ainsi jusqu'à ce que je te rejoigne pour te montrer où tu dois déposer ta

4

ttO MÉMOIRES charge* Voilà trois heures que je marche^ je suis épuisé de fatigue et je r:e vois pas venir l'homme qui m'a courbé le dos sous ce poids qui m'écrase. Que d.>is-je faire ? — L'homme t'a-t-il pa^é d'avance ? demanda le brahmane. — Non, répondit le coudra. — Et tu es brisé de lassitude ? — Je suis presque mort, et comme mes deux mains sont occupées à retenir en équilibre ce bailol maudit, je ne puis même essuyer la sueur qui m'aveugle en coulant de mon front. — Cet homme est-il ton maître ? reprit le brahmane. — Non, je ne le connais pas. « — Lui as-tu promis de faire ce qu'il désirait ? — Non ! j'ai plié les épaules, et je suis parti sans dire un mot. — Ëh bien ! s'écria le brahmane, jette là ton fardeau et va-t'en ! — Mais, objecta le coudra, si son propriétaire revient et s'il me trouve, peut-être me battra-t-il avec un bambou fendu. — Tu ne sais à qui appartient ce ballot, tu ne ^is jusqu'où tu dois le porter, tu ne sais à qui tu auras à en rendre compte, tu ne sais ce qu'il contient ; tu ne sais qu'une chose, c'est qu'il est lourd, que tu es las, que tu tombes sous son poids, jette-le donc et va-t'en ! — C'est Ganésa, Dieu de la sagesse, qui parle par tes lèvres, ô brahmane, et je vais bien vite suivre ton conseil. En effet, il se débarrassa de son fardeaii, fit un saut de joie, et se sauva tout heureux de sentir la liberté de f\$es épaules.

D'UN SUICIDÉ 51 Le ballot resta sur la route^ il y était encore lorsque le brahmane se leva pour rentrer, au coucher du soleil, et nul ne sut jamais si le propriétaire revint et châtia le pauvre coudra. Je ferai comme le coudra, je jetterai loin de moi ce fardeau qu'on m*a imposé lorsque je dormais. II Sans date. Les dix années que je passai au collège furent dix années de lutttes incessantes, et si je reviens fréquemment sur cette époque de ma vie, c'est qu'elle a eu sur mon caractère une influence désastreuse. Elle a assombri mon humeur naturellement triste ; elle m'a dégoûté du travail en voulant m'y contraindre ; elle m'a éloigné des hommes en me prouvant que les enfants étaient tous légers, menteurs^ lâches et méchants. Parmi les gens qui cultivent assidûment la Flore des idées reçues, les années du collège représentent « le plus beau temps de la vie. » J'ai beaucoup souffert, j'ai été souvent fort malheureux, mais je déclare que jamais je n'ai regretté ces jours écoulés sans liberté^ sans famille, sans tendresse,, loin de tout ce qui vous aime et sous l'implacable invariabilité d'une règle uniforme régissant à la fois cinq cents caractères diiïérents et près* que toujours appliquée par un maître d'étude au moins grossier s'il n'est vicieux. Jamais je n'a^ regretté les couloirs humides, les dortoirs glacés, les salles fétides^ le réfectoire infect, les escaliers usés où brûle un quinquet fumeux -, jamais je n'ai regretté les classes sans fin^

55 MÉMOIRES les coartes récréations^ ni même les promenades aux Champs-Élysées d'où l'on revient si triste, parce qu'on a vu de jolies femmes dont l'image vous poursuit pendant les longues soirées d'hiver; non, je n'ai jamais regretté rien de tout cela, et je comprends la haine des écoliers pour ces grandes prisons dans lesquelles on enferme leur enfance sous prétext^e d'instruction, car cette haine je l'ai ressentie. J'étais en opposition systématique et constante avec tous les règlements. Révolutionnaire fougueux, comme on dit dans les chambres, je ne rêvais que résistance, émeute, révolte, affranchissement et représaill^{es}; j'avais des spasmes de joie et des vertiges d'espérance en pensant qu'un jour peut-être le collège pourrait brûler ; je ne me sentais ni pitié ni merci pour ces hommes que j'accusais de torturer ma jeunesse. Grave et sérieux par tempérament, je ne cherchais pas de distraction à mes idées dans ces jeux qui amusaient mes camarades, je vivais presque solitaire , jetant ma pensée par-dessus les murailles, bien loin, dans les espaces où j'aurais voulu me perdre en liberté. Un des rares élèves avec qui je fréquentais assidûment, avait autrefois habité la Corse et me parlait souvent des brigands qu'il me disait avoir connus. Comme moi, il s'ennuyait et ne désirait rien tant que retourner à Sartène. L'imagination des enfants s'empare vite de toute-proie, et la nôtre n'était pas enabarrassée pour traverser la Méditerranée et galoper parmi les broussailles et les montagnes. Nous voulions, aux vacances prochaines, nous sauver ensemble, gagner la Corse, nous faire bandits et vivre dans les makis à chasser le mou

D'UN SUICIDE 53 non et le gendarme. Autrefois déjà j'avais voulu rester dans une ferme appartenant à ma mère^ afin de garder les moutons, de battre en grange, de sciTer les foin, de vanter les blés et de courir joyeusement sous le soleil. Ce qui me dévorait, c'était un besoin immodéré d'indépendance. A ces idées, qui me disposaient déjà fort peu à fa

56 MÉMOIRES tre ! par la fenêtre ! se faisaient déjà entendre, lorsqu'un œuf vigoureusement lancé s'écrasa «u* milieu du visage de ce malheureux; il resta impassible, devint très-pâle et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il se pvit à pleurer ! Les enfants sont meilleurs qu'ils ne le paraissent ; la douleur de cet homme nous fit honte, et le bruit s'abaissa peu à peu jusqu'à ne plus être qu'un murmure confus. Rendu à sa colère par cette apparence de soumission, le professeur s'écria : — Je vous traiterai comme des nègres... Nous n'en entendîmes pas davantage, et le brouhaha recommença plus violent et plus étourdissant. Tout à coup, la porte s'ouvrit et le censeur parut. La rumeiu* s'abattit comme par enchantement; il se fit un grand silence. Le professeur essayait en tremblant son visage souillé ; le censeur nous regardait avec des yeux terribles; six garçons de salle se tenaient derrière lui. — Tout le monde debout ! dit le censeur^ Chacun se leva, croisa ses bras et se tint immobile. — Nous ferons un exemple dont on se souviendra, reprit le censeur; quels sont les plus coupables? — Tout le monde, s'écria le professeur, en faisant de la main un geste circulaire qui nous désignait tous. — La classe entière sera privée de sortie pendant deux mois, dit le censeur, dont la voix chevrotante indiquait l'émotion; mais enfin soixante élèves n'entrent pas ainsi en attaque d'épilepsie sans qu'il y ait une cause. Il y a un complot, je le sais; quels sont les meneurs ? — Le troisième banc s'est signalé par ses vociférations, répondit le malheureux mathématicien. — Que tous les élèves du troisième banc descen

D'UN SUICIDÉ 57 dent^ continua le censeur^ on va les conduire aux arrêts. Je faisais partie de ce troisième banc qui s'était effectivement distingué par des hurlements de cannibales. Nous descendîmes au nombre de neuf; les six garçons de saile flanquèrent notre petite troupe sur les côtés, le censeur se mit à l'arrière-garde, nous sortîmes de la classe en murmurant comme toujours : « C'est une injustice! » Nous traversâmes la cour, nous montâmes sept étages, on ouvrit devant nous une porte garnie de gros verrous et on nous poussa chacun dans une cellule séparée. C'était un vendredi ; il était trois heures. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il convient de placer ici une courte description de ce qu'on nommait les arrêts. Une grande salle avait été coupée dans sa longueur par une muraille ; une de ses moitiés formait une façon de couloir où se tenait le pion chargé de surveiller les condamnés ; l'autre moitié, divisée par des refends, avait été morcelée en huit cellules fermées par des portes en chêne dans lesquelles s'ouvrait un guichet qui permettait au gardien d'examiner à sa fantaisie la conduite et le travail des élèves. Une planche appuyée à la muraille formait table et traversait tous les cabanons ; une rondelle de bois fixée sur une barre de fer immobile servait de tabouret; un Christ étirait ses maigres bras sur une croix attachée à la muraille ; le jour venait d'en haut par un vitrage d'atelier. Ces arrêts étaient de construction récente; les murs encore tendres suavaient l'humidité; il faisait très-froid. Dès que je fus enfermé, mon premier soin fut d'examiner attentivement ma prison, afin de reconnaître les

58 MÉMOIRES moyens qu'elle pouvait m'offrir d'écabper à l'ennui. J'eus bien vite reconnu qu'une fenle très-mince existait dans chacune des murailles latérales^ à l'endroit même où la planche qui représentait la table y entrait pour aller faire le même office dans les cellules prochaines ; de sorte qu'en donnant à un papier une forme longue, étroite et aplatie, on pouvait, en le faisant glisser à travers cette Tissue, communiquer avec ses voisins. Au bout de dix minutes, par ce moyen, nous étions tous en correspondance les uns avec les autres. Ce soir-là, à huit heures et demie, on nous fit sortir et nous gagnâmes le dortoir. Le lendemain, samedi, à cinq heures et demie, nous fûmes appelés et reconduits dans nos cellules '^ il est inutile de dire que nous étions au pain et à l'eau ; nous avions dix-huit cents vers de Virgile à copier dans notre journée ; besogne abrutissante et bête qui n'apprend rien, ne laisse rien dans le cerveau et qu'on s'accoutume vite à faire machinalement tout en causant avec ses propres idées. Comme la veille, on nous garda jusqu'à huit heures et demie du soir. Le dimanche, il en fut encore de même; mais nous supportions gaiement notre captivité; dès que notre pensum était fini, nous nous livrions à cette petite correspondance dont j'avais trouvé le facile secret; et puis nous pensions que deux jours et demi de cachot étaient une expiation sufGsanle pour une faute que nous avions commise en compagnie de tant d'autres ; nous venions de finir la semaine en prison, nous recommencerions l'autre en liberté, du moins chacun le croyait, mais chacun se trompait; car le lundi, comme, à cinq heures un quar

D'UN SUICIDÉ 59 du matin, nous entrions à Tétude, la voix du garçon, que nous honorions du titre de geôlier, nous appela. Notre stupéfaction fut grande, on se sentait indigné ; un éclair de colère passa dans tous les yeux. Néanmoins chacun prit son carton et sortit. Le cœur me battait, sans que je susse pourquoi, comme à l'approche d'un grand événement. Dès que nous fûmes réunis dans un de ces larges corridors que la pâle lueur des quinquets accrochés à ses murs laissait dans une demi-obscurité , ce fut un concert de malédictions qui éclata à voix basse : — C'est une injustice! — C'est une infamie ! — Je vais écrire à mon père, je ne veux plus rester ici j'aime mieux être mousse. — Et puis, on gèle en haut; sous les toits au mois de décembre et pas de feu! — C'est dégoûtant ! nous n'avons rien fait de plus que les autres ! Quant à moi, je marchais en tête, j'écoutais et je ne disais rien; une colère enragée me mordait le cœur. — Que penses-tu de cela, Jean-Marc? me dit un de mes camarades. — Je dis que vous êtes des lâches, si vous supportez cela; je dis que j'en ai assez comme ça de cette absurde tyrannie; je dis qu'il faut nous sauver coûte que coûte. — Soit, mais comment faire ? — Le guichet de nos portes est assez large pour donner passage à notre bras, notre bras est assez long pour atteindre le loquet et l'ouvrir ; nous sonnes neuf, nous nous jetterons sur le pion, nous l'attacherons, nous le

60 MÉMOIRES bâillonnerons^ nous le tuerons s'il le faut; nous sortirons des arrêts, et puis ensuite à la grâce de Dieu ! — A quelle heure ? — Montons^ entrons dans nos cellules! Là^ nous nous ferons passer des billets pour convenir de tout. Êtes-vous bien décidés ? — Ooi, oui ! — Eh bien ! fiez-vous-en à moi, et Tive la liberté I Fiesque ne sentit jamais l'orgueil de conspirateur qui m'enivra à ce moment. Chaque élève m'avait serré la main en silence. Je réponds d'eux^ me disais-je, car je suis leur chef; du courage, de la prudence, et mourons plutôt que de renoncer à mon projet! Dès que je fus enfermé dans mon cabanon, je me mis à ruminer mon plan, à peser toutes les éventualités et à raisonner sérieusement l'action que j'allais commettre et dont j'appréciais parfaitement les difficultés. 11 s'agissait en effet : 1® d'ouvrir la porte; 2^ de s'emparer du pion ; 3° d'aller prendre des chapeaux au dortoir afin de pouvoir sortir dans la rue; A^ de descendre sept étages sans rencontrer personne; 5° de tromper la surveillance du concierge principal, ou de s'en rendre maître, afin de s'échapper du collège. Nous étions neuf, c'était assez pour paralyser le pion, c'était trop pour ne pas éveiller l'attention dans les escaliers. Je comptais bien, il est vrai, sur quelques défections, et je ne puis m'empêcher de sourire, à cette hernie, en me rappelant avec quel sérieux je me disais : « Hélas ! je connais les hommes, la moitié au moins m'abandonnera!)) Je les connaissais encore bien mal, comme on le verra tout à l'heure.

D'UN SUICIDÉ 61 Je brisai un crayon dans la charnière du guichet^ afin qu'il fût impossible de le fermer extérieurement, et je me mis immédiatement en communication avec mes co* prisonniers. Chacun me fit parvenir son plan particulier; on était assez généralement disposé à choisir midi pour l'heure de notre fuite, parce qu'à ce moment tous les habitants du collège, élèves, garçons et maîtres d'étude, sont occupés au dîner. Q était à peu près sept heures et demie du matin; en pensant aux chances bonnes ou mauvaises qui pouvaient nous accueillir, je fis cette observation qu'il ne fallait pas laisser à mes camarades trop de temps pour réfléchir; maintenant, leur résolution était fraîche, armée, prête à la bataille, il était nécessaire d'en profiter, et je ne devais pas la laisser se refroidir et avorter honteusement; je pris donc un dernier parti et j'écrivis une note à peu près ainsi conçue : « C'est au plus tôt qu'il faut agir. A huit heures un quart nous partirons. A ce moment, les élèves sont en classe, les maîtres d*étude sont absents, les garçons balayent les quai tiers. A Tavant-quarl, que chacun se prépare donc. Les portes seront ouvertes, ainsi qu'il a été convenu. Comme il est indispensable de savoir sur qui on peut compter, tous ceux qui venant sérieusement se sauver signeront ce papier, qui me sera renvoyé. » Je fis passer cette note à mon voisin ; elle fit le tom* des cabanons en glissant à travers la muraille, et elle me revint couverte de la signature de tous les prisonniers. . 11 me restait encore envh'on une demi-heure avant le moment définitivement fixé pour l'action ; j'écrivis à une

62 MÉMOIRES Tielle tante, que mes escapades désolaient souvent, et qui me faisait sortir quand par hasard je n'étais pas en retenue. Je lui expliquai ma position et les motifs qui me déterminaient, tout en la priant de me pardonner la peine que j'allais lui causer. Je lui disais que ma résolution était inébranlable et que je me rendrais chez elle dès que j'aurais mis à l'abri de toute recherche mes camarades auxquels je me devais exclusivement, puisque j'étais leur chef. Je terminai par cette phrase qui se ressentait peut-être trop du cours d'histoire romaine que je suivais alors : a Quand une tyrannie violente pèse sur un homme, il a son droit de s'y soustraire par tous les moyens possibles. » Lorsque cette lettre fut écrite, je la pliai et la serrai dans ma poche, afin de la jeter à la poste dès que je serais dehors; puis j'attendis. Le temps me paraissait long et les battements de mon cœur sonnaient haut dans ma poitrine. — 0 Seigneur! Seigneur! toi qui as souffert comme nous et pour nous> délivre -moi et donne- moi ton secours dans l'œuvre sainte que je vais entreprendre, disais-je tout bas, en regardant vers le crucifix de mon cabanon. C'était le premier événement sérieux que j'avais à accomplir, et, malgré mes quinze ans, je comprenais que l'acte le plus grave de la vie est la conquête de la liberté. J'étais anxieux et plein d'une indescriptible tristesse. Le temps marchait lentement; les minutes nie semblaient des siècles; j'aurais eu besoin d'aller tête nue, dans le vent, au galop de quelque cheval emporté, et je tournais sur moi-même enfermé dans un trou de deux pieds carrés. Obéissant à cette exaltation qui pousse si

D'UN SUICIDÉ 63 souvent au ridicule les gens les plus froids, je pris un crayon et j'écrivis sur la porte de ma cellule le fameux Ters du Dante ; *Lasciate ogni speranza, Voi che entrate !* On peut rire, et je le comprendrai; mais qu'on se rappelle mon âge, que depuis sept années je me désolais au collège, que je rêvais mon indépendance avec frénésie, et que la résolution en face de laquelle je me trouvais prenait à mes yeux des proportions gigantesques. Tout n'est-il pas relatif? Le prisonnier d'État se sauve du mont Saint-Michel, je me sauvais du collège; à Tâge près, n'était-ce pas la même chose? • Enfin, huit heures sonnèrent à l'horloge. J'entendis la Sorbonne et le Val-de-Grâce qui répétaient lentement ces huit coups qui m'avaient semblé ne devoir jamais venir. Une angoisse profonde me serrait la gorge, mes artères battaient violemment à mes tempes, mes paupières étaient chaudes, une insupportable chaleur bmlait mes mains desséchées, une émotion puissante me contractait le diaphragme, et, comme disent les malades, je ne pouvais rattraper ma respiration; enûn, pour parler le langage scientifique, le grand nerf pneumo-gastrique communiquait à tout mon être les inquiétudes qu'il puisait dans mon cerveau. Jamais dkns ma vie je n'ai retrouvé un moment semblable; j'ai eu des duels; je me suis vu attaquant une barricade et disparaissant au milieu d'un tourbillon de fumée; j'ai vu un père entrer l'épée à la main dans la chambre où je tenais sa fille éperdue sur ma poitrine;

64 MÉMOIRES dans les montagnes de Saint-Saba, j'ai fui devant une tribu entière qui me poursuivait à coups de fusil; à Ephèse, un jour d'orage, je suis tombé frappé par la foudre; au milieu de la nuit, pris dans mon sommeil^ je me suis sauvé à la nage à travers les eaux glaciales d'une inondation qui empoisonnait les cadavres^ les charmes, les bestiaux et les maisons; j'ai vu des spectacles terribles et d'épouvantables catastrophes, mais jamais, jamais je n'ai ressenti une anxiété aussi poignante, aussi dévorante, aussi effroyable. L'avant-quart sonna. Le bruit sec et grêle de la cloche retentit dans mon cœur comme un coup de canon. Je me levai, je tâtai prudemment le volet du guichet pour m'assurer que son verrou ne le fermait pas, et je toussai pour avertir mes camarades que j'étais prêt. Le sang me sifflait dans les oreilles. Le quart sonna enfin; je poussai le guichet avec violence, mon bras passa, ma main saisit le loquet, ma porte s'ouvrit. A ce moment, j'entendis un cri de douleur. Je m'élançai dans le couloir, je m'y trouvai seul, toutes les portes demeuraient fermées. Je sentis mon cœur défaillir. Je regardai le pion ; il était pâle et appuyait violemment sa main sur un guichet demi-ouvert d'où sortait un doigt ensanglanté. Deux voix m'appelèrent. — Jean-Marc, ouvre-moi^ disait l'une; le judas était fermé l — Jean-Marc, criait l'autre, tue-le si tu peux, le misérable me brise le doigt ! Je compris que si j'hésitais j'étais perdu. Je marchai vers le pion avec une résolution inflexible. Appuyé contre

D'UN SUICIDÉ 65 Id muraille[^] ramassé comme mi cbat[^] je guettais tous ses mouvements afin de les prévenir. — Je Vous ordonne de rentrer dans Votre cellule, me dit-il d'une Voix presque tremblante. — Jamais ! criai-je[^] j'aime mieux mourir ! H s'aYança Yers moi; je reculai lentement. Évidemment il n'osait se déterminer à employer sa force. — Je vous en supplie, rentrez, dit-il encore, et je vous promets de ne pas instruire le proviseur de votre conduite. — Ah l vous coffMZY répondis-je en employant un tcime d'écolier. — Je sam[^] bien vous y contraindre, brigand que vous ctes! Il fit ua mouvement et se trouva vis^{^'^}vis de ma porte ouverte[^] à laquelle il tournait le dos. C'est là que je l'attendais. Je me lançai sur lui tête baissée et je l'envoyai rouler au fond de mon cachot, puis je fermai la porte et j'aliai tirer les verrous de tous les cabanons. Trois élèves seulement sortirent, les cinq auti[^]s refusèrent. Nous tînmes un conciliabule rapide. — Sortons vite. — Il nous faut des chapeaux! — Avez-vous de l'argent? — Oui! — NonI — Attendez-moi ici, leur dis-je ; n'ouvrez à personne |u'à moi, qui frapperai trois coups. Je vais au vestiaire du dortoir et je tâcherai de prendre des chapeaux. Que chacun des élèves qui restent vous rCâHette son argent; si quelqu'un résiste, usez de violence s'il le faut. Avant de m'éloigner, je ne pus résister au désir de 5

66 MEMOIRES faire une charge au pion ; j'ouvris le guichet et lui dis : — Vous pouvez continuer mon pensum^ si vous voulez. Il ne répondit pas. Je le regardai. Assis^ et serrant son bras gauche contre sa poitrine^ il tordait son visage avec les signes d'une âpre douleur. Il se leva, son bras retomba inerte et droit le long de son corps. — Vous m'avez cassé le bras> monsieur, me dit-il avec assez de calme. Une sueur froide m'inonda le^ visage. Ce malheureux disait vrai^ en tombant sur la table, fixée dans la muraille, il s'était brisé l'humérus. — Tant mieux! s'écria celui qui avait le doigt écrasé. Jean-Marc, dépêche-toi I Je partis, je descendis les escaliers, je courus dans les corridors, j'entrai à notre vestiaire. Le garçon n'y était pas. J'empoignai quatre chapeaux au hasard, et dans ma case, une redingote que je mettais par-dessus mon uniforme pour aller en promenade pendant Thiver. — Hélas ! pensais-je en revenant avec mon butin, j'ai cassé le bras à ce pauvre homme; je suis presque un meurtrier. Puis revenant à mes idées premières : Ah ! bah I me disais-je, notre liberté ne vaut-elle pas la vie d'un pion? J'arrivai à la porte des arrêts; je frappai trois coups; on vint m'ouvrir et je reculai épouvanté, c'était un garçon de salle! Et quel garçon ! notre terreur à tous. Cest lui qui se chargeait des missions difficiles, de conduire les élèves au cachot, de les traîner en retenue quand ils refusaient de .s'y rendre, et d'aller, moyennant deux sous, chercher nos balles sur le toit lorsqu'elles y re^^taient. Hérissé

D'UN SUICIDÉ 67 d'une cherelure moutonneuse et crépue^ son visage était hideux^ noir, animé de deux yeux presque toujours hagardSy traverse par un nez démesuré coupé en deux par une Gicatrke, et encadré d'une paire de favoris épais et cr^seux. Il avait un nom ridicule, il s'appelait Bomichc, et comme, dit-on, il mangeait avec une gloutonnerie de bête féroce, les élèves l'avaient surnommé Pue-Fenire ! Ce fut ce monstre qui me reçut. Il nie prit le bras, et sans dire un mot me conduisit dans ma cellule, dont il referma avec soin porte et guichet. En passant, j'avais vu le pion assis à sa table et tous les cabanons clos au verrou. J'étais anéanti. J'entendis le malheureux gardien dire : — Bomiche, allez prévenir le proviseiïr. Boi^ehe sortit. Je n'avais plus aucun ménagement à garder, je voulus savoir la vérité sur cet événement que je ne comprenais pas, et à haute voix j'interrogeai mon voisin; nous l'appelions Stéphen, et tout à l'heure je dirai pofurquoi. Voici ce qu'il me répondit : — Quand tu as été parti, le pion nous a fait des observations du fond de sa eeUule; nous l'avons envoyé promener, à l'exception de Gastaldy (un des trois élèves sortis sur mon invitation)^ qui est rentré de bonne grâce, parce qu'il a peur de son père. Puis la porte s'est ouverte et Bomiche est entré apportant le déjeuner du pion ; quand il nous a vus dehors, il s'est douté de quelque diosé, il noixs a enfermés de nouveau et a délivré k BHâtre d'étude ; puis on a attendu ton retour. Je réi»ondis par un épouvantable juron. — Tout cela vous coûtera cher, s'écria le pauvre pion qui geignait à chaque mouvement.

C8 MÉMOIRES Au bout de quelques minutes d'une attente pleine d'angoisses, Borniche revint. — On demande ces trois messieurs chez le proviseur. On ouvrit nos cellules et nous soilknes ; j'avais passé ma redingote et mis mon chapeau. Le pion, souten[^]t son bras, et Borniche se placèrent derrière nous, et nous nous mîmes en marche. J'étais entre mes deux camarades. — Que faire? me dit Stéphen, on va nous ramener à nos familles. — Tout plutôt que cela, lui répondis-je à vohc basse; il y a peut-être encore de l'espoir. — Comment cela? que faire? — Je ne sais trop encore ; allons lentement, laisse-moi réfléchir, et faites tous deux ce que vous me verrez faire. Nous descendions les escaliers avec une lenteur outrée. — Marchez plus vite, dit le pion. — Je ne peux pas, répondit impudemment Stéphen, ma main me fait mal. Pendant ce temps, je combinai un nouveau plan dont la réussite allait dépendre de notre agilité. Pour nous rendre chez le proviseur, nous devions tra[^] verser une cour étroite assez obscure qui avait deux issues s'ouvram toutes deux sur la salle où séjournait le portier; l'une à droite donnant en face de Tescalier qui conduisait au cabinet du proviseur, l'autre à gauche faisant vis-à-vis aux couloirs de la cuisine et touchant presque à la petite porte de sortie. Il s'agissait de prend)[^] ce chemin, qui nous détournait un peu de notre véritable direction. — Attention ! dis-je à Stéphen, loi[^]sque je mis le pied dans la cour; imitez-moi, ou nous sommes perdus.

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

D'UN SUICIDÉ 69 Je pris deux ou trois pas d'avance en marchant à gauche. Le pion ahuri nous suivit sans observation, le garçon en fit autant. Comme j'allais franchir les deux degrés de la salle qui servait de loge, j'aperçus le concierge, un homme athlétique, appuyé contre la porte, l'air bonheureux, il n'y touchait que par le dos, et son corps faisait angle droit avec cette porte qui ne fermait qu'un loquet. Il avait les bras croisés sur sa poitrine et nous regardait d'un air goguenard. Je n'hésitai pas; d'un coup de pied violent donné dans ses talons, je le fis glisser, il tomba; j'ouvris la porte et je m'en sauvai; Stéphane me suivit, notre camarade tarda un peu, puis il arriva en courant; mais son habit était devenu veste; les deux pans mûris par de longs services étaient restés entre les mains de Borniche, qui avait voulu le retenir. Nous montions la rue de la Harpe, lancés au galop de nos jeunes jambes; on criait: Arrêtez! arrêtez! au voleur! Des étudiants applaudissaient. Sur la place Saint-Michel, Stéphane me cria: Prends un fiacre! — C'est un retard, répondis-je sans ralentir ma course. I ' " ihasseu's de it comme un "es de la gri îs et lom de I recueillis pal avait lui oncle qui voyageait alors eu l'île. Le concierge, qui

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

Te MEMOIRES uoitnaissait le neveu de sou locataire, n'hésiterait pas sans dont* À lui remettre U clef de «on appartement; il Tut donc décidé qu'on irait d'abord chez l'oncle Dimon, ainsi qu'on le nommait. Il serait peut^tre leropo de d^nontrer ici les deux complices de mon évaEicHi. Stéphen, celui dont lei d

D'UN SUICIDÉ 71

lait sans cesse, on l'appelait Colmann; c'est ainsi que je le désignerai, car il est maintenant secrétaire important dans le ministère, et il ne lui serait peut-être pas fort agréable de trouver ici son portrait et son nom. Nous arrivâmes bientôt rue de TOdécmi, à la maison où Stéphen nous conduisait. Ainsi que nous Favions prévu, le concierge nous livra la clef sans objection. Nous montâmes trois étages et nous entrâmes chez l'oncle Dimon. Une antichambre, un saleo, une chambre à coucher : appartement de garçon. Nous comptâmes d'abord notre argent, car il fallait vivre, même en état de liberté. Nos trois fortunes réunies formaient un triste total de trente-sept sous. Nous nous mîmes à rire, et je dis : — J'ai sur moi une montre d'argent et quelques breloques en or, je les vendrai. — Nous trouverons bien quelques pièces de cinq francs à emprunter à des amis, ajouta Stéphen. Je jetai un regard dans l'appartement, mes yeux s'arrêtèrent sur une bibliothèque de deux ou trois mille vo* lûmes. — Voilà de quoi vivre longtemps, m'écriai-je, nous vendrons tou6 les livres. ^- Mon oncle Dimon ne s^a pas content, objecta Stéphen. — Qu'importe, répondit judicieusement Golmann, puisqu'il est en Italie. U fut donc décidé que je me déferais, le premier jour, de ma montre, et qu'ensuite on vendrait les livres, puis les pendules, les meubles, etc., etc., jusqu'à ce que nous nous fussions an'angés avec un journal pour publier nos

n MÉMOIRES romans^ et avec un théâtre pour faire jouer nos drames. A quinze ans on ne doute de rien. Il fallut ensuite nous habiller^ car nos uniformes de collégiens nous auraient promptement dénoncés à la police^ qui devait déjà^ selon la coutume^ être prévenue de notre évasion. Stéphen avait en dépôt chez son oncle une malle d'effets bourgeois; malheureusement ce n'était que des vêtements d'été^ et nous étions en décembre; cela importait peu. Il entra com^eusement dans un pantalon gris et dans une maigre redingote en mérinos. Golmann découvrit quelque part un vieux paletot à Tonclû Dimon^ il s'en empara et se coiffa d'une casquette dont les mites avaient fait une écumoire. Quant à moi^ mon pardessus en drap et mon chapeau me rendaient à peu près convenable. En furetant de tous côtés^ j'avisai une paire de lunettes bleues que je campai sur mon nez afin de déguiser mon visage^ et je m'armai d'une canne à épée que je trouvai dans un coin^ très-décidé à m*en servir pour ma défense personnelle si quelqu'un tâchait de m'arrêter dans la rue. Ainsi accoutrés^ nous sortîmes en ayant rimprudencce de dire au concierge que nous reviendrions le soir. Nous fîmes deux ou trois courses infructueuses pour trouver de l'argent. Rue Samt-Denis^ je vendis ma montre et les objets en or qui l'accompagnaient pour dix-sept francs : cela nous parut ime fortune incalculable y comme dit Balzac; nous ne pouvions croire à notre* bonheur. J*allai voir une vieille femme très-liée avec une bonne qui m'avait élevée elle me prêta encore dix francs; nous étions riches; vingt-huit francs quatre-vingt-cinq centimes; yxn veire de Potosc qui nous tournait la tête!

D'UN SUICIDÉ 73 — Ah! dit Stéphen a^ec un gros soupir^ si j'avais pu «prévoir cela^ j'aurais apporté mafmontre en or qui est en Provence; en la vendant^ nous aurions peut-être pu passer en Angleterre. — On nous aurait refusé des passe*ports^ dis-je pour le consoler. — C'est vrai, ajouta-t-il. — Et puis je n'aime pas les Anglais, dit Colmann; on ne comprend jamais ce qu'ils disent. Notre première dépense fut pour acheter des cigares, dont nous ne pûmes guère fumer que la moitié. Notre liberté nous embarrassait, nous ne savions qu*en faire; nous marchions au hasard par les rues et sur les boulevards, regardant les boutiques, lisant les affiches, nous arrêtant à tout ce qui pouvait un instant tromper l'inquiétude, qui, malgré nos efforts, sourdissait au fond de nos cœurs. U fallait que nous fussions bien cruellement désœuvrés, car nous allâmes visiter la Bourse dont nous admirâmes les grisailles^ - j'ai réQéchi souvent, depuis quatorze ans, sur cette action, et je n'ai jamais pu m'expliquer d'une façon suffisante son ineptie insensée. En passant inie des Petits-Champs, où nous étions restés longtemps à regarder les tableaux exposés chez Durand Ruel, nous fûmes éclaboussés par un cabriolet d'où sortait une tête efiarée, et cette tête était celle du censeur; nous nous jetâmes vite sous une porte cochère; cette rencontre nous troubla; il était évident qu'on nous recherchait et qu'on essayerait par tous les moyens, per fas et nefasy à reprendre possession de nos jeunes indépendances. Sous les aicades Castiglione, nous eûmes une idée tel

74 MÉMOIRES lement incroyable que j'ose à peine la raconter. Nous savions qu'Alexandre Dumas demeurait, à cette époque/ iiie de Rivoli, 26, et nous décidâmes à l'unanimité qu'on irait lui faire une visite : 1^ pour lui porter les témoignages de notre sympathie; 2® pour lui présenter trois auteurs en herbe> mais pleins d'avenir; 3^ pour lui expliquer notre position et réclamer son appui auprès du gouvernement; 4° pour lui emprunter de l'argent, car nous éprouvions quelque honte à dévaliser l'oncle Dimon. — Et en effet, disait Golmann, ne sommes-nous pas des littérateurs enthousiastes de romantisme; ne fuyons* nous pas un joug que nous mordions en frémissant de rage, comme disent les perruques de l'Institut? Que ré* clamons-nous? notre droit au soleil et un public que nous puissions émouvoir aux cris de notre cœm* ulcéré par la douleur... — Et l'amour, ajouta Stéphen qui avait une grosse passion en tête. ' — Et l'amour, reprit Ciplmann ; nous raconterons à Alexandre Dumas nos projets et nos rêves ; il nous accueillera bien; peut-être nous fera-t-il recevoir nos pièces dans un théâtre? peut-être nous trouvera-t-il un éditem*? La conversation dura sur ce ton pendant quelque temps, et lorsque nous arrivâmes rue de Rivoli, nous étions résolus à mettre l'illustre auteur de là Tour de NesJs au courant de nos œuvres. Golmann devait expliquer le sujet d'un drame qu'il méditait, Stéphen lire quelques pages d'un roman intime, et moi réciter plusieurs strophes d'un poème fantastique qui m'occupait depuis huit jours. Notre confiance dans la réception qui nous attendait

D'UN SUICIDÉ 75 s'ébranla quand nous montâmes l'escalier^ car, par une précaution puérile et pourtant pleine d'orgueil, nous ouvrîmes nos redingotes, afin que la vue des boutons de collège qui ornaient nos gilets prouvât que nous étions des honnêtes gens. Nous sonnâmes, un domestique ouvrit, prit nos noms, s'éloigna, revint et nous dit que M. Dumas ne pourrait nous recevoir que le soir à sept heures. Nous nous retrouvâmes dans la rue fort désappointés. Il fut question, pour tuer le temps qui nous semblait long, d'aller voir le corps du maréchal Lobau, récemment passé de vie à trépas, et exposé au Louvre dans une chapelle ardente. Je ne me souviens pas de ce qui nous empêcha de réaliser ce projet. — A quoi bon, s'écria tout à coup Colmann, perdre nos heures à la recherche des spectacles inutiles? commençons dès aujourd'hui cette vie de travail et de méditation à laquelle nous devons désormais nous consacrer. Allons boire aux sources des maîtres. — Allons grandir notre intelligence par l'étude des chef&-d'œuvre, dit Stéphen. — Allons mûrh* la pensée et féconder l'idée par la contemplation assidue de la forme, dis-je à mon tour. Et comme nous nous promenions au Palais-Royal, nous entrâmes dans un cabinet de lecture. La Journée entière s'y passa, et s'y passa rapidement dans la lecture du Roi s'amuse, de Lucrèce Borgia, de Victor Hugo, et des Souvenirs d'Jntony, d'Alexandre Dumas. A cinq heures, la nuit était venue; nous sortîmes, et après un très-modeste dîner dans im restaurant à qua

76 MÉMOIRES « rante sous du passage Montesquieu, nous allâmes nous promener sur le boulevard. Il faisait froid et humide; la tristesse nous gagnait malgré nous; des voitures roulaient bruyamment sur la chaussée, et leur murmure était comme l'accompagnement des pensées douloureuses qui nous oppressaient. Nous parlions peu, de longs silences coupaient nos phrases, et lorsque nous ouvions la bouche c'était pour nous communiquer les appréhensions pleines d'angoisses que nous avions sur notre avenir. La fièvre du matin était partie, il ne nous restait plus que la torpeur. Je faisais de grands efforts pour ranimer la gaieté de mes camarades, mais j'y réussissais mal, et je me souviens qu'en passant devant la rue de la Paix où habitait ma tante, un flot de larmes me monta jusqu'aux yeux ; je me détournai et remontai vivement les boulevards vers la rue Vivienne. Notre spleen augmentait ; chacun de nous marchait à petits pas, les mains dans ses poches et la tête baissée ; il fallait en finir. — Allons au spectacle, dis-je; il sera temps de pleurer après. Les affiches lues, discutées, commentées, on se rendit au théâtre du Palais-Royal ; en y arrivant nous vîmes plusieurs sergents de ville auprès du péristyle; nous nous imaginâmes qu'ils étaient là pour s'emparer de nous et nous nous glissâmes rapidement à travers les personnes qui prenaient des billets. On donnait la Pièce de vingt-quatre sous, Riquiqui et les Coulisses. Madame Leménil nous paraissait charmante et madame Wilcock fort belle.

D'UN SUICIDÉ 77 Pendant un des cntr'accls, je sortis seul.

J'avais soif et je Youkis boire. Je n'osais pénétrer dans un café pour prendre une glace ou une limonade : uépositaire de la bourse commune^ je craignais de dépenser trop d'argent. J'enfonçai mon chapeau sur mes yeux et j'entrai dans un cabaret. — Un ven^e de vin! dis-je en rassurant ma voix. — Un canon^ vous voulez dire ? — Oui, un canon. Ou me sei-vit un verre de vin sur un grand comptoir en étain ; j*avais la bouche desséchée, je bus avec délice. — Combien est-ce ? demandai-je. La fenune se mit à rire. — Mais, c'est deux sous, vous le savez bien. Je donnai vite dix centimes et je me sauvai. J'avoue que cet acte si rapidement accompli m'a causé une des plus profondes humiliations de ma vie. Tout se révolta en moi, lorsque je me vis dans cette sale boutique qui puait et où buvaient des gens grossiers. Quand le spectacle fut terminé, je dis à mes compagnons : — Avez-vous envie de dormir ? Us répondirent négativement. Règle générale, un enfant répond toujours non à une question semblable. — Eh bien ! repris-je, achetons du rhum, du sucre, des citrons et des bougies, nous passerons la nuit à boire du punch, Stéphen nous racoqjtera ses amours et nous en ferons un roman. Le premier épiciier venu nous permit de faire nos emplettes et nous primes notre route pour gagner la rue de rOdéon, où nous devions coucher dans l'appartement de l'oncle Dimon.

78 HÉMOIRES Une mélancolie profonde nous enveloppait, nous étions tristes, tristes jusqu'à la mort; nous ne pouvions dominer l'abattement qui nous écrasait. La comédie venait de finir, le drame allait bientôt commencer. Arrivés au milieu du Pont-Neuf, nous nous assîmes sur le parapet. Cette action fut irréfléchie, mais au fond nous n'étions pas fâchés peut-être de retarder l'instant où nous serions livrés seuls à nos propres pensées. De grands nuages sombres volaient dans la nuit obscure ; tout se taisait autour de nous, nous n'entendions que les pas réguliers de la sentinelle qui se promenait près de la statue de Henri IV ; le vent agitait les becs de gaz qui vacillaient devant l'hôtel de la Monnaie; la Seine noire et rapide se brisait aux piliers du pont, coulait en se rayant de reflets de lumière et semblait nous appeler par son murmure monotone et plaintif. Nous restâmes là longtemps sans parler, accablés, épuisés, vaincus, absorbés peut-être dans le regret de notre action, effrayés de ses conséquences et désespérés de notre faiblesse. Je ne sais lequel de nous rompit le silence mais je sais qu'il dit : — Pourquoi ne pas mourir? Cette question répondait si bien à nos pensées, que nous sentîmes une sollicitation terrible se dresser en nous/ Nous nous levâmes simultanément et nous restâmes debout au pied de ce parapet sur lequel nous nous étions assis et que nous mettions maintenant comme une sorte de barrière entre nous et la tentation. La conversation s'ouvrit ; elle fut grave, calme et sérieuse. Trois enfants, dont le plus âgé n'avait pas seize

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

D'UN SUICIDÉ 79 aos^ discutèrent sur la Tie et la mort^ comme Socrate ayee ses disciples avant de boire la ciguë. Gela fut solen* nel> je ^6 jure ; chacun parlait à son tour et donnait ses raisons pour ou contre. Pendant une heure on causa ainsi^ et je dois le dire^ si la Seine ne charria pas nos trois cadavres pendant cette nuit sans lune, c'est que nous sentîmes couler dans nos cœurs les larmes de ceux qui nous auraient pleures. On se dirigea lentement vers la maison ; deux heures da matin sonnaient à Saint-Germain TAuxerrois. Avant de mettre le pied dans la rue Dauphine^ je m'arrêtai. — J'ai peur^ dis-je à mes compagnons; passons la nuit à marcher dans Paris^ mais ne rentrons pas chez Toncie Dimon. Savons-nous si notre retraite n'a pas été découverte et si nous n'allons pas être arrêtés. On me traita de visionnaire; on me démontra que cela était impossible, et nous reprimes notre chemin. En arrivant à l'entrée de la rue de rodéon^ voici ce que nous vîmes : La rue éclairée par ses candélabres et avec cet aspect pAle et nettoyé que la nuit donne aux rues de Paris ; puis sur chaque trottoir un groupe de cinq hommes qui se promenaient, en sens inverse l'un de l'autre. Nous nous tîmes immobiles comme pétrifiés et regardant de tous nos yeux. — Nous sommes perdus si nous avançons^ dit Golmann. -^ Non^ répondit Stéphen, personne ne sait au collège que mon oncle demeure ici ; c'est quelque patrouille ; il n'y a pas de danger. — Attendons^ ajoTitai-je à mon tour, nous allons voir Bi l'on vient de notre côté.

80 MEMOIRES Les groupes continuaient paisiblement leur promenade sans faire attention à nous. — Je savais bien que ces gens-là n'étaient pas là à notre intention^ reprit Stéphen en faisant un pas. — Nous avons tort^ affirmait Colmann^ inquiet et irrité ; que dis-tu de cela, Jean-Marc ? — Je dis : A la grâce de Dieu ^ marchons ! Nous avançâmes ; les hommes ne se dérangèrent pas ; dès que nous eûmes frappé à la porte, elle s'ouvrit. Le concierge était levé, et comme nous lui demandions de la lumière et la clef qu'il paraissait chercher, la porte cochère fut ébranlée par plusieurs coups de marteau. — N'ouvrez pas ! n'ouvrez pas ! cria Golmann. — C'est le locataire du second, répondit le concierge. — Montez toujours, nous dit Stéphen, le portier va retrouver la clef et je vous rejoindrai. Nous étions, Golmann et moi, au premier étage, quand nous entendîmes la porte se refermer ; puis aussitôt un cri de détresse vint jusqu'à nous avec la voix de Stéphen : — Sauve qui peut, ce sont les argousins ! En deux secondes nous fûmes au cinquième étage. Une nuit profonde remplissait l'escalier. Fous de désespoir et de rage, nous tâtions les murailles pour chercher une issue. Rien, une porte fermée et une fenêtre ouverte sur la cour, à soixante pieds du sol. Nous entendions des hommes qui montaient les degrés. — Malheur au premier misérable qui porte la main sur moi ! criai-je, en me plaçant debout, la canne à la main, sur la dernière marche. On avançait toujours et je ne voyais rien ; les pas se rapprochaient de plus en plus.

D'UN SUICIDÉ 81 Tout à coup je fus aveugle par une lumière éblouissante; un homme venait de débusquer une lanterne sourde de dessous son manteau et en dirigeait l'insupportable clarté sur mon visage. C'était un agent de police; il accompagnait deux garçons de salle et le directeur des études. En me voyant chacun s'arrêta et le directeur un excellent homme au reste me dit : — Voyons, Jean-Marc, pas de coups de tête. Nous sommes en nombre pour vous réduire. Cédez de bonne grâce et soyez convaincu qu'on vous traitera avec tous les égards possibles. — Personne ne me touchera, ni ici, ni dans la rue, et demain on me conduira chez ma tante ? demandai-je en restant sur la défensive. — Personne ne vous touchera, ni ici, ni dans la rue, je vous l'affirme sur l'honneur, répondit le directeur. Quant à vous conduire chez votre tante, c'est au proviseur seul qu'il appartient de le décider. — Soit, monsieur, je crois à votre parole, et c'est à vous que je me rends, dis-je, avec une fierté de capitaine vaincu. — C'est bien, mon garçon, reprit le directeur, vous n'aurez pas à vous en repentir. Je descendis ; le groupe d'hommes se sépara pour me laisser passer ; Colmann venait derrière moi ; on avait eu l'imprudence de me laisser la canne que je portais, et qui, comme je l'ai dit, contenait un poignard. Quand j'arrivai à ce petit palier élevé de trois degrés de pierre qui termine presque tous les escaliers des maisons de Paris, je vis le vestibule éclairé par des chandelles que le portier avait allumées en hâte. Stéphane se 6

82 MÉMOIRES tenait dans un coin placé entre deux gardiens et me jeta un regard qui me troubla le cœur. Le proviseur, le censem*, deux maîtres d'étude et deux garçons complétaient * avec les quatre personnes qui nous ramenaient les dix honunes que nous avions vus se promener sur les trottoii's et qui avaient si justement effrayé Colmann. Dès que le proviseur m'aperçut, il ne put réprimer un mouvement de joie; il s'élança vers moi et me saisissant au collet : — Ah I vous voilà donc enûn, misérable évadé que vous êtes, s'écria-t-il. Je me dégageai par un mouvement brusque, et avant que personne eût pensé à m'arrêter, je levai ma canne et je l'abattis de toutes mes forces sur son visage. Il poussa un cri en mettant la main sur ses yeux. J^vaisdjà fait un bond en arrière et j'étais acculé dans un angle de la muraille. On se précipita sur moi; on voulut s'emparer de ma canne ; je la défendis; oj\ essaya de me l'arracher; elle te sépara en deux, un bout demeura à mes adversaires et je restai avec un long et mince poi* gnard à la main. Tout le monde recula. — Laissez ce fou furieux, dit le censeur. Je fis trois pas en avant, et, me posant comme il con> vient pour une action théâtrale dont on ne veut pas perdre l'effet, je jetai dédaigneusement mon arme aux pieds du proviseur, en disant : — Arrêtez-moi, messieurs, je ne veux pas aller en cour d'assises pour un drôle comme monsieur. Je fus immédiatement saisi; le proviseur triomphait et me criait dans l'oreille : — Vous avez brisé le bras d'un maître d'étude, vous

D'UN SUICIDÉ 83 m avez démis l'épaule d'un portier^ il ne vous manque plus que de me tuer pour être tout à fail assassin ; mais soyez tranquille^ vous commencez trop bien pour ne pas le devenir^ un jour TOUS périrez sur Téchafaud. — Cela est possible, lui répondis-je ; mais je vous jure que vous ne m'y verrez pas monter! Un garçon de salle me prit par le bras gauche, l'agent de police me serra la main droite en me tenant le pouce d'une façon particulière à ces gens-là et qui me faisait grand mal. Ma colère se calmait peu à. peu et je me disais : Que va-t-on faire de moi? Dans mon oreille j'entendais une sorte de bourdonnement : c'était le garçon qui me racontait qu'autrefois, étant en garnison à Givet, il s'était sauvé, que pendant trois jours il avait a fait la noce, » et que son colonel l'avait mis au cachot pour un mois; puis il ajoutait que je ne devais pas m'inquiéter, «parce qu'il faut que jeunesse se passe,» et encore a mauvaise tête et bon cœur.)> Ce bavardage m'irritait plus que je ne saurais dire et ne cessa qu'en rentrant au collège. J'entendis, comme un condamné à mort, se refermer la porte que j'avais si prestement ouverte le matin. Colmann fut dirigé sur le dortoir de son quartier, Stéphen aux arrêts, et moi, escorté du proviseur et toujours tenu par mes gardiens, je fus conduit à l'infirmerie. J'étais brisé par toutes les émotions de cette journée, je m'endormis d'un sommeil frère de la morty comme une bcte fauve longtemps chassée par les chiens et qui trouve enfin un gîte indécouvrable. A cinq heures, on m'éveilla et on me conduisit au cachot ; Colmann y arriva bientôt, Stéphen y avait passé la nuit. Je fus réintégré dans ma cellule. Les murs ruisse

84 MÉMOIRES laient d'humidité; la mèche du quinquet pétillait dans son verre terni, le ciel était tout noir à travers la fenêtre à tabatière, le Christ paraissait triste et râlant sur sa croix. J'éprouvai comme un vague sentiment de peur qui dura jusqu'au jour. L'expérience de notre évasion avait déjà porté ses fruits car on avait embarrassé le guichet de nos portes d'un croisillon de fer qui empêchait d'y passer le bras. Dans la matinée, le censeur vint nous voir. Je lui dis très-fermement que je voulais être mené chez ma tante et je lui demandai de quoi écrire. On me remit des plumes taillées et une feuille de papier. J'adressai une lettre à ma tante, une autre au proviseur, ce qui me prit une des deux feuilles ; sur la seconde j'écrivis mes impressions de cachot. La mode était alors aux impressions de voyage. Je m'attendais, à chaque instant, à être appelé et à sortir enfin de ce collège maudit; mais la journée se passa et nul ne vint prononcer mon nom. Je tombai dans une sorte de somnolence pleine de rêves étranges; je souffrais beaucoup; d'ardentes chaleurs me dévoraient la poitrine, et vers le soir j'eus un violent crachement de sang. L'humidité des murailles me pénétrait; notre nourriture se composait d'un morceau de pain et d'un verre d'eau; dès que je m'endormais, des cauchemars me réveillaient; j'étais réellement malade. Je couchai aux arrêts mêmes, dans une cellule où l'on avait jeté un matelas, et je sanglotai longtemps, la tête perdue sous mon dur traversin. Pendant dix journées, dix longues journées, il en fut ainsi. Chaque jour j'envoyais à ma tante des lettres qui res

D'UN SUICIDÉ 85 faient sans réponse^ et chaque jour aussi j'écrivais mes impressions. Je les ai là^ maintenant^ sous mes yeux^ ces pauvres feuilles de mauvais papier couvertes d'une encre jaunie à demi effacée; j'y relis toutes mes tristesses^ toutes mes angoisses dans un singulier style, d'une orthographe souvent douteuse, et je retrouve la trace des larmes que je versais. Ce silence obstine de ma famille^ dont je n'ai su que plus tard la cause infâme, la solitude profonde et l'oisiveté absolue auxquelles j'étais condamné ; les inquiétudes qui nie dévoraient, mes accès de colère sourde qui se fondaient en pleurs, le froid, la mauvaise nourriture, le défaut même d'exercice qui avait fini par m'endolorir les genoux, au point que le soir j'avais peine à gagner mon lit, les regrets toujours présents-de ma première enfance, les désirs de liberté qui criaient pAis haut que jamais dans mon cœur, Thumiliation d'avoir si mal réussi dans mon évasion, l'ignorance où je me trouvais de l'avenir qu'on me préparait, tout n'accablait, me menaçait, me désespérait. Ah! comme j'aurais voulu être im de ces joyeux étudiants dont les chants montaient jusqu'à moi malgré le tumulte de la rue! Quelle belle existence ils me semblaient avoir! N'avaient-ils pas l'indépendance, la jeunesse, le droit de vivre à leur guise ! n'étaient-ils pas heul'eu!, insoucians, aimés peut-être ! Le soir, n'emmenaientils pas leurs maîtresses pour s'en aller dans les bail, ou dans les Prés-Saint-Gervais s'asseoir à l'ombre des grands arbres! Ah! que leur vie me paraissait enviable et magnlGque ! — Hélas ! cette vie-là, dont tant d'autres se sont contentés, j'aurais pu la mener si j'avais voulu, mais dès que j'en eus approché, je m'en éloignai vite comme d'un

86 MÉMOIRES cloaque l'ange bon tout au plus pour y vautrer des pourceaux. Le souvenir de ma mère me poursuivait sans cesse ; je me rappelais ce bon temps des vacances passé avec elle ; je la revoyais pâle et froide sur son lit. Ah ! comme elle m'eût arraché de là^ si elle eût encore vécu ! Un jour^ un orgue de Barbarie passa en jouant un air qu'elle avait l'habitude de chanter au piano, je me frappai la tête contre la muraille, et je poussai de tels cris de douleur, que le pion effrayé envoya chercher le médecin. Le médecin déclara qu'il n'y comprenait rien< Les idées les plus extravagantes travaillaient ma pauvre tête troublée; il en est une qui revenait souvent, c'était l'envie de me faire musulman, afin de fuir cette société que je jugeais méchante et impitoyable, car je me croyais abandonné par Ibus. Un de mes ouvrages favoris savait l'histoire de la décadence de l'empire romain, par Gibbon; j'y avais lu tout l'épisode de Mahomet, pour lequel j'avais, dès cette époque, une admiration sans égale; j'aurais voulu être un de ses ansariouns; je rêvais les palais des Mille et une nuits, les villes aux coupoles d'or, les ileuves d'azur, les forêts d'émeraudes; je voyais les longues caravanes passant silencieuses et graves à travers les sables roses du désert; je galopais sur des chevaux plus ardents que le soleil, je maniais un cimeterre éclaflint^ je me représentais habillé en Turc avec un cachemire autour du front, et je me disais : Je serai, comme Kaled, le glaive de Dieu 1 Cette idée s'empara de moi jusqu'à me pousser au blasphème, car levant un jour vers le crucifix de ma cellule un regard assombri par la colère

1

D'UN SUICIDÉ 87 0 — Je ne crois plus en toi^ lui dis-je^ car tu ne m'as pas sauvé ! Cette surexcitation perpétuelle m'épuisatt^ je me sentais languir et devenir vraiment malade. Un garçon de salle me prêta un volume dépareillé de YHislaire des naufragés , c'était mon unique lecture ; je recommençais dès que j'avais fini. Ce même garçon m'apprit que Colmann était rentré au collège à la condition qu'il resterait une année sans sortir. Je savais Stéphen prisonnier au cachot^ comme moi; mais nous ne parlions jamais^ on avait bouché avec du plâtre l'interstice par lequel nous faisions passer nos billets; il n'y avait plus moyen de correspondre. J'étais plus triste et plus glacé qu'un mort. Ce fut là peut-être^ dans cette cellule étroite et dure^ aux prises avec les grossièretés malsonnantes d'un maître d'étude épais et sans éducation^ servi par des domestiques qu'une armée n'aurait pas voulu pour goujats^ et qui se moquaient de moi; ce fut là que je compris, pour la première fois^ que ma nature hautaine^ sensible, insociable à force de délicatesse exagérée, n'était point faite pour coudoyer impunément l'humanité. Je sentis déborder de moi im flot d'impitoyable mépris qui se déversa sur tout ce qui m'entourait. Les forces de la société me semblaient réunies pour écraser la faiblesse d'un enfant ; comme Jean-Jacques, j'étais tout prêt à crier : Carnifex I carnifex! J'embrassais dans une haine égale tout ce qui faisait partie du. collège, qui, pour moi, était l'univers : j'en voulais au proviseur de me retenir dans cette absurde prison; j'en voulais au pion qui me surveillait; j'en voulais à tous mes camarades de n'avoir déjà pas fait une

S8 MÉMOIRES rcîvoUe et renversé les murs pour venir me délivrer ; je me disais : Ils ont regardé vers moi en criant : Fœ victis I Eh bien! je me passerai d'eux; je déteste les uns^ je méprise les autres^' ^t j*ir&i seul^ marchant avec courage dans ma solitude et ma fierté. Les dix jours que je passai là furent une retraite où mon cerveau reçut le germe de bien des pensées qui ont mûri plus tard et Font envahi de leurs broussailles épineuses. J'ai puisé là^ pour la force brutale^ une aversion qui ne m'a jamais quitté. Je hais la puissance inutile des athlètes^ des gens riches et des gens d'armes. Un soir^ un jeudi, au lieu de nous apporter pour notre souper le morceau de pain et le verre d'eau ordinaires, on nous donna du veau, de la salade et un verre d'abondance. Que se passe-t-il donc? me demandai-je. J'appelai Stéphen, et je le^questionnai; 0 avait le même souper que moi. — C'est le repas libre, m'écriai-je, demain ils vont nous livrer aux bêtes. — Nous tomberons avec grâce, répondit Stéphen. — En criant : Liberté! repris-je avec enthousiasme. — Et victimes de la tyrannie! ajouta Stéphen. Le pion n'essaya même pas de nous faire taire. Le lendemain^ vers une heure, j'entendis des pas pesants venir dans le corridor et la voix de Bomiche qui disait : — On demande l'élève Jean-Marc chez le proviseur. Dès que ma porte fut ouverte, je sortis. — Est-ce qu'on vient me chercher enfin? demandai-je à Bomiche. — Oui, répondit-il, dépêchez^vous.

D'UN SUICIDÉ 89 Gomme je m'éloignais, Stéphen me cria : — Adieu ! adieu ! Jean-Marc, tu es bien heureux de t'en aller ! Je retournai sur mes pas et lui serrai la main à travers les barreaux de son guichet. Il faisait un beau temps d'hiver, de petites nuées blanches couraient dans le grand ciel bleu. La lumière et le soleil m'éblouirent, je respirai une bonne bouffée d'air en passant dans la cour ; je sentais mon cœur défaillir. J'entrai chez le proviseur ; j'étais déjà tellement accoutumé aux murailles nues et tristes de mon cachot, que l'appartement me sembla meublé avec une somptuosité merveilleuse. Trois personnes l'occupaient : le proviseur, mon oncle et un inspecteur de l'Université, grand ami de ma famille. — Que ce dernier trouve ici l'expression de ma reconnaissance ; jamais nul ne fut meilleur, plus doux, plus compatissant ; jamais nul ne comprit comme lui ces sortes de frénésies qui jettent tout à coup les enfants dans des voies mauvaises ; jamais nul ne fut plus intelligent pour faire le bien et pour sauver ceux qui vont se perdre. Aujourd'hui que je suis un homme, je lui dis merci avec une gratitude qui ne s'éteindra jamais. Dès mon apparition, mon oncle prit la parole : — Eh bien ! Jean-Marc, tu fais de jolies choses, et tu ne penses pas, j'espère, que nous allons laisser sans punition une conduite semblable ? — Je sais toutes les observations que vous pouvez me faire, interrompis-je aussitôt ; que me voulez-vous ? L'inspecteur de l'Université intervint, car il s'apercevait à la pâleur de mon visage, au tremblement mal dé

90 MÉMOIRES guisë qui m'agitait[^] que ma colère encore sourde allait bientôt éclater. — Tu as commis en effet une grosse sottise, mon enfant, me dit-il, mais tu es jeune et rien n'est irréparable à ton âge ; nous Tenons te chercher pour te conduire à rinstitution F... -- Je suis prêt à vous suivre ; je ferai tout pour quitter cet enfer auquel ce misérable m'a condamné , repris-je en désignant le proviseur; mais avant de partir d'ici, j'ai deux questions à vous faire. Où est mon tuteur? — Il est absent, et fort heureusement pour toi, répondit mon oncle. — Bten, et maintenant, pourquoi ma tante ne vous a-t-elle pas accompagnés? — Parce qu'elle est lasse de toi et de tes fautes, qui ressemblent à des crimes, dit encore mon oncle ; quand un travail assidu et ime conduite exemplaire auront fait oublier tes coupables escapades, elle ira te voir ; mais jusque-là elle te tiendra éloigné d'elle. * -[^] Alors je refuse positivement de sortir du collège ! Un cri de surprise accueillit ma réponse. L'inspecteur de l'Université me prit la main en me disant : — Y penses-tu bien, mon pauvre enfant! — Oui, monsieur, répliquai-je, j'y pense, et j'y pense sérieusement; écoutez-moi, et vous me comprendrez. Depuis la mort de ma mère, c'est ma tante qui a pris SQjn de moi; je sais qu'elle est vieille, qu'elle est bonne, et toute la douletu* que j'ai pu lui causer; mais Je sais aussi qu'elle a accepté ce devoir sacré de veiller sur Inoi et qu'elle répond de son fils à celle qui n'est plus. Je vous

• D'ON SUICIDÉ 91 suivrai partout^ mais à cette condition qu'elle viendra me dire elle-même qu'elle me pardonne et qu'elle ne m'a pas ôté une affection qui est la seule qui me reste encore. On me fit de longues observations; je demeurai inébranlable. ^ Je vais lui écrire^ dis -Je ^ vous lui remettrez ma lettre^ et selon ce qu'elle répondra^ je saurai ce qui me reste à faire. Je m'assis à une table ; ces trois messieurs réunis en conciliabule me tournaient le dos. Dans la coupelle de rencher^ je vis un canif^ Je le pris et le glissai dans ma manche^ certain maintenant de ma liberté^ et j'écrivis : (1 Ma bonne tante^ on dit que vous ne voulez plus me » voir et que vous êtes décidée à abandonner celui qui D regrette amèrement les douleurs qu'il vous a cœ(usces; » je ne puis le croire. Je refuse de quitter le collège tant » que WU8 ne viendrez pas me chercher vous-même, 11 » est une heure; si à six heures aujourd'hui je ne vous » ai pas vue, je vous dis ; adieu ! car j'aurai été rejoindre » ma mère, à laquelle vous aviez promis de la remplacer » près de moi. » Je cachetai ma lettre^ et la remettant à l'inspecteur de rUniversité : — C'est à vous que je la confie, lui dis-je ; songez que c'est peut-être un arrêt de mort qu'on va prononcer contre moi. Puis, me tournant ^ers le proviseur, faites-moi ramener à la Bastille, lui criai-je avec un geste de mélodrame! Le proviseur sonna, un garçon parut. — Prenez l'élève Jean-Marc et reconduisez-le à son cachot, M dit-il; vom m*en réponde% sur voire tête.

92 MEMOIRES ' Cinq minutes après, la porte de ma cellule retombait de nouveau sur moi. J'étais à bout de forces^ je m'assis^ j'appuyai ma tête sur mes bras croisés^ et je me pris à réfléchir. Je fus assez calme jusqu'à quatre heures^ mais à ce moment-là^ je me crus tout à fait abandonné ; d'après mes calculs^ ma tante aurait dû être arrivée depuis longtemps. — Bien ! pauvre Jean-Marc^ me disais-je^ on te repousse^ on te rejette, eh bien ! sache mourir et n'hésite plus. On apporta le pain du goûter; je ne pus manger; une invincible émotion m'étouïait^ ma bouche était desséchée^ mes mains tremblaient. J'écrivis mes adieux à ma tante d'abord^ et ensuite à un de mes amis d'enfance. Puis je fis mon testament; j'ai perdu cette pièce de mon histoire^ et je me souviens seulement que je léguais toute ma fortune à une vieille bonne qui m'avait élevé et que j'aimais beaucoup. Quand cela fut fait, j'attendis. Avec le canif que j'avais dérobé chez le proviseur, je comptais me couper les carotides et me débarrasser ainsi du cachot, du collège et de l'existence. L'heu'e passait et mon émotion croissait de minute en minute!; des sanglots convulsifs soulevaient ma poitrine, un nuage de sang troublait mes yeux. Insensiblement j'en arrivai à une exaltation terrible; je me mordais les mains, je poussais des sone inarticulés, l'image de ma mère tournait autour de moi, car c'est elle que j'appelais. Enfin , je m'écriai dans un paroxysme de douleur : — 0 ma mère! ma mère! vois-tu ce qu'ils ont fait de ton fils! ils l'ont jeté dans un cachot et l'abandonnent, parce qu'il a cherché la liberté; ils. le laissent souffrir.

D'UN SUICIDÉ 93 pleurer et mourir sans même lui donner un regard; ils ont menti à la parole qu'ils t'avaient jurée. Ma mère! ma mère! pourquoi êtes-vous partie? Le pion attiré par mes cris se précipita dans ma cellule, il fut effrayé de l'état dans lequel il me trouvait. Il me prit ses genoux, me baigna le visage avec de l'eau froide. Je me remis peu à peu, et je rentrai dans mon cabanon en refoulant par un effort surhumain toutes mes émotions au fond de moi-même, tant je redoutais qu'on pût s'opposer à ma résolution. J'étais plus calme; mon parti était irrévocablement pris; il était cinq heures, je m'étais accordé jusqu'à six heures un quart. Je m'agenouillai, «t, tourné vers le crucifix pendu à ma muraille, je priai avec ferveur, avec désespoir, sentant des larmes couler le long de mes joues. Quand j'eus fini, je contemplai longtemps ce canif, et je me rappelle que je le baisai avec amour, en disant : O mon libérateur ! Puis je tâtai mon cou, afin de bien reconnaître aux battements des artères à quelle place il faudrait frapper. Obéissant à ce sentiment dont j'ai déjà parlé, j'écrivis sur le mur auprès du Christ : Ave! morituri le saluant. Je sentais comme un mouvement de joie en pensant que tout allait bientôt finir, et cependant lorsque je songeais à toutes ces belles choses de la Vie que je ne connaissais pas et que je me figurais si splendides, je me désespérais et je pleurais ma jeunesse morte avant que d'être née.

94 MEMOIRES Ces moments-là furent peut-être les plus profondément affreux de mon existence. A six heures moins un quart on m'appela de nouveau chez le proviseur. Je courus; ma tante m'attendait; elle poussa un cri en me voyant^ tant elle me trouva changé ; elle m'ouvrit ses bras^ je m'y jetai en éclatant en larmes. — Vous venez de me sauver la vie^ lui dis-je. J'appris tout alors et je compris pourquoi je n'avais pas eu de ses nouvelles. Chaque jour elle m'avait écrite mais ses lettres étaient interceptées par le proviseur^ et malgré mes envois quotidiens^ elle n'avait pas reçu un seul mot de moi. Chaque jour elle venait pour m'enmiener^ mais le proviseur refusait de me rendre^ parce que, disait-il^ il fallait qu'une punition exemplaire servît d'expiation à ma faute. La menace seule de l'intervention du procureur du roi me fit relâcher. Comme on craignait la faiblesse de l'affection de ma tante, on exigea qu'elle ne viendrait pas me chercher elle-même, afin qu'on pût se rendre plus facilement maître de moi, loin de l'appui de sa tenace. Cette excellente femme me gronda bien fort, me fit promettre de ne plus recommencer et se dépêcha de me faire sortir, car, disait-elle, dans sa bonté charmante, « cette maison me fait horreur. » Le soir même, je fus conduit h, l'institution F... J'y trouvai des maîtres qui avaient au moins le mérite d'être polis, j'y trouvai des soins pleins de sollicitude et une sorte d'éducation de famille qui tenait aux rapports constants du directeur et des élèves ; j'y trouvai l'oubli de tout ce que j'avais souffert au collège et une tranquillité

D*UN

9C MEMOIRES rien ; je suis^ mbi-mcme dans un doute étrange sur Tétat de mon propre cœur, et j'ignore si le sentiment qui m'a poiissé vers elle n'était pas un simple besoin de distraction à trouver et de curiosité à satisfaire. Nous avons été dupes l'un de l'autre ; nous avons pris pour une affection profonde cette exaltation naturelle aux jeunes gens lorsqu'ils touchent à des choses inconnues ou nouvelles, et nous eûmes bientôt perdu toute joie de nous voir quand nous en eûmes pris l'habitude. Nous ne nous sommes pas aimés; nous avons cherché l'un dans Tautre ce qui n'y existait pas, et nous nous sommes quittés comme on abandonne un champ épuisé et devenu irrémissiblement stérile. Je n'y retournerai pas, mais c'est égal, cette rupture me laisse du vide; je sens que j'ai perdu quelque chose, ne serait-ce que l'habitude de m'ennuyer à certaines heures et d'une certaine manière. Quand je Tai connue, je revenais de mon Voyage en Épire, j'étais à peine guéri d'une fièvre typhoïde; j'étais souffrant, convalescent et troublé par des désii*s de soleil et d'Orient. Je me sentais sombrer dans une faiblesse sans fond; mon oisiveté se doublait d'apathie; le flot montait et m'engloutissait chaque jour davantage; ainsi que les noyés, je tendis vaguement les mains au-dessus de ma tête, et je m'accrochai coomie un désespéré à ce qui passait auprès de moi. Je vis Hadrienne; je me persuadai assez facilement qu'elle me plaisait et je me forçai à l'aimer. Sa longue résistance amassa en moi une somme de désirs que sa possession mit environ une année à épuiser. La lassitude vint d'abord, puis la satiété, puis le dégoût. Chaque mot était un sujet de discussion, chaque fait un motif à que

, D'UN SUICIDÉ 97 relies. EUe était jalouse de mes amis, de mes occupations^ de mes rêves de voyage; moi> j'étais irrité des visites qu'elle recevait, des bals où elle dansait, des spectacles dont elle s'amusait. Chaque jour, en me rendant cbex elle, j'invoquais un accident qui piit me dispenser de cette corvée; j'entrais dans cette chambre comme un condamné dans son cachot; j'inventais des prétextes pour pouvoir venir plus tard et m'en aller plus tôt; je feignais des migraines violentes qui, en me permettant de dormir, me dispensaient de suivre une conversation devenue intolérable. Enfin, après bien des hésitations, bien des essais inû-uctueux, je lui ai écrit, il y a quinze jours, un adieu sur lequel je ne reviendrai pas. Néanmoins, et malgré ma résolution, je suis triste, malheureux ; le cœur me fait mal, et plus que jamais je suis perdu dans mes rêveries sans fin. La journée passe encore, elle, s'écoule lentement à travers les mille petits incidents de l'existence et ne m'accable pas trop de sa détestable réalité ; mais depuis quelque temps des insomnies tourmentent mes nuits, et j'avoue que je suis sans courage pour les supporter. Je me couche avec l'espoir de perdre pendant quelques bonnes heures la conscience de ma vie, et souvent, maintenant, à peine le sommeil a-t-il bercé ma tête endormie que je me réveiUe. Cest en vain que j'essaye de reconquérir le repos ; il me fuit et me laisse seul, perdu dans l'obscurité, irrité de ceUe veille dont je ne voudrais pas, face à face avec mes douleurs réelles ou factices, et tout prêt à les aggraver par l'exagération que leur apporte mon esprit insensé. 11 semble que la nuit ait une sorte de puissance lenticulaire qui augmente les souffrances et les rend monslrueuses 7

98 HÉMOIRES lorsqu'elles ne sont peut-être qu'insignifiantes, semblable à ces microscopes qui d'un imperceptible ciron font un animal 'énorme et plus extravagant qu'un mastodonte antédiluvien. Lorsqu'après de vains efforts le sommeil ne voulait pas revenir, loin d'échapper à cette apparition funèbre des chagrins passés et des inquiétudes d'avenir, je les appelais, je les rassemblais, je les défiais, je leur donnais mon cœur à dévorer. Chacun alors prenait sa forme la plus douloureuse, chacun venait me mordre à la place sensible, chacun s'armait de l'anne la plus redoutée, et je restais immobile, étendu, comme un martyr livré aux léopards. Je fouillais ma vie entière pour trouver dans les événements oubliés pâture à ces gaules insatiables; je leur jetais tout : mes dégoûts, mes regrets, mes rêves, mes amours, mes joies et mes espérances. A des faits véritables, j'inventais des conséquences iraagmaires qui me désespéraient; je me faisais de lamentables romans sur moi-même, et j'admirais la science d'imagination que possède l'homme "pour se faire souffrir. Cet état moral amenait invariablement des crises nerveuses qui 86 manifestaient par des contractions violentes et des larmes abondantes. Les plçurs coulaient lentement de mes yeux, chatouillaient mes joues pâlies et se perdaient sm^ Toreille où mon visage, en changeant de place, les retrouvait refroidies et presque effacées. Parfois un repos profond succède à ces spasmes qui fatiguent mas forces physiques. La fraîcheur du matin m'endort, je me réveille alors avec le seul souvenir des larmes, et je ne conserve de ces douleurs qu'une mélancolie qui chante en moi ses notes attendries et pleines

D'UN SUICIDÉ 99 de charmes. Mais^ aujourd'hui^ Tinsomnie m'avait battu de telles verges , que le sommeil épouvanté s'est enfui bien loin sur ses ailes violettes. Je me suis levé brisé, anéanti, et je suis sorti bien vite de chez moi, n'osant plus rester là où je venais de tant souffrir. Je m'en allai, laissant errer mes pas au hasard. Je marchais, insensible aux bruits de la ville, insouciant des passants qui me coudoyaient , isolé parmi la foule. Je traversai un grand jardin plein d'arbres et de statues. C'était le Luxembourg. Je me souvins que, dans mon enfance, je venais souvent jouer dans ses allées; je revis le bassin où j'allais laver mes petites mains souillées de poussière ; je revis la place où ma bonne s'asseyait pour me surveiller. Le souvenir m'arriva des choses passées, et le regret me ramena à mes premières années. Je sortis de Paris; je me trouvai sur une route, je la suivis sans projet et sans but. Nous sommes en novembre; les champs sont nus et vides jusqu'à l'horizon. Les feuilles jaunissantes s'éparpillaient au souffle du vent, les ormeaux découpaient la silhouette noire de leurs branches contournées sur les nuages grisâtres qui voilaient le ciel. Derrière moi, j'entendais le murmure confus de la grande ville. A mes côtés passaient^ au bruit du fouet, des diligences emportées au galop; ceux-^ viennent, ceux-là s'en vont! Heureux sont-ils les voyageurs! J'apercevais parfois à travers les arbres, dans les brouillards de l'horizon, le clocher pointu de quelque pauvre village. Il me semblait que là mûrissait doucement une vie paisible et calme, loin de tous les soucis que je portais en moi; je me prenais à envier l'existence des laboureurs. Je rapportais tout à moi-même, j'exaltais ma pensée, je me

100 MÉMOIRES drapais dans ma douleur^ et^ en soulevant sous mes pieds la poussière du chemin^ je pleurais ma jeunesse flétrie et je me croyais l'être le plus misérable de la terre. J'avais déjà traversé plusieurs bourgades et j'avancais toujours. Je longeais une sorte de petit village échelonné sur la route^ lorsque ma rêverie fut distraite par un cortège qui passait. Un prêtre, précédé d'un enfant portant une croix, marchait devant. Derrière venaient quatre hommes soutenant une manière de coffre couvert d'un voile noir que suivaient quelques personnes en pleurs. Par instants, un chant grave et profond résonnait lugubrement. C'était un enterrement. Une curiosité me poussa, et je me mêlai au cortège. Le cimetière était proche. Une fosse, nouvellement creusée, bâillait et attendait sa proie. On y descendit le cercueil avec de grosses cordes qui grinçaient sourdement. On psalmodia des prières; les assistants répondaient en chœur. Je ne sais quelle joie amère j'éprouvai à contempler ce spectacle. Ce cadavre cloué entre ses six: planches me faisait envie, et j'aurais voulu être à sa place. Comme les autres, j'égouttai l'eau bénite sur le corps, et quand tout fut terminé, quand les fossoyeurs comblèrent ce trou qui recelait un homme qui avait vécu, aimé, souffert et prié, je me demandai, plein d'aspiration vers la dernière heure, quand viendrait enfin le jour où la terre tomberait aussi sur les planches sonores de mon cercueil. « Je repris ma course; la nuit venait, les ombres s'allongeaient sur le chemin, je ne savais où j'étais; quelques maisons m'apparaissaient à une courte distance.

D'UN SUICIDÉ iOI — Quel est ce village? demandai-je à un voiturier qui sifflait près de ses chevaux. — C'est Ghâtillon^ me xépondit-il. Là encore c'était iin souvenir^ car c'est là que j'avais été nourri. J'arrivai bientôt. Je ti*aversai deux ou trois rucs^ j'avisai une chaumière de pauvre apparence et j'entrai^ certain de ne pas me tromper. Ma nourrice, que je n'avais pas vue depuis cinq ou six ans, jeta un cri en m'apercevant : « Dieu du ciel, est-il grandi I » Je m'assis auprès du foyer et je regardai cette chambre délabrée où j'avais bégayé mes premiers cris, où j'avais traîné les premiers pas de mon existence. Tout alors me*^ revint à la mémoire : l'escalier de bois, les cbBises de paille, l'image de Juif errant accrochée à la cheminée, et jusqu'aux chenets tordus qui soutenaient le feu. A travers la fenêtre ternie , je revis la mare où j'avais sans doute barboté bien souvent, et j'aperçus le platane à l'ombre duquel, pendant les jours de soleil, ma nourrice s'asseyait pour me donner le sein. Ce spectacle d'un passé si éloigne me serra le cœur et je sentis mes yeux se mouiller. — Qu'as-tu, mon enfant, comme tu es triste! Moi qdl te croyais heureux, tu es si riche 1 Et la bonne femme me prit comme autrefois la tête entre ses mains et me baissa au front. Bois cela , ajouta-t-elle en m'offrant une tasse de lait, ça te fera du bien. — Et Juliette, ma sœur de lait, où donc est-elle? disje au bout de quelques minutes. — 11 y a deux ans qu'elle est mariée à un charron du voisinage ; à Noël dernier, elle a mis au monde un bon

IM MEMOIRES gros garsy bien rose et bien frais^ que nous avons appelé de ton nom, afin de ne jamais t'oublier, mon pauvre nourrisson. Ça, j'ai peut-être tort de te tutoyer, car maintenant tu es tout à fait un monsieur, et tu as bien vingtquatre ans pour le moins. Quelques instants après^ Juliette entra dans la chambre. Elle se jeta à mon cou. J'étais touché de cette affection que j'avais presque oubliée et dont le hasard venait de rouvrir la source devant moi. Elle me montra orgueilleusement son fils, je le pris dans mes bras, je l'embrassai. -^ 0 mon enfant ! lui dis-je tout bas, sois plus heureux que ton aîné I Je passai la soirée avec ces braves gens. Leurs attentions, leur amitié calmèrent peu à peu mon cœur bouleversé. On ne voulait pas me laisser pailir, cependant la nuit était venue. — On va te faire un lit, disait ma nourrice ; demain, nous te ferons du bon café à la crQpfie, comme tu n'en prends jamais à Paris; toutes vos laitières sont des voleuses, je le sais bien. J'insistai pour partir, quoique je les quittasse à regret. • — Attends au moins qu'on attèle la cairiole, reprenait Juliette, mon homme te reconduira; tu as l'air si fatigué I Je les remerciai, je les embrassai encore une fois et je repris le chemin de Paris. Quand j'y arrivai, la ville était éteinte et endormie, et le bruit de mes pas troublait seul le silence. Je passai dans la rue qu'habitait Hadrienne. Quand je fus devant sa maison, en face de cette porte dont j'avais si souvent

D'UN SUICIDE 103 soulevé le marteau^ je fus pris d'un impérieux besoin de la revoir et de rechercher à ses côtés des enivrements que je n'y avais jamais rencontrés. J'étais arrêté, je regardais ses fenêtres comme pour en mesurer la hauteur, afin de mieux les escalader. Malgré le trouble que ma présence aurait apporté, j'hésitai, et ce ne fut pas sans un grand effort sur moi-même que je parvins à vaincre la tentation; demain, je me serais retrouvé plus perdu encore. Maintenant, je suis chez moi, et mon parti est pris. Puisque je suis assez lâche pour ne pas demander à un IravaQ sérieux et soutenu un soulagement à ces rêveries qui m'épuisent; puisque j'ai si peu de courage que je regrette ce qui m'a fait souffrir; puisque, si je reste à Paris, je rechercherai les occasions de revoir Hackienne, afin de retomber dans les voies toutes tracées de l'habitude, je partirai; je traverserai la mer, j'irai en Algérie, sur la lisière du Sahara; j'irai demander Thospitalité à une tribu voyageuse, je dormirai sous la tente, je chasserai la gazelle avec les Bédouins , je mangerai le kou»coussou apprêté par les femmes, je porterai le bumouB, je ferai la razzia sur les peuplades ennemies, et quand j'aurai retrempé ma lassitude dans cette vie jeune et sauvage, quand j'aurai redonné à mon être une sève qui lui fait défaut, je reviendrai ici tenter encore une fois les destinées de mon existence. ^

101 , MEMOIRES IV Mars 1847. Geilnide, cette vieille amie de pension de ma mère, a donné hier une petite soirée. Comme elle n'a jamais été mariée et qu'elle n'a ni frère, ni neveu, elle m'avait prié d'aller chez elle pour l'aider à faire « les honneurs de son salon, v c'est-à-dire pour sourire gracieusement aux dames, offrir un nuage, un soupçon de crème aux personnes qui prennent du thé et donner des cartes aux joueurs de whist; Gertrude m'a vu tout enfant et je l'akne beaucoup ;; je m'empressai donc de me rendre chez elle, malgré ma répugnance pour ces sortes d'exhibitions. J'arrivai le premier ; la pauvre femme calculait sur ses doigts le nombre de ses invités; nous devions être dix-huit; elle en perdait la tête; il n'y avait pas de quoi cependant, ear les choses se passèrent pour le mieux. Les verres de lampes n'éclatèrent pas, les gâteaux furent en suffisance, les femmes zinzibulèrent selon leur coutume, les hommes restèrent debout, on ne s'amusa ni plus ni moins qu'ailleui*s , ce fut une soirée comme toutes les soirées possibles; qu'il y ait vingt ou cinq cents personnes, c'est toujours la même chose; tant mieux pour ceux à qui cela plaît. J'y avais été avec la ferme résolution de m'abandonner au courant des choses, d'entendre sans colère la conversation des bourgeois et de ne penser à rien qu'à rire en dedans de moi-même. Malgré cela, j'en suis revenu très-préoccupé et voici pourquoi : Parmi les invités se trouvait une jeune fille de vingt ans environ. Petite, svelte, gi*acieuse sans être belle.

D'UN SDIGID-E 105 elle répandait autour de sa charmante
pei'sonne un parfum adouci que je respirai à pleines narines et qui m'enivra.
La nuance cendrée de ses cheveux blonds semblait faite poui* s'harmoniser
avec la couleur de ses yeux bleus. Ses mains fines et patriciennes^ — j'ai
l'idolâtrie des mains élégantes^ — dansaient comme de {Petites folles sur le
claYlerdu piano. Elle est musicienne.exquise et chante avec une Toix pure
et sonore comme un timbre de cristal ; elle comprend ce qu'elle chante^ ce
qui est fort remarquable et m'a paru une anomalie digne d'observation.
Pendant que chacun se taisait en l'écoutant^ j'étais assis dans un com
derrière un groupe de femmes^ et je la considérais attentivement entre les
têtes pommadées de mes voisines. A force de la regarder, je me sentis pris
du bucolique désir de l'épouser et de vivre avec elle une vie nonchalante et
heureuse, pleine de tendre affection et de nombreux enfants. Je me
demandais s'il ne valait pas mieux laisser là les rêves et les amours
intellectuels dont je me suis nourri jusqu'à cette heure, entrer
courageusement dans la réalité et mener avec cette jeune femme, à la
campagne, dans quelque jardin bien touffu et bien fleuri, cette existence
grasse des bons époux qui dînent toujours à la même heure, lisent
régulièrement le feuilleton du journal et se cadenaient si bien entre
l'habitude et la nullité que jamais plus ils n'en peuvent sortir. Cela m'a rendu
fort triste; j'ai cru entrevoir un instant les joies du ménage et de la paternité.
Elle chantait toujours, je la regardais. et je me disais : — Misérable ! à quoi
oses-tu penser ? Sens-tu s'agiter en toi cette force du bien, cette volonté de
l'abnégation qu'il faut pour faire le bonheur des autres? Ne te connais-tu pas

106 MÉMOIRES assez pour savoir que toute chaîne te deviendra insupportablement lourde^ dès que tu ne pourras pas la briser? N'as-tu pas déjà fait Texpérience de la mobilité de ton cœur et de Tindépendance de tes allures? Ne sais -tu pas que tu serais doublement malheureux^ malheureux pour elle et malheureux pour toi. De quel front^ toi qui as tnaudit ton père^ verras-tu grandir sous tes yeux des enfants que tu auras engendrés? Âs-tu le droit d'être père? non^ cent fois non ! Quand bien même tu devrais donner à tes Gis les trésors d*Hyderabad^ la beauté de Krishna et la force de Rama^ tu ne seras jamais le maître des circonstances qui les environneront et les détourneront de ce bonheur vers lequel chacun cherche à marcher ; jamais tu ne pourras faire à leur existence une litière assez douce pour qu'ils la traversent sans se blesser les pieds. Laisse les indifférents^ les imprudents et les égoïstes essayer des joies qui te sont défendues. Rêve , puisque c'est là ton mal , puisque tu as un ulcère dans la cervelle^ mais rêve les Indes ^ les étoiles > les mondes inconnus^ rêve les accouplements monstrueux des époques préadamiques^ mais ne donne plus ta pensée en proie à la banalité des désirs ordinaires. Quand elle eut fini de chanter, je m'approchai d'elle presque involontairement. Je lui parlai longtemps ; elle est intelligente et douce ; chacun en dit le plus grand bien ; ce serait une bonne femme et une bonne mère. Tant mieux pour celui qu'elle épousera ! Cela m'a laissé triste et j'y pense beaucoup. Ce soir, j'étais chez ma tante et j'y ai fait un voyage qui m'a heureusement distrait de toutes ces idées conjugales qui me troublent, quoi que je fasse.

D'UN SUICIDÉ 107 Ma vieille tante tricotait au coin de la cheminée^ respectant avec sa bonté ordinaire le silence invincible qui me fermait la bouche. J'étais assis en face du feu^ la flamme me fatiguait les yeux et brûlait mon visage, je pris un écran pour me garantir. C'était un écran chinois. Un châssis circulaire emmanché d'ivoire soutenait un morceau de soie orné de peintures merveilleuses : un petit tableau digne des moines miniaturistes. Un ciel sombre, marbré de nuages rougeâtres, s'éclairait d'une lune blafarde vers laquelle s'avançait un monstre terrible armé de griffes rouges et de dents énormes, écailleux, se battant les flancs avec une queue tortueuse et regardant par deux gros yeux violets injectés de sang. Au-dessous s'étendait un calme paysage illuminé par une clarté pâle et nacrée. A côté d'un étang où nageaient des oiseaux fantastiques s'échevelait un saule pleureur, son ombre s'étendait jusqu'à un pavillon construit en bambous, d'où sortait une jeune femme oscillant sur ses imperceptibles pieds, inclinant la tête sur l'épaule et jolie comme la Vénus du Céleste Empire : Elle a les yeux retroussés vers les tempes. Les ongles longs et rougis de carmin. Le teint plus clair que le cuivre des lampes. Le pied petit à tenir dans la main I Un bon gros mandarin pansu venait vers elle; son vêtement chamarré des étoffes les plus magnifiques s'appuyait magistralement sur l'encolure de son cheval café au lait ; une fine moustache se soulevait légèrement au souffle des brises du soir ; un chapeau énorme abritait sa tête importante : près de lui marchait un esclave qui portait le frêle pipe à opium. De cet écran émanait une sorte *

108 MÉMOIRES de parfam exotique qui rappelait le bois de santal et complétait l'impression. Je considérai ces peintures machinalement d*abord^ puis plus attentivement et enfin avec un intérêt si profond ^ que j'eus envie de partir pom* la Chine et d'aller baigner mon visage dans les eaux du fleuve Jaune. C'était un long voyage^ mais je le fis tout de suite. Je dédoublai mon être, et pendant que je restais engourdi dans une douce chaleur^ perdu pour tout ce qui m'environnait^ je me vis accomplissant cette longue route oïl l'aspiration de Tinconmi me guidait par la main. La traversée était heureuse et je prenais terre à Alexandrie ; un petit bateau à vapeur me conduisait au Kaire ; pendant deux jours seulement j'y restais^ courant vite aux mosquées d'El-Azar et du Morostan^ faisant une rapide visite aux tombeaux des khalifes et^ avec le regret de n'avoir pas eu le temps d'aller escalader les Pyramides, je m'enfermais dans une petite voiture en bois que deux chevaux au galop emportaient à travei*s le désert de Suez. Un bateau à vapeur m'attendait, encombré d'Anglais de la Compagnie des Indes ; nous partions joyeusement au souffle du vent d'ouest qui nous poussait à travers la mer Rouge et nous faisait franchir, sans trop de malheurs, le terrible détroit de Bab-el-Mandeb. A Aden, où j'achetais de jolis moutons blancs et noirs, nous relâchions pour renouveler l'eau et le charbon. Nos roues clapoteuses tournaient de nouveau, battaient de leurs palmes bruyantes les flots de l'océan indien, et nous reprenions notre route. On s'arrêtait d'abord quelques heu•res à Bombay, défendue par son énorme citadelle, en

D'UN SUICIDÉ 109 • suite à Ceylan^ l'île des éléphants et des palmiers gigantesques ; à Calcutta^ on restait plusieurs jours devant les innombrables bouches du Gange^ père de l'Inde. Puis nous passions parmi les îles Merghi, dans le détroit de Malaka^ nous suivions les côtes de Comboge où pousse la cannelle ; nous nous reposions dans le canal de Formose du coup' ie vent qui nous avait assaillis au golfe du Tong-Kin, et enûn^ après avoir doublé le promontoire de Shan-Tung, nous jetions l'ancre dans le golfe de Pékin. C'est là que je débarquais et que je commençais réellement mon voyage. Salut! salut! terre antique de la Chine I pays de la porcelaine^ des lanternes et des mandragores I Salut! patrie des magots^ des mandarins et des lettrés! Je viens fumer l'opium à Tombre de tes mimosas et chercher des jeunes filles sur les grands radeaux de tes fleuves ! Je m'étonnais à chaque pas et je restais de longues heures en contemplation devant toutes les merveilles qui m'arrêtaient. Je regardais curieusement défiler des régiments entiers de tigres-de-guerre vêtus de costumes bariolés, portant sur l'épaule un ti'ident de fer et au bras un large bouclier d'osier orné de têtes monstrueuses. Des esclaves, poussant des cris^ couraient en soutenant un palanquin tout garni de sonnettes^ dans lequel sommeillait un gros mandarin orné du bouton de Jade. Sur le fleuve^ des jonques pavoisées^ éclairées de feux de toutes couleurs^ voguaient au bruit des tam-tam et des flûtes de roseau. Dans des plats plus transparents que des ailes d'abeilles^ de riches marchands habillés de soie jaune mangeaient des nids d'hirondelles et du riz assai

110 MÉMOIRES sonné de cubèbe et d'huile de ricin. Des oiseaux étranges passaient dans les airs ou se perchaient sur des arbres de formes inconnues^ des animaux à gros ventre blanc rampaient sur la terre, qui sentait le thé; de beaux poissons rouges et verts nageaient dans des bassins sous la feuille des lotus azurés. Des femmes toujours muettes passaient leurs petites têtes de porcelaine fine à travers les bambous de leurs fenêtres. Autour de moi résonnait un bruit incessant de clochettes et de grelots. J'avais pris le costume du pays : une robe de soie violette bordée de fleurs et de papillons tombait jusque sur mes pieds entourés de sandales, j'avais laissé croître mes ongles ; de nuit chevelure je n'avais conservé qu'une longue queue tressée avec soin; ma barbe était rasée^ car, n'ayant pas encore trente ans, je n'avais pas le droit de porter des moustaches. Je causais souvent avec les bonzes* touchant l'éternité de l'âme, et j'allais n^e prosterner dans les temples de Bouddha. J'habitais une maison charmante à moitié cachée par des buissons de verveine, mouillant ses pieds dans une rivière remplie de longues herbes et appuyée à des jardins où des paons se promenaient en étalant leurs plumes à l'ombre des pêchers en fleurs et des açokas. Là je vivais heureux, demeurant de longues journées couché sur mes nattes, aspirant la douce fumée d'un opium odorant et rêvant à une jeune fille que j'avais aperçue à travers les rideaux entr'ouverts de son palanquin. Malgré ses ponunettes saillantes, ses yeux retroussés et ses cheveux noirs disposés en larges nappes comme des voiles de navire, elle ressemblait à celle que j'avais vue chez Gertrude; je l'aimais^ et un bouquet de jon

D'UN SUICIDÉ 111 quilles jaunes qu'elle avait laissé tomber à mes pieds enhardissait ma tendresse. Je)a demandais en mariage^ et après de longs pourparlers^ son père m'accordait sa main, à condition que je prendrais une charge à la cour de l'empereur^ Fils du Ciel. Des musiciens, grattant des rebecks^ frappant des tam-tam, soufflant dans des flûtes à sept trous^ battant du tambourin et heurtant des cymbales, venaient me chercher pour me conduire vers ma fiancée. On jetait déjà des fleurs sous mes pas, des jpngleurs s'étaient empressés qui faisaient des tours pour honorer mon mariage, j'allais partir... Lorsque nui tante, fatiguée sans doute de mon inmiobilité, me frappa sur l'épaule. — A quoi pensefr-tu donc, Jean-Marc? me dit-elle. — Je pense, lui répondis-je, que j'ai oublié de me teindre les ongles avec du cinabre. Ma tante se mit à rire ; mais, voyant à l'expression do mon visage la douleur presque aiguë que me causait ce rappel violent à la réalité, elle passa sa main dans mes cheveux : — Hélas ! dit-elle, mon pauvre enfant, conmiient tout cela finira-t-il ? — Elle était si Jolie! répliquai-je avec un soupir. Ma tante me crut fou, elle hocha la tête en silence, et arrangea le feu, qui était presque éteint. V Mars 1848. Une révolution a passé sur la France et Fa ébranlée jusqu'au plus profond de son être. De longtemps le pays

U2 MÉMOIRES oscillant ne pourra retrouver son équilibre. Les ministres ont collé de fausses moustaches sur leurs lèvres^ ils ont coupé leurs favoris^ ils ont rois des lunettes vertes et se sont bravement sauvés sans regarder en arrière. Les uns disent : C'est bien fait ! Les autres disent : C'est épouvantable! Moi^ je ne dis rien; la politique ne m'importe pas. Ce qu'il y a de certain^ c'est que personne ne s'y attendait et que chacun a été troublé dans son cœur. Un de mes amis^ haut fonctionnaire dans le nord de la France^ fut violemment destitué. Pris à l'improviste par cette ruine des efforts de toute sa vie^ il eut besoin d'argent et s'adressa à moi^ ce qui est bien et ce dont je le remercie. Malheureusement, je n'étais guère plus riche que lui, et je me trouvais alors dans un de ces moments de gêne comme tous les jeunes gens en ont subi et qui étaient, au reste, fort communs à cette époque de panique insensée. J'allai immédiatement trouver un négociant que ma mère avait autrefois sauvé d'une faillite en lui prêtant une importante somme d'argent qu'il me devait encore et que je laissais entre ses mains, quoiqu'elle fût depuis longtemps exigible. Je lui exposai mes embarras, je lui dis qu'il me fallait quinze cents francs, soit comme prêt, soit comme remboiement partiel. Il me répondit que ma demande était juste et qu'il comprenait parfaitement que c'était pour moi une loi d'honneur d'obliger un ami malheureux, mais en même temps il s'excusa sur les difficultés nouvelles et refusa net. Je sortis sans mot dire, blessé jusque dans mon âme,» furieux^ car je le savais en mesure de me rendre facilement le service que je réclanais^ et me jurai d'exiger vite la somme entière qui m'était due.

D*ON SUICIDÉ 118 Ce refus m'a été très-pénible; cette impudence d'ingratitude a choqué tous mes instincts; j'en ai pl[^]ré de douleur et de rage. Mon notaire[^] que j'ai été voir, m'a fait de la morale et m'a dit que la révolution avait annulé toutes les affaires; le pauvre homme est éperdu. Jamais je n'ai senti mon impuissance comme maintenant; j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois personne sur qui je puisse m'appuyer. Cela est bon, au reste, et plein d'enseignements : tu es jeune, profite, examine, compare, et surtout souviens-toi; ce sont là des études sérieuses qui mûrissent et endurcissent aussi, ce qui vaut mieux: On serait, en vérité, bien sot de garder en soi quelques sentiments encore pitoyable? quand on vit dans de semblables cavernes. Axiome : L'ignominie humaine est un océan dont nul plongeur n'a pu trouver le fond. Au reste, tout m'irrite. Les plus forts sont terrifiés, et dans l'air plane une vague inquiétude qui rejaillit sur moi par les ennuis qu'elle me cause. Je n'entends parier que de cette révolution qu'on déplore si amèrement et qu'on a laissé faire avec tant de bonne grâce. Je suis las de la stérilité de ces conseils rétrospectifs par lesquels chacun essaye de se consoler. « Ah ! si l'on avait su ! si l*00 avait fait cela ! ah ! si Ton m'avait cru ! » et toujours et sans cesse les mêmes discours répétés avec des mines de circonstance. Hier soir[^] chez ma tante, la conversation engagée sui* ce sujet en était arrivée à ce point de persistante bêtise qui fait comprendre les souhaits extravagants de Tibère et de Galigula. Une impatience pleine d'amertume' dès

114 MÉMOIRES bordait ma volonté de rester calme. Je pris mon chapeau et je sortis. J'allai devant moi^ sans but ; je montai les ChampsElysées déserts, je traversai le pcmt d'Iéna^ je côtoyai le Champ de Mars^ déjà bouleversé par le travail des ateliers -nationaux^ et je gagnai les boulevards extérieurs. Un vent humide et chaud passait en muettes rafales dans les arbres sans feuilles ; des nuages voilaient et dévoilaient la lune ; j'étais seul et comme perdu dans ces lieux inhabités. Une tristesse sans bornes avait remplacé ma mauvaise humeur ; j'éprouvais comme une lassitude organique. A quoi bon vivre ? me disais^je. Je m'assis sur Therbe d'un fossé et je restai^ la tête dans mes mains, absorbé par des idées de désolation. La solitude de ma vie m'effrayait ; je n'avais plus rien, ni frère, ni sœiu*, ni père, ni mère, ni maîtresse ; je ne savais à qui donner ces besoins d'affection qui me dévoraient. Cela me rappelait ce temps de mon addiescenee où, sentant toute la douleui* de ce vide que la mort a fait autour de moi, je descendais de mon cheval sur les grandes routes, et je l'embras'sais en pleurant, et lui parlais comme s'il avaitpu me comprendre. Au reste, connaissons nous les mystères de Dieu et savons-nous si les animaux Ae compatissent pas à nos douleurs et à nos joies ! Je souffrais de cet abandon et j'enviais ces idiots qui, restés enfants jusque dans leur vieillesse, ne connaissent de nos souffrances que le froid et la faim ; j'enviais ceux ^ui aiment, j'enviais ceux qui croient ; comme René> j'enviais ceux qui ont pour occuper leurs pensées le poids d'nn malheur réel, je jalousais l'humanité entière et je

D'UN SUICIDÉ 115

Tais comme toujours de m'en aller vivre avec les sauvages des montagnes Rocheuses ou du L*rador. Des hommes qui passèrent en chantant je ne sais quel refrain patriotique me réveillèrent de mes réflexions. Il était tard, je me levai et je repris ma route, parlant à demi-voix dans Tobscurité et récitant des vers* Je m'emportais à mon propre lyrisme, je marchais à grands pas, poussé par la violence de mes idées, ardent et déraisonnant sur mon état moral que je ne pouvais impartialement juger. J'en finirai bientôt, disais-je en jetant mes phrases au vent; je ne veux plus de cette existence sans tendresse et sans foi, je veux aller retrouver ceux qui sont morts, j'irai voir de l'autre côté de l'éternité ce que Dieu nous réserve, et sur ma ton^e on écrira Fanathème de Frank :

Malheur aux nouveau-nés 1 Maudit soit le travail I maudite Tespérance !
Malheur au coin de terre où germe la semence. Où tombe la sueur de deux bras décharnés 1 Maudits soient les liens du sang et de la vie ! Maudite la famille et la société ! Malheur à la maison, malheur à la cité ! Et malédiction sur ik mère patrie I J'avais de nouveau traversé les ponts, et je me trouvais dans les environs du Palais-Royal, vers ces quartier^ tranquilles et reposés qui s'étendent entre la rue Saint-^ Honoré et la rue des Petits-Champs. 11 m'aurait fallu les attendrissements de Tamour pour donner à mon cœur le calme qu'il ne pouvait trouver. N'ayant pas la proie, je voulus avoir Fombre; sachant que la réalité ne m'était pas possible, je voulus au moins serrer une illusion dans mes bras.

116 MÉMOIRES Je frappai aune gi*ande porte surplombée par un balcon couvert d'arbustes morts; elle s'ouvrit et retomba lourdement derrière moi. C'était une de ces maisons impures que protège la police> que recherche la débauche et que remplissent la pai*esse et la misère. J'y venais^ chassé par ma tristesse, comme ces malades abandonnés de leur médecin^ qui demandent une guérison impossible à l'empirisme des charlatans. Je montai un large escalier de -pierre. Au premier^ je fus reçu par une femme luisante à force d'être grasse, marquée de petite vérole, et portant à ses grosses mains des ongles démesurément longs. Elle me fit entrer dans une grande chambre dont les rideaux cachaient soigneusement les fenêtres; un épais tapis couvrait le parquet; des meubles en soie fanée étaient symétriquement rangés le long des murailles où pendaient de mauvaises gravures; un feu brillant flambait dans une cheminée ornée d'une pendule arrêtée et de deux candélabres que la femme alluma avant de s'éloigner. Je traînai un fauteuil près du foyer et je m'assis. J'ouvrais fixement les yeux sur ce feu qui m*engoui*dissait, car j'avais très-froid. Tout à coup, une main se posa sur mon épaule, je me retournai; une jeune fille se tenait debout à mes côtés. Ses épaules et ses bras nus sortaient d'une robe de satin bleu; deux lourdes torsades de cheveux blonds tournaient autour de sa tête; sa taille molle et flexible se ployait à chacun de ses gestes; elle me regai*dait et souriait. Elle était jeime et belle à ravir; je la contemplai et me sentis plus froid qu'un trépassé. — Quel âge avez-vous? lui demandai-je.

D'UN SUICIDÉ 117 — Dbt-sept ans[^] répondit-elle; et d'un bond de chatte die s'assit sur mes genoux. Je gardais le silence[^] je ne sais quelle émission me serrait le cœur et me fermait les lèvres. •— Ce n'est pas drôle[^] un homme qui ne dit rien I s'ccria-t-elle au bout de quelques nûnutes; mais parlez donc[^] mon cher ; vous êtes donc sourd et muet. — Non[^] lui rëpondis-je machinalement; j'ai mal à la tête. •— Eh bien ! il faut mettre vos pieds à l'eau. Moi[^] quand j'ai la migraine[^] je bois du vulnéraire suisse[^] et ça me fait du bien. Puis elle se mit à chanter quelque chose d'atroce et de singulier dont j'ai retenu ces vers : On lui coupa le ventre Pour en tirer sou enfant ! EUe en mourut la Madeleine 1 Elle en mourut la Madelon ! Elle battait la mesure avec son pied dont la pantoufle tenait à peine. Elle se leva[^] arrangea ses cheveux devant la glace et se retourna ensuite vers moi. — Si je ne vous conviens pas[^] dit-elle[^] il ne faut pas vous gêner[^] je ne suis pas seule ici; vous poturrez choisir ! Franchement[^] vous n'avez pas Tair de vous amuser beaucoup. Tiens[^] ajouta-t-elle[^] vous avez là une belle chaîne[^] ça ferait un fameux bracelet ! J'ôtâi ma montre et la lui remis entre les mains. Elle entoura scmbras avec la gourmette[^] et ouvrant un médaillon noir qui y pendait : — Ce sont des cheveux de ta maîtresse ? demandatelle.

118 MÉMOIRES — Non, répondis-je ; je n'en aipas. — Alors^ ce sont les cheveux de ta mère ? Je baissa la tête en signe d'affirmation. — Est-ce qu'elle est morte ? Je fis le même geste. — Pauvre petit, tu m tout seul, s'écria-t-elle en se jetant à mon cou, c'est pour cela que tu es si triste ! Je ne peux exprimer le bien que me firent ces paroles. Cette misère effroyable qui comprenait la mienne et me tendait la main me remua jusqu'au fond des entrailles. Elle reprit sa place sur mes genoux; je sentis un flot de larmes monter jusqu'à mes yeux, et appuyant ma tête sur son épaule tiède, je pleurai abondamment. Elle me tapotait la joue avec sa main et me disait, de cette voix adoucie qu'on prend pour parler aux enfants : — Pleure, pleure, pauvre petit, ça te soulagera ! va, je je sais ce que c'est, et ce n'est pas moi qui rirai de voir pleurer un homme; ça n'est pas leur barbe qui les empêche d'avoir du chagrin. Un allègement infini descendait en moi. A cette irritation nerveuse qui m'avait agité succédait un calme charmant. Je me baignais dans la pitié de cette enfant, et je sentais ^'amollir toutes les cdères dou}oui*euses qui m'avaient fait souffrir. Une sorte de lassitude attiédie détendait mes m^bres et coulait lentement dans mon être rasséréné. Elle murmurait à mi-voix une chanson qui Ressemblait à un bourdonnement plaintif, se balançait et me dodelinait doucement la tête comme pour me bercer, elle s'interrompait pour me parler. — Tu as tort de n'avoir pas de maîtresse^ me disait

D'UN SUICIDÉ U9 elle ; c'est bon, vois-tu, ne serait-ce que pour aller chez elle quand on est triste. J'aimerais tant cda, moi, un homme qui serait pâle et sérieux ! Quand tu Tenuieras, vieDs me voir, ça^e distraira, et tu verras comme je suis bonne fiUe. Si tu veux, un de mes jours de sortie, nous irons à la campagne, dîner au bord de l'eau, à Neuilly ou à Suresnes, et nous nous promènerons sur la rivière. Elle se mit à rire aux éclats en frissonnant. -* Tiens, dit-elle, tes larmes ont coulé sur ma poitrine, ça me fait froid et ça m'a donné la petite mort ! Pendant longtemps elle me parla ainsi d'elle, de moi, de toutes choses, avec un mélange de sollicitude et d'insouciance qui me stupéfiaient, engourdissant par ses paroles une douleur dont elle ignorait la cause, que j'aurais été peut-être fort embarrassé de lui dire. Je me laissas aller à la musique de sa voix, muet et jouissant du bien-être qui m'envahissait. Enfin, après un assez long silence pendant lequel cette jeune fille avait recommencé à chanter tout bas : -* Et vous, lui dis-je, est-ce que vous n'avez pas d'amant ? Elle se leva, s'appuya contre la cheminée, et me regardant avec une indéfinissable expression : — Si, répondit-elle, j'ai tout le monde ! — Mais, enfin, parmi tous, n'en est-il pas un que vous aimez ? — Il y en avait un, reprit-elle ; je l'aimais bien, mais je l'ai quitté. — Eh ! pourquoi cela ? Elle haussa les épaules et détoitma la tête. — Est-ce qu'il vous battait et vous prenait votre argent ? continuai-je avec intérêt.

ISO MÉMOIRES — Oh ! ce D'est pas ça, répliqua-t-eile; ce n'est pas pour ça qu'on se sépare d'un homme, quand on Taime un peu. — €*est donc lui alors qui vous a abandonnée pour une autre femme? * — Non! noni dit-elle rapidement; écouêtez-moi, c'est bien simple. Il était garçon coiffeur au Palais-Royal ; c'était un grand jeune homme brun, avec de belles moustaches; il s'habillait bien; il avait une tournure de femme, et je Taimais beaucoup. Mais quand il m'embrassait et me prenait la taille, il faisait toujours des taches à ma robe avec ses doigts pleins de pommade. Malgré ce que j'ai pu lui dire, il recommençait toujours; à la fin, ça m'a fatiguée, et je Tai quitté. Il n'a fait aucune démarche pour me rejoindre; alors, l'ennui m'a prise, et je suis entrée ici. Deux grosses larmes coulaient le long de ses joues; je lui pris la main. — Laissez-moi, s'écria-t-elle, c'est bête de me faire raconter cela, ça me fait pleurer; j'amaï les yeux rouges, et madame me grondera. Je me levai pour prendre mon chapeau et partir. — Tiens, vous vous eu allez, dit-elle. Après tout, vous êtes le maître. Donnez-moi votre adresse, et, si vous voulez, j'irai vous voir. — Je pars demain pour un long voyage, lui répondis-je; car je savais trop que des émotions si bienfaisantes se retrouvent rarement deux fois de suite, pour ne pas fuir toutes les occasions de la revoir. Cependant, je ne voulais pas m'éloigner sans emporter au moins un nom que je pusse mettre siu* son souvenir. Comment vous appelez-vous? lui demandai-jc.

D'UN SUICIDÉ 121 — Laurence[^] répondit-elle. — Écoulez, Laurence[^] Je suis venu ici triste jusqu'à la mort, et je m'en vais consolé ; c'est à vous que je dois cela; je pars heureux de ce hasard qui a peimis qu'un grand bienfait me vînt de vous ; croyez que je n'oublierai jamais cette soirée passée près de vous. Elle me regardait avec des yeux étonnés et semblait ne pas me comprendi^e. — Tenez, repris-je, voici la chaîne de ma montre; faites-en faire ce bracelet que vous désirez, et n'oubliez pas le bien que vous avez fait à celui qui vous l'a donné. Elle tenait la chaîne dans sa main, indécise, et ne croyant pas sans doute que je parlais sérieusement; je la baisai vite sur le front et je me sauvai. — Les saints simoniens ont raison, m'écriai-je quand je fus dans la rue, le nom de Dieu est écrit sur toutes les plaies! J'écouterai le conseil de cette fille, me disais-je en marchant, j'ai tort de n'avoir point de maîtresse, j'en aurai une; mais ce ne sera point parmi ces pauvres créatures perdues que j'irai la prendre. Je suis d'un caractère jaloux, et j'entendrais toujours sonner à mon oreille les baisers que d'autres ont reçus. Les jalousies rétrospectives sont les plus implacables, et ce sont celles qui me travaillent le plus, moi qui fus assez lâche pour frapper sur l'épaule d'une femme qui s'affaissait sur mon cœur, et pour lui dire ; A qui pensez-vous? Être jaloux du présent d'une fenune, ce n'est rien. On se raisonne, on se rend compte, on examine, on tâte le danger, on marche vers lui, on le combat ; il y a lutte, victoire ou défaite. On peut se convaincre de la vérité

12« MÉMOIRES OU de la fausseté de ses croyances inquiètes ; on va vers la lumière^ la main sur son cœur^ le laissant battre de joie ou de douleur*^ selon ce qui se révèle; et puis^ on a parfois la fortune de tenir au bout de son épée celui dont la pensée vous tourmente ; parfois^ on a le ravissement de le voir mourir ; ceci est bon Mais être jaloux de son passée c'est un intolérable supplice! se battre sans cesse contre un fantôme; n'avoir rien à donner en pâture aux douleurs qui vous harcèlent; chercher^ s'informer^ mendier des renseignements pour arriver à une clarté qui vous désespère ; vivre toujours dans une époque écoulée qui n'a pas existé pour vous et qui a appartenu à d'autres; se désoler à la vue d'un portrait qu'on voudrait briser sous ses pieds; ne point oser parier de ses angoisses, sentir l'injustice de ses reproches, et obéir fatalement à l'impérieux besoin d'en accabler* une femme désolée et réellement innocente ; s'épuiser en efforts honteux et tracassiers pour deviner le bijou donné parmi ceux qu'elle porte; exiger avec des récriminations, souvent amères et toujours injustes, le sacrifice de cette relique d'un temps peut-être plus heureux, c'est une torture incessante, jamais calmée, toujours renaissante, absorbante et sinistre, et que je ne souhaite à personne, pas même à ceux qui l'ont méritée. Ces jalousies-là sont plus que mauvaises; elles sont méchantes, impies, criminelles et en dehors^ de notre droit. On est bien malheureux de les subir. 11 faut les combattre, les vaincre, et trouver dans son intelligence assez de force et de courage pour réduire au silence les cris de son cœur. Pourquoi les femmes seraient-elles condamnées à une constance inébranlable, tandis que nous

D'UN SUICIDÉ 123 usons si largement de notre mobilité? Il est temps cependant qu'elles soient conviées à cette égalité^ qui nous semble dangereuse parce que nous n'avons pas les vertus nécessaires pour la rendre moralisante et belle. Resserrées dans une éducation bigote et £Btusse ; jetées sans apprentissage à travers les joies difficiles de Tamour et de la maternité; affaiblies *par une direction compressive et rarement bienveillante; tremblantes d'obéir à ces mouvements spontanés du cœur qu'on leur impute à crime; risquant leur honneur^ leur repos et leur vie lorsqu'elles écoutent les irrésistibles appels des passions; forcées de reporter sur leurs «enfants ces tendresses profondes conmae l'infini qu'elles cachent en elles; ardentes^ irritables et nerveuses; remuées par leurs sentiments^ avec d'autant plus de violence qu'elles les combattent davantage et que la société leur a imposé l'implacable loi de les dissimuler^ les femmes souffrent plus que nous^ aiment mieux que nous, et ne méritent pas les injustices dont nous les accablons. Elles nous rendent au centqpie le bonheur que nous leur offrons ; elles fécondent notre cervelle comme nous fécondons leur sein^ et si nous soHffiaes le père de leurs fils, elles sont souvent la mère de nos idées les meilleures. Nous devons tout respecter en elles, tout, jusqu'à ces caprices que nous avons tant de peine à comprendre, et quir sont souvent un impérieux besoin de leur natiu'e maladive, opprimée et multiple. Hélas ! il 7 a deux ans à peine, je niais l'amour et je niais les femmes ! Par quel prodigieux changement en suis-je donc arrivé là ! £st-ce la vue de tout ce qui reste encore de bon dans cette pauvre fille dégradée ! est-ce le soulagement que sa pitié m*a apporté qui a pu ainsi bou

U4 MÉMOIRES lever ma pensée ! Qu'importe? La Providence sait toujours tirer une conséquence morale des faits même les plus immoraux; tâchons d'être assez grand pour faire comme elle! Quoi qu'il en soit, je rechercherai les femmes, je tâcherai d'en aimer une et j'essayerai de devenir enfin heureux. Que trouverai-je? joie ou douleur? Qu'importe encore? Aimons, et Dieu fera le reste! VI ÉPISODE LETTRE A MADemoiselle GERXRCOE Vf, Sans date. Vous souvient-il, ma vieille amie, d'une soirée que j'allai passer dernièrement chez vous? Nous étions seuls dans votre petit salon,- assis près d'une fenêtre ouverte, pendant qu'un magnifique soleil d'été se couchait derrière les grands arbres qui entourent votre maison. Vous faisiez de la tapisserie, et tout en tirant votre aiguille, vous essayiez de me faire sortir de ces silences mornes dont je suis souvent la proie, et qui, ce soir-là, m'avaient envahi plus encore que de coutume. Je répondais par des monosyllabes à vos bienveillantes questions, et je retombais vite dans le mutisme obstiné qui me possédait. Lasse sans doute de cette conversation qui n'était pour vous qu'un fatigant monologue, vous prîtes le parti de vous taire aussi, et je restai libre de suivre les pensées qui m'emmenaient bien loin et qu'avait fait surgir en

D'UN SUICIDE 125 moi la Yue de ce soleil couchant. Malgi*é rimmobilitd de • mes yeux, je vous voyais souvent lever sur moi, pardessus vos besicles, ce beau regard bleu qui vous rend si charmante avec vos cheveux blancs. Vous étiez inquiète; je sais ce que pouvaient peindre les traits de mon visage; leur expression vous troublait, et vous eussiez voulu savoir quel souvenir douloureux les contractait ainsi. Quand la nuit fut venue, et que le domestique eut apporté les lampes, je reviqs à moi, et comprenant que ma conduite avait dû vous paraître au moins singulière, je vous baisai la main et vous dis : — Pardonnez-moi; je suis parfois souffrant, et alors mon mal se traduit par une sorte d'impossibilité de parler. Un sourire passa sur vos lèvres pendant que vous me répondiez : — Vraiment ! mon cher Jean-Marc ! et comment appelez-vous ce vilain mal qui vous rend muet comme une tombe? — Je ne sais, répliquai-je, en me sentant rougir; ce sont peut-être des diables blexis, — Ah! fi! les méchants diables que vous avfz là; faites-voUs exorciser au plus vite par le curé de votre paroisse, afin qu'ils vous permettent de causer désormais avec une vieille amie qui vous a vu naître. Je baissai la tête et ne répondis rien. Après avoir joui de mon embarras pendant quelques secondes, vous me tendîtes la main en disant : ' — Vous serez toujours un grand enfant, mon cher Jean-Marc; je vous connais depuis tant d'années, que je vous sais par cœur; vous souffrez ou vous êtes amoureux, et, un de ces jours, vous viendrez, les yeux gros de lar

426 MÉMOIRES mes, me faire tes confidences. Je suis toujours votre bonne amie, comme tous m'appeliez jadis. J'étais la grande dépositaire de vos importants secrets, quand tous étiez tout petit. Lorsque votre bonne vous avait grondé parce que vous étiez tombé en voulant grimper sur un arbre, lorsque vous aviez été mis en pénitente pour n'avoir pas su votre géographie, lorsque votre mère se fâchait et vous appelait : Monsieur! c'est à moi que vous accouriez vite raconter vos chagrins; ne l'oubliez pas, et quand vos peines seront trop lourdes, venez comme au-trefois m'en donner la moitié. Je vous quittai ingratement sans vous dire le sujet de ma tristesse; je m'en suis repenti depuis; souvent j'ai voulu aller vous voir, afin de laisser déborder auprès de vous mon cœur gonflé d'insupportables souvenirs, et je n'ai jamais pu m'y résoudre; je craignais vos reproches; je me rappelais vous avoir entendue dire un jour : a Quand un homme aimé d'une femme l'abandonne aux tortures d'un époux instruit de sa passion, cet homme est tout près d'être un misérable. » Vous aviez raison; ce mot mon avenir y que tout homme jette à la femme qui veut fuir pour lui les douleurs conjugales, n'est qu'un mensonge plein de faiblesse et d'égoïsme. C'est un crime souvent; et ce crime, je l'ai presque commis, car j'ai lâchement obéi à une femme qui me disait : Va-t'en! car je n'ai fait aucun effort pour l'arracher aux peines que je prévoyais, et que lui réservait un mari irrité d'un amour adultère qu'il venait de découvrir. C'est à cela que je pensais, le soir où vous m'avez mis sur la voie d'une confidence; c'est cela que je n'ai pas osé vous raconter. Je n'ai plus longtemps à vivre; écoutez donc ma

D'UN SUICIDÉ 127 confession et pardonnez-moi, car j'ai cruellement souffert dans cette lamentable histoire qui s'ouvre par un malheur et se ferme sur un désastre. Vous TOUS souvenez sans doute d'avoir connu dans le monde Suzanne B...^ dont la disparition éveilla dans la société une curiosité passagère qui s'effaça bientôt sous le flux toujours montant de l'indifférence humaine? — Ces* d'elle que je vais vous parler. — Comment ai-je été amené par la rencontre d'une fille perdue, à rechercher les femmes; pour lesquelles je professais un éloignement dont vous n'aviez souvent blâmé, c'est ce qu'il est inutile de vous dire. Ce fut à cette époque, où je retournai momentanément dans le monde pour y conquérir une maîtresse, que je rencontrai Suzanne; vous vous rappelez combien elle était affable et quelles magnifiques boucles blondes tombaient sur ses épaules blanches. Elle m'accueillit avec bonté, m'invita à ses soirées, et bientôt je fus admis dans son intérieur, dont je pus alors apprécier les perpétuels tiraillements. M. B..., son maître, touchait à la cinquantaine. Usé par ses débauches passées, ignorant et médisant, M. B... faisait partie de ces bandes d'oiseaux de proie qui glapissent autour du veau d'or. Ancien amant d'une fille de théâtre, pour laquelle il avait fait mille extravagances ridicules, vautre par habitude dans la crapule des mauvais lieux, impudent et grossier, il avait obtenu autrefois même certaine célébrité de bêtise et de laideur. Ruiné dans je ne sais quelle opération d'une moralité obscure, il avait été admis, par suite de recommandations, dans une des hautes administrations de la Belgique. Au bout de trois

,128 MEMOIRES ans, il s'en voyait chassé pour faux et concussions. Une intervention de haut lieu empêcha seule les scandales d'un procès. Revenu à Paris, rejeté sur le pavé, pauvre et déconsidéré, tenant à la vie malgré ses hontes, espérant peut-être cacher ce que chacun savait, il tourna les yeux autour de lui pour chercher une planche de salut qui pût le sauver de son naufrage. Suzanne avait alors vingt-deux ans ; elle était orpheline, libre et riche, trois conditions favorables aux sottises. Elle rencontra M. B... et prit pitié de ce misérable; elle vit une infortune à soulager, elle fut sollicitée par cet attrait puissant de dévouement qui tourmente toutes les femmes, elle crut à la reconnaissance, sinon à l'amour, et elle épousa M. B..., qui, le lendemain du mariage, disait en se frottant les mains : « J'ai fait une bonne affaire. » Suzanne eut bien vite reconnu à quel homme elle avait donné son existence; elle cacha précieusement aux étrangers la vue de ses chagrins, et se consacra uniquement à son fils, enfant sérieux et blond qui faisait toutes ses joies. Il y avait dix ans que durait pour elle le supplice incessant d'une union mal assortie, quand j'entrai dans sa maison, où je devais apporter le malheur. Comment nous nous aimâmes, cela est bien simple : naturellement, fatalement, parce que nous étions jeunes tous deux, parce qu'elle était lasse de son intolérable vie, parce qu'elle arrivait à cet âge où la femme a besoin d'une tendresse violente pour remplir son cœur, parce que je cherchais moi-même à donner les trésors d'affection qui dormaient en moi, parce qu'il y avait dans nos deux existences, extérieurement si différentes, un point de similitude qui était la souffrance occulte qui nous dé

D'UN SUICIDÉ 129 Torait. n n'y eut séduction ni de sa part^ ni de la mienne; l'amour vint naïvement, et je fus son amant avant même d'avoir pensé que je pourrais le devenir. Nous eûmes quelques bons jours; elle se sentait heureuse de cette tendresse dont je Tenvironnais et que depuis longtemps elle avait désapprise, et moi je me laissais aller à ces émotions nouvelles qui me donnaient pour vivre une force que j'ignorais. J'avais loué dans un quai*tier isolé de Paris un petit appartement ouvert sur des jardins; j'en avais fait un nid charmant; c'est là que je recevais Suzanne. Nul ne soupçonnait notre liaison, et je commençais à croire qu'oa pouvait rencontrer des joies dans Texistence, lorsqu'une imprudence de Suzanne me rejeta pour toujours à travers des tourments sans fin. Un matin que j'étais chez moi, occupé à écrire, j'entendis sonner violemment à ma porte; presque aussitôt mon cabinet s'ouvrit, la femme de chambre de Suzanne s'y précipita et me tendit une lettre en disant : — De la part de madame ; lisez vite ; monsieur va venir I Je décachetai le billet; il ne contenait qu'une seule li-^ gne tracée au crayon : m II sait tout, nous sommes perdus! y> Je jetai un cri et je sentis un grand déchirement dans mon cœur. La femme de chambre reprît : — Madame a dit que vous n'écriviez pas, mais qu'elle voudrait vous voir, et que vous pouviez me conGer une réponse verbale. — Mais conunent tout cela est-il arrivé? m'écriai-je. . — Je ne sais pas. Monsieur s'habille pour venhr ici ; 9

The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

139 MÉMOIRES madame est en larmes et m'a envoyée en toute hâte. Que faudra-t-il lui dire? — Vous lui direz que cette nuit je l'attendrai dans votre chambre^ et que je suis prêt à faire tout ce qu'éUe.Toudra. La femme de chambre sortit et je restai seul. Je ne pouvais tenir en place^ je maixhais. dans mon appartement, secoué par une inquiétude pleine de fièvre^ faisant mille projets par minute^ et ne pouvant prendre aucune résolution^ car je ne savais rien, sinon que mon bonheur venait de s'écrouler sur moi. Au bout d'une dksmi-heure de cette incertitude poignante^ plus terrible cent fois que le mal lui-même, la sonnette vibra de nouveau. J'étais fort ému^ j'entendais le battement de mes artères, ime indicible oppression m'écrasait le cœur. Je m'assis machinalement et je pris un livre pour me donner une contenance. Ma porte s'ouvrit, et M. B... parut. Son visage^ pâle et défait, me sembla vieilli de dix années. Je me levai pour le recevoir, et je jetai involontairement les yetiî sur deux épées de combat pendues à ma mm'aille. 11 surprit ce regard et en comprit sans doute l'intention^ car il me dit avec un calme dont je ne fus point dupe : — Je suis armé, monsieur. — Tant mieux pour vous, lui répondis-je en reprenant une assurance pleine de hauteur, nous pourrons en finir tout de suite. — Mais, monsieur... balbutia-t-il avec étonnement. — Je sais, repris-je, que vous connaissez la vérité ; qu*avez-vous à me dire? Je suis prêt à vous écouter. ' Je poussai un siège vers lui ; il s'assit, fort troublé , - il était évident qu'D avait préparé un discours et qu'il se

D'UN SUICIDÉ 131 trouvait très-surpris de me voir prendre une initiative dont il avait compte profiter. Il tira lentement; et comme avec réflexion^ une lettre décachetée de son portefeuille et il me la donna. Elle était de Suzanne et à mon adresse. Je la lus. Voici ce qu'elle contenait : « Je ne puis aller chez nous aujourd'hui^ comme nous)) en étions convenus; mon fils est souffrant et je reste » près de lui. Ce soir^ viens nous demander à dîner ; tu 1» sais que j'ai besoin de te voir et que je t'aime maintenant et pour toujours. » Lorsque j'eus fini^ M. B... reprit la lettre et la remit dans son portefeuille. ^ Eh bien ! monsieur^ lui dis-je. Il parut se recueillir quelques secondes^ et me parlant avec une voix qu'il tâchait en vain de rendre calme, il me dit en pesant chacune de ses paroles : -* En interceptant cette lettre, j'ai acquis la triste certitude que ma femme me trompait et que vous étiez son complice. Malgré les bontés sans nombre que j'ai eues pour elle, malgré ma tendresse^ malgré mes soins assidus, ma femme ne m'aime plus ; c'est à vous que je le dois, c'est à vous que je dois le trouble de mon ménage et le malheur de ma vie entière. C'est vous qui n'avez apprécié le déshonneur et le ridicule. Vous avez brisé à jamais le repos d'un homme qui vous avait loyalement accueilli, vous vous êtes conduit comme un misérable... Je l'interrompis avec vivacité, et lui saisissant le bras : •^ Monsieur, lui dis-je, je comprends et je respecte tous les droits blessés que vous portez en vous; mais il en est un que j& ne vous reconnais pas et dont je vous

133 MÉMOIRES défends d'user, c'est celui de m'insulter. Tout peut se terminer d'une façon convenable et sans injures. Soyez homme comme il faut[^] je vous en prie ; si vous Tenez pour me provoquer, je suis prêt à me rencontrer avec vous où vous voudrez, quand vous voudrez et comme •vous voudrez. — Ma résolution est irrévocablement prise de ne point me battre avec vous, me répondît-il avec un sourire forcé ; vous êtes jeune, je ne le suis plus ; et vous passez pour avoir certaines habiletés de spadassin dont je ne veux point faire Texpérience. — Eb ! que venez-vous donc faire ici ? lui demandai-je révolté de sa réponse. — Vous allez le savoir, reprit-il, si vous voulez m'écouter. Comme je ne crois pas que Thonneur déchiré se raccommode à coups d'épée, je ne me battrai pas, ainsi que j'ai eu Thonneur de vous le dire ; je suis maître de la position et je ne veux point la perdre. Vous comprenez que vous ne pouvez plus venir chez moi, car votre vue me serait insupportable ; vous comprenez aussi que vous devez quelques satisfactions à mon repos que vous avez si cruellement détruit ; je viens donc vous demander de vous éloigner de Paris pendant quelque temps, et de me donner votre parole d'honneur que jamais vous ne chercherez à revoir madame B... ; à ces deux conditions[^] je consens à excuser sa faute... Je voulus l'interrompre. — Pardon, dit-il, je n'ai pas fini. Si vous refusez d'accéder à ces demandes fort légitimes de ma part, j'en remettrai cette lettre entre les mains du procureur de la République ; elle suffira amplement à établir le délit, et

The text on this page is estimated to be only 19.92% accurate

D'UN SUICIDE 133 votre maîtresse et vous, tous serez condamnés comme adultères. De plus, j'exige que tous me donniez toutes les lettres que madame B... tous a écrites, afin que je puisse les anéantir. Ma[^] ma douleur et ma rage, je sentais que cet homme avait raison et que le drôle de ta société était pour lui. Je restai immobile, réfléchissant et cherchant en vain une issue à l'impasse dans laquelle je me trouvais enfermé. — J'attends votre réponse, me dit-il après quelques minutes d'attente. — Je vous la ferai connaître dans vingt-quatre heures, répondis-je en me levant pour le congédier. — Je reviendrai moi-même la chercher demain à midi, et si elle n'est pas telle que j'en espère, à une heure je me rendrai au palais de Justice. A ces mots, il me fit un profond salut que je lui rendis, et il s'éloigna. Je me débattais encore au milieu de mes incertitudes, car je ne voulais m'arrêter à aucune décision avant d'avoir vu Suzanne. Il m'était impossible de rester chez moi, où je rongerais douloureusement mon impuissance sans savoir en tirer un parti. Je pris le cheval, et tout le jour tous les chemins qui m'y ramenai la malheureuse. Lorsqu'il me vint un billet de Suzar, femme de chambre. «Viens me voir, je

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

IM MEMOIRES » monterai un instant chez Louïee, ne serait-ce que pour n't'embnuser une dernière (ois. L'a^-tu tu? le suis ■» morte d&douleur et d'angoissi'S. Quelque parti que tu B prennes, n'oublie pas que j'ai un fils, et que je ne puis p lui laisser lie moi Md souvenir dont il aurait à rougir. B Que le ciel ait pitié de nous ! Je l'aime ! je t'aime ! » La nuit me parut bien lente à venir. Ne sachant que faire de ma triste personne, j'allai à t'Opëra. J'avais besoin d'entendre de la musique et de sentir des harmonies couler dans mon cœur. Je pris une loge de baignoire afin d'être seul et invisible. On donnait les HugiunoU. Aux demiërea noies du duo de Raoul et de Valentine, j'éclatai en larmes. Que Mejerbeer soit béni pour le bien qu'il m'a fait ce u)ir-là I Je sortis plus calme, prêt à tout, mais inébranlaMe dans ma résolidion de sauver Suzanne. Je me dirigeai vers sa maison; minuit venait de sonner. Louise m'attendait devant la porte cochère; elle me fit monter cinq étages de l'escalier de service, et j'entrai dans une de ces étroites mansardes sans espace et malsaines, qui servent de logement à la plupart des domestiques de Paris. A toute éventualité, j'avais apporté mes pistolets, trèsdécidé à en faire usage si H. B... m'; réduisait par une présence inopinée. Je les déposai sur une chaise et j'attendis. Une I de cuivre ' sur leq i au mur battait quelques kurdes latent par momen ablante et pâte, n Ire-bàiliée

D*UN SUICIDÉ 135 de sa chambre. De temps en temps, nous échangeons quelques paroles à voix basse. -^ J'entends du bruit S — Est-ce elle ? ^— Non ! c'est la ciâsmière du irolnême qui ferme sa porte. Puis nous nous taisions et nous n'entendions j^us que cette espèce de murmure aigu que produit le silence de la nuit. — Pourvu que monsieur ne se réveille pas ! — Où est la sortie sur l'escalier de service ? — A la cuisine ; il faudra qu'elle traverse le salon et la salle à manger. Pauvre madame, elle qui est si bonne ! — N'entendez-vous rien ? — Non ! Heureusement que le petit ebt malade^ ça lui fera un prétexte pour se lever. Quatre heures, quatre heures mortelles et maudites se passèrent ainsi. Louise, épuisée d'inquiétudes et de fatigue, s'était assoupie sur une chaise adossée à son lit. EnOn un bruit de pas amortis monta l'escalier, la porte s'ouvrit et Suzanne se jeta dans mes bras. Elle était pieds* nus, dans sa robe de nuit, les épaules à peine couvertes d'un châle. Ce ne fut d'abord qu'un long sanglot, elle pleurait beaucoup, et en la regardant je compris dans toute sa valeur cette expression : les iarmes jaillissaient de ses yeux. Elle frissonnait, elle avait froid ; nous renveloppâmes dans une couverture arrachée au lit. Louise lui baisait les . mains et les bras. — Madame, pauvre madame, disait^lle, ne vous faites donc pas de mal comme ça : il n'y a que la mort qui soit sans remède.

136 MÉMOIRES — y ai peur^ disait Suzanne^ si cet homme se doute que je suis ici^ il est capable de me tuer. — Ne cra'ns rien, chère enfant, il n'oserait te toucher en ma présence. — Il m'a déjà b^^tue ce matin, reprit Suzanne en déplaçant son châle et en me montrant son épaule bleue et meurtrie. Je ne crois pas avoir, dans ma vie entière, éprouvé une indignation plus terrible que celle qui me saisit à cette vue. Je poussai un tel cri de rage et de désespoir que les deux femmes se jetèrent sur moi comme pour m'arrêter. I — Ce n'est rien ! ce n'est rien ! dis-je en les écartant ; aujourd'hui nous sommes les vaincus et il faut être résignés; mais un jour viendra peut-être où j'aurai ma revanche à mon tour ! Louise sortit, ferma en dehors la porte de la chambre où nous étions et s'assit sur l'escalier, ouvrant l'œil et l'oreille afin de nous avertir si quelque danger venait vers nous. — Qu'allons-nous faire, mon Dieu ! me dit Suzanne eh me serrant les mains. — Avant tout, lui dis-je, raconte-moi comment cette catastrophe est tombée sur nous. — Bien simplement, me répondit-elle; Dieu se sert des armes les plus ordinaires pour frapper ceux qu'il veut perdre. Je venais de t'écrire que je ne pouvais aller aujourd'hui à notre rendez-vous, la lettre était cachetée et je mettais l'adresse, lorsque M. B... entra; je fermai mon buvard, afin qu'il ne vît rien. Il me pria très-naturellement de lui remettre un bordereau qu'il m'avait donné

D'UN SUICIDÉ 187 à garder. Je me levai et j'allais prendre dans ma chambre à coucher; quand je revins, il tenait la lettre ouverte à la main et l'agitait sans pouvoir parler. Je tombai assise sur un fauteuil, la tête dans mes mains et priant Dieu, car je croyais qu'il allait m'assassiner; j'étais folle de terreur. Son premier mot fut une insulte si grossière, que je n'ose pas te la répéter ; je voulus répondre : Taisez-vous, misérable, me cria-t-il; et saisissant une grosse tringle à rideaux qui se trouvait sur un meuble, il m'en frappa si violemment que je tombai en jetant un cri. Il était violet et conune suffoqué. Un instant j'ai espéré, à travers mon épouvante, qu'il allait avoir un coup de sang. ' Il balbutiait et répétait toujours : Misérable ! misérable ! mais qui est-ce qui se serait jamais douté de cela? J'étais à moitié agenouillée par terre, je pleurais et ne disais rien; je pensais à toi et à cette promenade si calme que nous avons faite ensemble, il y a un mois, à Yiroilay. Il marchait de long en large dans la chambre. Il parlait ! il parlait! m'accablant d'injures, de menaces et me donnant des noms à faire rougir une fille publique; enfin, quand il eut épuisé ce vocabulaire des halles, il s'arrêta : Je vais chez votre amant, dévergondée que vous êtes, me dit-il, et nous verrons ce qu'il osera me répondre. Ce fut alors que je décrivis le mot que Louise te porta. Il est resté absent toute la journée et n'est revenu qu'à six heures et demie, pour dîner. Demain, vous connaîtrez votre sort, m'a-t-il dit ; et ce fut tout. Il ne m'a pas adressé la parole une seule fois dans cette soirée qu'il a passée au coin du feu. A onze heures il est rentré chez lui; jusqu'à trois heures je l'ai entendu marcher et piétiner dans sa chambre; c'est pour cela que j'ai attendu si longtemps.

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

138 MÉMOIRES Quant à ce que je souffre[^] je ne t'en parle pas; je suis anéantie[^] sans force, plus morte que vive, et je ne sais quel malheur il me réserve encore. J'essayai de donner à Suzanne un courage dont je prévoyais qu'elle aurait besoin plus tard, je tâchai de la «soler», et pour lui prouver que son sort ne serait pas aussi affreux qu'elle le craignait, je lui racontai en grands détails mon entrevue avec M. B... — Oh ! mon pauvre ami, me dit-elle, il faut que tu aies le courage de t'effacer devant la volonté de cet homme, il faut faire tout ce qu'il demande ; il faut partir, me fuir, ne jamais me revoir; il faut brûler mes lettres, oublier jusqu'à mon nom; il faut que tu m'aides à me sauver, à sauver mon fils dont il me séparerait ; il faut que tu m'aimes toujours, que tu m'aimes assez pour souffrir et te sacrifier à mon repos. — Je ferai ce que vous voudrez, Suzanne, lui répondis-je; mais avec vous réfléchi qu'en m'éloignant je vous laisse sans défense au pouvoir d'un misérable qui abusera cruellement de sa force? Je ne suis pas dupe de ce pardon qu'il vous promet, et vous allez avoir à lutter contre une tyrannie permanente devant laquelle vous serez obligée de vous courber et qui sera d'autant plus intolérable que vous ne pourrez en avouer la cause. Cette lettre qu'il garde et qu'il ne détruira pas sera entre ses mains une arme à double tranchant, dont il se servira pour exalter sa prétendue générosité et pour vous frapper sans relâche. Votre vie va devenir un insupportable supplice. Tout dans votre conduite sera un motif à récriminations injurieuses; vos actes les plus simples seront interprétés et calomniés; vous allez marcher maintenant

D'UN SUICIDE 139 entre la haine et la peur^ dévorée par l'une, écrasée par l'autre et regrettant chaque jour de n'être pas morte pour échapper à tant de douleurs. Si je reste ici, au contraire, pouvant accourir près de vous à votre premier appel, il craindra un éclat, une vengeance, que sais-je, une fuite peut-être; et ma présence, que je ne lui laisserai pas ignorer, lui inspirera sans doute des égards qu'il couvrait* tira en tracasseries journalières si je vous abandonne. — Et pourrai-je te savoir près de moi sans- courir dans tes bras? s'écria Suzanne; il a tout pour lui, la loi, le droit l'opinion. Crois-moi, je le connais, il ne reculera pas devant • un scandale, et rien ne l'arrêtera pour me frapper jusqu'aux entrailles. On me tramera devant des juges, on me mettra en prison, comme on a fait à cette pauvre madame X...; on m'arrachera mon enfant; je serai chassée du monde, déshonorée, perdue; ô JeanMarc, je t'en prie, je t'en conjure à genoux, fais tout ce qu'il dépendra, va-t'en, va-t'en si loin qu'on n'entende plus parler de toi. Laisse-moi reconquérir mon repos, laisse-moi vivre douloureusement entre mon fils et ton souvenir adoré, laisse-moi expier dans les larmes les joies infinies dont je me suis enivrée sur ton cœur. -* Soit! lui dis-je, je paierai* tirerai! je promettrai de ne plus vous voir, je brûlerai vos lettres et je m'en irai par le monde portant mes chagrins et le regret de vous avoir perdue. Il y eut un moment de silence; Suzanne me regardait avec une expression, indéfinissable de stupeur et d'angoisses. Tout à coup, elle éclata en sanglots et se jetant sur moi, elle me saisit convulsivement dans ses bras. — Avant de partir, me cria-t-elle, jure-moi, jure-moi

LAO MEMOIRES que jamais tu ne m'oublieras^ jure-moi que toujours tu me garderas ton bœur et que jamais tu ne cesseras d'aimer ta malheureuse Suzanne ! — Pat ma mère qui est morte, par le Dieu vivant, par mon âme éternelle, je te le jure, lui répondis-je en rétreignant contre ma poitrine. Hélas! j'étais de bonne foi en jurant ainsi! — Bien ! reprit Suzanne, maintenant tu peux t'en aller, je te promets d'avoir du courage. Effrayée par Tédad de nos voix, la femme de chambre rentra. — Parlez plus bas, parlez plus bas, dit-elle, vous allez réveiller les voisins. L'exaltation fiévreuse de Suzanne avait fait place à une prostration complète. Assise et courbée, la tête retombée contre le lit, elle pleurait. Je sentais mon courage m'abandonner aussi, la force factice dont je m'étais enveloppé pour cette entrevue suprême s'évanouissait devant mon désespoir. ^ Je vous la confie, dis-je à Louise, ayez-en bien soin, ne la quittez pas, et surtout venez me voir avant mon départ; Je donnai un dernier baiser à Suzanne et je m'enfuis. Je n'avais pas descendu deux étages que j'entendis un cri déchirant qui me mordit au cœur, je me bouchai les oreilles en étouffant mes sanglots. Il était cinq heures du matin. Paris s'éveillait; des marchands de vin ouvraient leurs boutiques; les garçons boulanger? rangeaient des pains dans de petites chairettes; des ouvriers se rendaient à leur travail. — Tiens, dit Tun d'eux, en me voyant passer, voilà un

D'UN SUICIDÉ 141
sieur qui revient du bal : sont-ils^eux ces
flâ" monsieur neurs de riches ! Quelques heures après être rentré chez moi^
je reçus une boîte soigneusement cachetée. Je Touvris; elle contenait une
tresse de cheveux blonds à faire pâlir d'envie Bérénice, dont la chevelure
était si belle qu'on en fit une constellation, et un seul mot, celui que Charles
Stuart dit avant d'allonger son cou sur le billot tendu de noir': Remember! A
midi, on m'annonça M. B... J'étais prêt à le recevoir. — Avez-vous réfléchi à
mes propositions? me dit-il. — Oui, répondis-je, et je les accepte toutes. En
sa présence, je jetai au feu les lettres de Suzanne, je promis de ne jamais lui
écrire et de m'éloigner de Paris pendant quelque temps. — Ou irez-vous?
me demanda M. B... — Cela vous importe peu, lui répliquai-je; dans trois
semaines je serai parti, cela doit vous suffire et dore notre conversation,
ajoutai-je en ouvrant ma porte. M. B... se retira. Je ne l'ai jamais revu.
Quand il se fut éloigné, quand j'eus accompli ce dur sacriQce où tout
souffrait en moi, depuis ma tendresse jusqu'à mon oi'gueil; lorsque j'eus
bien compris que Suzanne était à jamais perdue pour moi, je sentis mon
cœur se noyer dans une amertume infinie; une lassitude énervante se
répsm&it en moi, et je fus vaincu jusque dans la moelle de mes os. Lo
lendemain j'appris que M. B... avait emmené sa femme à la campagne.
Louise vint me voir; je lui racontai mes projets, afin qu'elle pût les redire à
sa maîtresse; je lui remis Tiliné

142 MÉMOIRES faire du voyage ^e j'allais entreprendre, et je pris différents arrangements avec elle afin d'avoir des nouvelles de Suzanne et de lui donner des nouvelles. Vous vous étonnerez peut-être, ma vieille amie, qu'en vertu de ma promesse de cesser avec madame B... toute relation directe ou indirecte, je pris des précautions minutieuses pour conserver entre mes mains un bout de cette chaîne qu'on voulait violemment briser; cela est simple, cependant, et malgré l'obscurité que vous me connaissez, ce fut sans efforts sur moi-même que je me conduisis ainsi. Comme Corneille de Witt, j'avais signé mon serment: Fi au-dessus du droit étroit et abusif d'un mari trompé, il y a le droit humain, passionnel, imprescriptible; et ce fut de celui-là que j'usai sans scrupule, avec la conviction profonde de rester honnête homme. Je vous avouerai même qu'avant mon départ j'essayai de revoir Suzanne, mais sans pouvoir y réussir. Ce qui dominait en moi, au milieu de mes douleurs, de mes inquiétudes^ de mes appréhensions, c'était une haine folle pour M. B... Avant le malheur qui nous avait frappés, je n'avais pour lui qu'une sorte de bienveillance< banale qui se traduisait par une politesse assez empressée. Lorsque j'eus appris qu'il n'avait plus rien à connaître, j'eus vers lui un sentiment de pitié réelle et presque douloureuse; je plaignis sincèrement cet homme qui ne m'avait jamais fait aucun mal et dont j'empoisonnais peut-être la vie; maintenant que tout était consommé, je ne ressentais plus qu'une fureur d'exécration sans bornes qui s'échappait par des souhaits de vengeance et des imprécations forcées.

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

D'UN SUICIDÉ 143 A travers toutes ces tristesses, je faisais activement les préparatifs de mon voyage. Comme toujours»je me dirigeais vers rOrient^ que cette fSis je comptais parcourir dans tous les sens avisint de rentrer en France. Je n'em^ menais avec moi que mon grand lévrier persan^ ce beau Boabdil auquel vous avez donné tant de morceaux de sucre^ et mon vieil Arnaute^ Bekir-Aga^ que vous appeliez plaisamment mon mamamouchi. Vous savez dans quelles circonstances Je lui ai sauvé la vie dans ma première tournée en Épire^ et de quel attachement ce pauvre homme a récompensé ce triste service. Vous souvenezvous encore de votre étonnement lorsque vous Tentendîtes pour la première fois me tutoyer dans Tincompréhensible jargon qu'il parle en guise de français? J'eus grand'peine à vous faire comprendre qu'il obéissait à un usage de son pays, et qu'il ne commettait point une familiarité aussi choquante que vous le pensiez. Donc un matin, nous partîmes tous trois : Dekir-Aga^ heureux d'aller revoir le soteil des pays musulmans, et moi, triste^ navré et laissant derrière moi une partie de mon être ouverte à tous les tourments de l'absence et de l'oppression. A Marseille, où Je passai deux Jours en attendant le départ An bateau à vapeur le Léonidas, qui devait me porter à Alexandrie, je reçus une lettre de Suzanne; cette lettre, la voici : « Je ne veux pas, au milieu de mes douleurs, avoir la » a'ainte que tu puisses m'accuser d'ingratitude. Non, » non, malgré tout le mal que m'a causé ton amour, je » t'aime de toute mon âme, je t'aimerai toute ma vie. » Je n'ai plus un instant de repos; je suis misérable;

144 MÉMOIRES » toutes les foudres du ciel sont déchaînées contre moi. Y> Pour mon enfant^ je me plierai à tout^ je supporterai » tout; mais ce qu'il mS faut pour m'apporter du couT» Tùge, c'est la certitude que ton cœur m'appartiendra Y> toujours. Je ne dois jamais te revoir^ je le sais, mais)> au moins je veux être assurée que de loin ta tendresse » planera sur moi. Mon avenir est entre tes mains^ com» prends-le bien et ne le hasarde pas par des impi*udences » où te pousserait cet amoiu* qui m'a rendue si heureuse. ï> Va, voyagé, cours le monde, instruis-toi, grandis en» core; mais ne m'oublie jamais. Je ne vis plus, je ne » pense plus, je deviendrai folle. On me sépare de tout)> ce qui vient de toi, de ces mille niaiseries qui me sont », si chères; on me prend tout; mais mon cœur, on ne D me l'arrachera pas, et il t'appartient, cher Jean-Marc » adoré. Je suis surveillée, gardée à vue; cette lettre, je D te récris, la nuit, à la lueur de ma veilleuse, sur mes » genoux. Que personne au monde ne la connaisse, il » faudrait même la cacher à ton ombre. On m'avait fait » jurer sur la tête de mon fils que je ne l'écrirais jamais. » Que Dieu me pardonne de manquer à mon seiment et » ne m'en punisse pas encore.)) Adieu, Jean-Marc, adieu pour toujouï*s ! Si je meurs p pendant ton absence, c'est à toi et non pas à Dieu que » je rendrai mon âme, car c'est toi qui m'as créée, c'est » par toi seul que j'ai vécu. Ah! sans mon enfant, je ï> voudrais mourir. Un dernier baiser, et puis adieu, jusT» qu'à la mort; aie pitié de mes tortures en ne m'oui> biiant jamais! » Celle lettre renouvla mon désespoir et mes colères. Un instant j*hé\$itai si je ne rctoui*ncrais pas en arrière

D'UN SUICIDÉ • 145 pour aller vers Suzanne, renlever, elle et son fils, et fuir dans quelque île de la Grèce^ loin de ce monde que je détestais de toute la violence de ma douleur. Ah I si] V Tais pu prévoir l'avenir^ comme j'aurais vite exécuté ce projet, et que d'irréparables infortunes je me serais épargnées. Quoi qu'il en soit des suites de cette triste aventure^ je répondis à Suzanne : « Du courage, chère enfant, ne te lasse pas d'en avoir; » là est ton salut et ton repos futur. Je suis écrasé moi» même, et maintenant je ne pourrais guère te donner » l'exemple de la fermeté. Mon impuissance dans toute l» cette histoire, mon impossibilité de te secourir, de te » soulager, de t'apporter les encouragements de ma ten» dresse, me désespèrent et me tuent. Ma pensée con» stante, incessante était toi, toujours toi. J'arrangeais » l'avenir de notre existence, je nous voyais vieillissant)> côte à côte^ je te sentais vivre jusqu'au fond de moi» même; misère de moi! tout cela est-il donc perdu? » Non, non, car tu es à moi, bien à moi ! Les serments » qu'ils t'ont arrachés sont nuls et ne détruisent pas ceux » que tu -as jurés dans mes bras; tu es- à moi comme le D sang qui coule dans mes veines, comme le cœur qiii » bat pour toi dans ma poitrine; tu es à moi! De quel ^ droit se plaint-il donc, cet honune qui a rineffable bon» heur de s'agiter à tes côtés, de vivre de ta vie, de te » Toir chaque jour, et de pouvoir embrasser son enfant? » Ah! ma pauvre chérie, je suis bien malhem*euxl Tu A m'as dit adieu I je ne veux pas de ton adieu; jo te » dis : au revoir f mais non pas adieu! Si tu pouvais » voir l'inébranlable résolution et l'inflexible énergie qui 10

146 * MÉMOIRES » se dressent en moi malgré l'atonie de ma douleur, ta D comprendrais peut-être de quelle tendresse tu es aimée.)i Tout ce qu'on me demandera encore^ tout ce qui » pourra contribuer à ton repos, je le ferai; mats je te » re verrai. Les promesses qu'on a exigées^ je les ai faites; » qu'importe ! c'est vis-à-vis de toi que je ne peux pas, » que je ne veux pas être parjure. Non, ce n'est pas ton)) dernier baiser que tu m*as envoyé; l'avenir est à nous. D Si cet homme ne meurt pas, c'est que la volonté hu» maine est sans force ; je m'en vais maintenant porter D le deuil de sa- vie, comme d'autres porteront le deuil D de sa mort. » Quand je pense que je n'entendrai i^us ta voix chanter 9 les airs que nous aimons, que mes soirées s'écouleront » sans toi, et qu'il va me falloir passer de longs jours » sans te voir ! Oh! que de douleurs il y a en moi! Tu as » bien fait de m'écrire; écris-moi encore, et que Dieu te)i bénisse pour chacun des mots que tu m'enverras. D Adieu, chère tristesse de mon cœur; je donnerais » ùia vie maintenant pour t'apercevoir. Tu me dis de ne l» point f oublier! Jamais! jamais! Souviens-toi que je)) t'appartiens, que je suis ton époux d'élection; que tu »' m'as juré d'être toujours à moi ; souviens-toi que je suis i> ta chose, qu'à ton premier geste je serai prêt, et que)> pour te délivrer, si tu veux, je suis aussi bien préparé y> pour un crime que pour une bonne action. 9 Au revoir! au revoir! je t'envoie mon cœur et mes D lèvres. » Si je vous cite textuellement ces deux lettres qui n'ajoutent aucune clarté apparente à ce récit, ma Tieille amie, c'est pour vous prouver à quel degré d'exaltation

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

D'UN SUICIDÉ 147 nous en étions arrivés Tun et l'autre et combien dut être douloureuse cette séparation violente qui s'accomplissait malgré nos yononies et au milieu du libre exercice d'une passion sérieuse. 11 me fallut alors un grand courage et la nécessité d'un devoir impérieux à remplir, pour quitter la France et me jeter à travers les hasards d'un voyage au moins pénible, sinon dangereux. J'avais pris la surexcitation de mon cœur pour un sentiment réel et profond; ma tendresse heurtée par un obstacle invincible avait grandi tout à coup, et à ce moment je la croyais éternelle. Je jurais à Suzanne de l'aimer toujours, je le voulais alors, je le pensais; mais je ne devais pas tarder à voir cette tempête d'amour se calmer bientôt pour faire place aux nonchances de l'oubli. Ce fut par une froide matinée de décembre que je montai sur le navire à vapeur; il pleuvait; le ciel gris s'étendait à perte de vue au-dessus de la mer livide. Pendant que le bateau, secoué par les efforts de sa machine, marchait en luttant contre le vent, je contemplais les côtes décharnées de la Provence qui se repliaient dans les brouillards du lointain; je pensais à ce chaud appartement ignoré de tous où je voyais Suzanne, je me rappelais une à une nos souvenirs les plus chers, je me la figurais désolée et pleurante, immobile et sonnant géant à moi. -^ Hélas! me disais-je pendant que la pluie d'écume soulevée par les palettes mouillait mon visage; hélas! dois-je donc ainsi porter malheur à tous ceux qui m'aiment? La solitude doit-elle se faire à mon approche? Tout ce que je construis doit-elle s'écrouler, et tout ce qu'»

148 MÉMOIRES j'aime mourir ? Mon cœur sera-t-il toujours forcé de soulever des tombes ou de se glisser à travers des infortunes pour ti^ouver pâture à des besoins d'amour? Pour* quoi n'êtes«vous pas là^ afin de me consoler^ ô ma mère que j'ai tant aimée! Longtemps je restai appuyé contre les bastingages ^ perdu dans mes réflexions^ bercé par le bruit monotone du balancier et le sourd bourdonnement des roues qui plongeaient dans les yagues^ regardant toujours du côté de la France. Quand sa dernière montagne eut disparu sous les nuages, un sanglot monta jusqu'à mes lèvres^ et je poussai le cri des matelots en péril : — Adieu-va ! Ce fut seulement en abordant la terre d'Egypte que je retrouvai un peu de tranquillité et de courage. La grande poésie de ce merveilleux pays adoucit ma tristesse et me rendit des forces. Je marchais sans cesse par les paysages Nsplendides dont la beauté sereine et pacifique envahissait mon être et le ranimait. Toutes les fois que j'ai été réel* lemeot malheureux^ je me suis trouvé bien de me réfugier vers les choses de la nature. C'est l'histoire d'Ântée qui reprenait sa vigueur en touchant la terre^ Yalma parens que jamais nous n'aimerons assez. Je remontai le Nil jusqu'à Korosko; là je pris des dromadau:es et je gagnai le Sennâar par le désert d'AbouHamet. A travers toutes ces pérégrinations, je pensais constamment à Suzanne; non plus avec cette violence qui m'arrachait des cris dans les crémiers moments de notre séparation, mais avec une mélancolie profondément attendrie qui tenait aux fibres les plus moUes de mpn cœur. Ce çUer fantôme m'accompagnait partout. A

D'UN SUICIDÉ 149 force d'y songer^ j*ayais fini par trouver dans cette triste aventure une sorte d'élément nouveau à ma vie ; j'en avais fait un roman que je me* racontais sans cesse et auquel chaque jour j'ajoutais un chapitre. Ne me préoccupant jamais des moyens et considérant seulement les résultats que je voulais obtenir, je me voyais vengé de M. B..., rentré en possession de Suzanne et passant enfin avec elle une existence débarrassée d'agitations. Ce fut là une belle] proie dont s'enpara vite mon penchant à Id rêverie et dont il se nourrit amplement pendant de longs jours. J'admirais avec quelle singulière facilité le cœur humain sait trouver des éléments de consolation dans les événements mêmes qui le déchirent le plus cruellement ; c'est là l'instinct delà conservation morale I Mais je ne m'apercevais pas qu'à force de vivre en dehors de la réalité de cette histoire, j'en étais presque arrivé à ne plus là regarder que comme un accident insignifiant auquel j'avais autrefoisdonné beaucoup trop d'importance. Quant à Suzanne, elle souffrait et se désespérait, ^s lettres, que je recevais assez régulièrement, me prouvaient que j'avais trop bien prévu les misères qui l'attendaient au seuil de ce pardon menteur accordé par son mari. a Sais-tu ce dont je m'aperçois? me disait^elle dans » une de ses lettres, c'est que j'ai exigé de toi un sacri*)» fice qui est au-dessus de mes forces et que par pitié » pour moi tu aurais dû refuser d'accogçiplû*. Depuis que D tu es parti, il n'y a pas une heure, pas une seconde » où je ne f aie appelé : je m^étonne d'avoir eu le cou» rage de te dire : Va-t'en ! J'étais bien folle, j'aurais dû » à tout prix, coûte que coûte, te conserver à mes côtés

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

150 MÉMOIRES 1» ou fuir avec toi; il 7 avait quelque chose de plus pré» deux que mon honneur et mon repos, c'était ma ten» dresse. Mais que veux-tu^ je n'ai pas voulu me montrer a inférieure à la prétendue générosité de M. B...^ j'ai » fait tout ce qu'il demandait et j'en sfuis épouvantable))» ment punie. Si tu savais ce que c'est que ma vie, tu p frémirais 1 C'est un supplice incessant, continu; le » caractère aigri de cet homme ne me laisse plus un 9 instant de tranquillité; ce sont des scènes qui sere» nouvelknt dix fois par jour, pour les motifs les plus 1» futiles : pour une pendule arrêtée, un meuble dérangé, n pour une cheminée qui fume, que sais*-je ; tous ces V rien^ de chaque moment lui donnent autant d'occa» sions de tourmenter. ma triste existence. Je supporte » tout, je courbe la tête, je pleure et je pense à toi; je » te regrette et je t'invoque. Si tu étais ici, B n'oserait » pas me faire si malheureuse. Croirais^tu qu'il a été » assez lâche pour revendiquer l'accomplissement de ces V horribles devoirs conjugaux et pour reconquérir par » la force des droits que ta pensée me rendait hideusen ment insupportables? Pardonne-moi, pardonne^mol;)» tu le sais, je suis faible, sans volonté^ et puis cet homme T» me fait pem*! Ah ! cher ami ! tu es heureux, toi, tu es n libre, tu as l'air, tu as l'espace, et tu n'es pas obligé » de vivre ployé sous la crainte d'un maître ridicule et - » méchant. Tout ce que je supporte ne serait rien enY) core, si je voy^ poindre dans le lointain le jour de la » délivrance! Sais-tu jusqu'où va ma folie? Lorsque par p hasard il «st en retard et n'est pas rentré à son heure v ordinaire, je me dis : Peut-être a4-il été écrasé sous » quelque voiture 1 peut*être va-t-on me le rapporter sur

D'UN SUICIDÉ 151 » une civière! Ab ! comme j'aurais besoin de te voir, » mon pauvre Jean-Marco! Te souviens-tu qu'un Jour tu D étais accoudé à la fenêtre près de moi; je te demandai » l'heure ; tu tiras ta montre et^ par un mouvement nud» » adroit, tu la laissas tomber dans la rue; je jetai un cri » et tu te contentas de dire en souriant : Mon pro«)> fesseurdè mathématiques avait raison : la vitesse croît » comme la racine carrée^des espaces parcourus. Je te)) demandai et tu me donnas Teiplication de ces paroles » que je n'avais pu comprendre. Eh bi^, sois-en certain. » ram(mr vrai ressemble à la vitesse ; il croît comme la » racine carrée des espaces parcourus. Plus tu t'éloigiies, 9 plus le temps s'allonge entre nous deux, plus je t'aime » et plus je te regrette. » Ces lettres-là me causaient des q^èr^ violentes et ravivaient cette passion dont la séparation adoucissait chaque jour les âpretés premières. Je répondais à Suzanne avec une tendresse qu'elle aurait pu cependant trouver un peu banale ; je lui envoyais des conseils et, comme toujours, je lui criais : Courage I N'étant point sans cesse rappelé comme elle au souvenir de l'absent par ces persécutions d'une vengeance étroite et jalouse qui la forçaient de penser à celui d'où étaient venues ces douleurs et que naturellement elle* aimait d'autant plus qu'elle souffrait davantage, je sentais dans ma solitude et dans ma liberté Taction dissolvante du temps qui, après avoir endoFmi mes peines, affaiUissait lentement sous sa pression latente et continue ma tendresse naguère si inquiète et préparait mon cœur à recevoir des impressions nouvelles. Je terminai mon voyage de Nubie et d'Egypte, et je gagnai la Palestme à travers le désert de Sinaï, Lagaba,

153 MÉMOIRES dont les cheikhs me rançonnèrent^ Pétra et Hébron^ où je fis une ennuyeuse quarantaine de douze jours. Après être resté un mois à Jérusalem^ après avoir pai^eouru cette terre sainte dont les paysages désolés et maudits sont le plus habile commentisdre de la Bible, je me rendis à Beyrouth. Fatigué par une année de voyages, accoutumé aux pays arides que je venais de parcourir, je trouvai Beyrouth le lieu le plus charmatnt du monde et je me résolus à y rester. -^ Pourquoi ne pas vivre ici, me disais-je, dans la nonchalance orientale, tuant Tennùï par l'engourdissement et les chagrins par le bien-être? Le matérialisme absolu des musulmans a peut-être son bon côté ; il faut en user ; peut-être me donnera-t-il un repos que j'ai cherché en vain, Q'jimporte la patrie, si le cœur est tranquille ! Je louai une maison à Romaïl, à une demi-lieue environ de la ville. C'était une façon de petit palais à terrasses, avec un grand patio soutenu par des colonnes et couvert de plantes grimpantes. Un horizon incomparable s'ouvrait devant moi : la mer inmiense, bleue et profonde, les montagnes du Liban aux flancs desquelles se suspendaient des villages blanchissants, la forêt de pins et les miUe chemins ombreux qui se croisaient dans la campagne. J'ai vu là des couchers de soleil que je n'oublierai jamais. Je montai ma livrée, à la tête de laquelle je mis natu« rellement mon vieux Bekir-Âga ; elle se composait d'un cuisinier, de deux domestiques et d'un Nubien de Korôsko que j'avais amené d'Egypte avec moi. ,11 était fort laid, borgne, se nommait Hadjirlsmaël et me servait de saïs.

D'UN SUICIDÉ 153 c'est-à-dire qu'il prenait soin de récurer et courait devant moi^ le jour avec un fouet; la nuit avec une lanterne^ lorsque je sortais à cheval. Tout cet attirail doit vous sembler bien luxueux^ chère amie ; mais n'en soyez pas surprise et ne m'accusez pas de prodigalité^ la vie orientale est facilement magnifique à bon marché. Vous savez avec quelle ardeur je me livre à mes projets nouveaux^ j'avais hâte de jouir de cette existence que j'allais essayer. Je faisais meubler ma maison. Les Orientaux^ qui sont des sages^ n'ont point embarrassé leur vie de cette multitude de besoins qui nous tyrannisent sans cesse de leurs exigences. Contre les murailles de larges divans^ sur le parquet de fines nattes du Kordofân; une moustiquaire^ quelques longues pipes^ un tabouret en marqueterie sur lequel se pose un large plat d'étain chargé du repas^ un chapelet pour rouler entre SCS doigts et des armes pour passer à sa ceinture^ tels sont les meubles qu'exige le confortable musulman. Quant 'à mon costium^ vous me connaissez suffisamment pour savoir que je portais la longue robe et le turban. Vous m'avez souvent reproché d'être petite-maîtresse et d'aimer les belles étoffes et ces mille inutilités dont on fait des trophées pour cacher la nudité des murs. Cela est vrai^ je le confesse : je chéris les armes curieuses^ les potiches du Japon^ les magots de la Chine^ et j'ai de tout temps été fort porté au bric-à-brac . Ce fut en vertu de ce goût dominant que je partis pour Damas^ accom'pagné du seul Bekir-Âga^ afin de chercher dans les bazars quelques vieilles singularités dont je pourrais orner ma maison nouvelle. Presque aussitôt mon arrivée dans cette ville> où^ selon

154 MÉMOIRES la tradition^ Maboutnet refusa d*entrer^ parce que son paradis ne devait pas être de ce inonde, je m'étais lié avec le prévôt des marchands^ Cheikh-Bandar, Abdout-Kadir, AbiywLahUhrChakray ce qui veut dire : le chef des marchands^ serviteur du Tout-Puissant^ père de la barbe blonde ; il devait ce dernier surnom à la couleur dorée de ses moustaches. Quant à moi, comme mon nom français était trop difficile à prononcer pour des lèvres arabes^ et qu'on me voyait sans cesse Accompagné de mon lévrier^ on m'appelait communément : Jbou-KeW, le père du chien. Le Cheikh-Bandar se montrait fort aimable pour moi ; il me croyait aux trois quarts musulman et faisait, pour mon compte, toutes les emplettes dont j'avais besoin. Un jour, après m*être longtemps promené dans le bezzazistan (bazar aux armes), j*entrai chez Cheikh Bandar. Pendant que j'étais accroupi sur les coussins en fumant un narguiléh, un homme entra. Quand le eheiUi et lui eurent terminé ces longue^ politesses musulmanes qui sont l'indispensable préliminaire de toute conversation^ le nouveau venu, après avoir savouré la tasse de café qu'on lui avait offerte, prit la parole et dit : — O Cheikh-Bandar, tu es le marchand le plus riche de Damas la Sainte, sur qui soient les bénédictions de Dieu ! Tu es beau comme une source dans le désert, et quand une feomie te voit, elle oublie ses yeux sur tes pas. Gheikh-Bandaf resta impassible. Bekir-Aga, qui m'a*vait accompagné, se pracha à mon oreille et me dit à voix basse : — C'est im Djellab (marchand d'esclaves) . Après quelques instants de silence pendant lesquels le

D'UN SUICIDÉ 155 Djellab étudiait l'effet de ses paroles sur son interlocuteur^ il reprit : — Les femmes arabes ne sont point un suffisant régal pour un négociant magnifique comme toi ; il te faut ces houris vivantes que Dieu a créées pour le bonheur des vrais croyants ; il te faut ces filles blanches des montagnes qui sont la joie du foyer et le parfum de la maison. — Celles-là sont réservées pour les gouverneurs de province^ répondit Çbeikh-Bandar, et non pour un pauvre marchand que les pachas accablent d'impôts* — Si tu voyais celle que j'amène^ répliqua le DjeDab^ tu oul^ierais les impôts des pachas^ et tu vendrais ton âme à Schitan le Maudit^ pour pouvoir l'appeler la mère de ton fils. Gbeikh-Bandar leva la tête et fit claquer imperceptiblement sa langue^ en signe de refus. — Ecoute-^noi, dit encore le Djellab avec insistance^ tu es le premier auquel j*en ai parlé dans la ville^ parce que la réputation de tes richesses est venue jusqu'à Bagdad^ ma patrie ; si tu vois cette esclave^ tu ne pourras jamais en rassasier te? yeux; ses cheveux sont un fleuve d'ébène qui coule derrière elle; son visage est blanc et rond comme la lune levée depuis deux heures, ses yeux sont plus profonds que la mer, ses seins sont deux grenades à peine mûries et sa démarche est celle d'un jeune taureau qui n'a pas encore porté le joug. Par le Prophète, sur qui soit la gloire de Dieu, je te la vendrai à peine ce qu'elle m'a coûté ; elle a trois coffres remplis de beaux vêtements, et dans sa chevelure des ornements d'or pour quatre mille piastres. — Je ne puis l'acheter, répliqua Cheikh -Bandar;

156 MEMOIRES adresse-toi à Ahou-Kelb, qui est riche, ajouta-t-il en me désignant de l'œil ; il la mettra dans son harem. Le Djellab jeta sur moi un regard rapide et répondit : — Celui-là est un incirconeis et ne peut posséder d'esclave blanche. — Et à quoi vois-tu que je ne suis pas musulman ? lui demandai-je. — A la longueur de tes ongles et à la manière dont tu roules ton chapelet. — Il est vrai, repris-je en souriant, que je ne suis pas un croyant ; mais Yoici mon Amaute, Bekir-Aga, qui peut acheter cette esclave, si je le lui ordonne. — Oui, s'il plaît à Dieu, répondirent à la fois le cheikh, le Djellab et Bekir-Aga. Pardonnez-moi, ma vieille amie, la mauvaise action que je vais commettre, mais j'avais de tout temps rêvé d'avoir une esclave à moi ; j'allais mener à Beyrouth une vie tout orientale qui ne pouvait être complète qu'avec le harem, et je n'étais pas certain de jamais retourner en France d'où tant de chagrins m'avaient chassé. — Essayons encore de ce moyen d'être heureux, me disais-je ; si plus tard je dois quitter Beyrouth, je donnerai une dot à l'esclave et je la marierai à quelque bon Turc dont elle fera le bonheur. — Cheikh-Bandar et le Djellab causèrent quelque temps à voix très-basse, et le dernier se tournant vers moi, me dit : — Tu es bien décidé à faire acheter cette femme par ton Amaute, si elle te convient ? — J'y suis très-décidé, répondis-je. — Tu ne viens pas seulement pour lever son voile et t'en aller après quand tu auras satisfait ta curiosité ?

D'UN SUICIDÉ 157 : — Si l'esclave que tu veux vendre est aussi belle que tu Tas annoncé 9 je te promets de te la payer en belles espèces sonnantes. Le Djellab me regardait encore avec hésitation. — Abou-Kelb n'a jamais menti^ dit sentencieusement Cheikh-Bandar. • — Par le chien des Sept dormants et le cheval d'Ali, qui auront place au paradis, ajouta Bekir-Aga, il est homme à acheter toutes les esclaves du Grand Seigneur. — Viens donc, dit alors le Djellab. Je le suivis avec Bekir-Aga; nous traversâmes différents bazars et nous arrivâmes au magniQque khan qui ouvre sur le bazar au Café son large portail orné de colonnettes torses et de stalactites en marbre blanc et noir. Un nègre qui appartenait au Djellab, et dont la voix grêle et criarde annonçait la triste profession, poussa devant nous une porte en bois qui nous donna accès dans unechambre meublée d'un divan sur lequel une femme était couchée. — Holà! Setti-Zaynèb, lève-toi, dit le marchand, voici des seigneurs qui veulent Remmener pour te donner un avanl>-goût du paradis. L'esclave se leva; je fus ébloui de sa beauté! C'était une Circassienne. Dans ce pays d'Orient où l'épouse n'est qu'un objet de luxe, une sorte d'animal c^pmant doué de la parole, un être qui vit toujours en dehors de la vie des hommes, et qui ne connaît que les fonctions de l'amour et les souffrances de la maternité, la femme qu'on achète s'apprécie comme un cheval. 11 me fallut subir les démons

158 MÉMOIRES tratiomi du Djellab, malgré tous les insUacts civilisés qu'elles choquaient en moi. Il lui fit montrer ses dents pour nous prouver leur blancheur, lui ordonna de marcher en nous faisant remarquer ses belles aUures; il dénoua ses dieveux, lui frappa sur le dos, nous découvrit ses jambes et mit à nu sous nos yeux sa poitrine et ses bras. U lui dit de chanter en s'accompagnant d'un téhégour posé sur le divan. Puis il ouvrit ses coffres, nous étala tous ses costumes^ ses bijoux, ses miroirs. — Voyez comme elle est riche, disait⁴¹. La pauvre créature avsd^t obéi sans murmures, sans efforts; à chaque commandement elle avait tourné la tête, (ait claquer ses dents^ levé les bras, chanté, joué de la mandoline. Pendant que son maître déployait ses vêtements, elle 5*était assise et renouait avec indifférence sa ceinture de cachemire que l'exhibition presque complète de sa personne avait fort dérangée. — Sais-tu, me dit Bekir-Aga, dans son jargon ordinaire, ce n'est pas une petite affaire; eV^ tient une bonne prestance ! Quelle langue parle-t-clle ? demandat-il au Djellab. — Elle ne sait bien que le turc, répondit celui-ci, mais elle est assez jeune pour apprendre vite tout ce que vous voudrez. Gela me convenait parfaitement^ car de tous les lan> gages d'Orient, le turc est le seul qui me soit familier. — Veux-tu venir avec moi et me suivre à Beyrouth^ dans ma maison? dis-je à Setti-Zayneb. — Si tu m'achètes, je le veux bien, répoudit^elte avec

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

D'UN SUICIDÉ 159 une profondeur de regard que sa
indifférence apparente ne m'aurait pas fait soupçonner. Nous sortîmes et
retournâmes chez Cheikh-Bandar, où le marché devait définitivement se
conduire. — L'esclave me convient, lui dis-je. — - 11 te faut aussi, répondit-
il, acheter une négresse qui sera sa servante; tu ne peux pas exiger qu'une
Tcherkesse fasse sa cuisine et se serve elle-même. On apporta les pipes et le
café, puis nous entrâmes en pour parler sur le prix. C'était surtout entre
Bekir-Aga et le Djellab que la discussion avait lieu. L'un dépréciait la
marchandise dont l'autre exaltait toutes les beautés. Enfin^ après trois
heures de paroles, de dispute, d'invocations au Prophète, de cris et de
protestations, le contrat fut arrêté sur les bases suivantes : Le Djellab me
livrait Setti-Zaynèb avec ses costumes et ses bijoux; de plus, il me
trouverait une négresse sachant le turc, et suffisamment cuisinière pour
préparer le repas de sa maîtresse, moyennant que je lui ferais compter par
Bekir-Aga, réel acquéreur, en présence du Cheikh-Bandar, quinze cents
gazes d'or du sultan Se* lim, c'est-à-dire environ sept mille cinq cents
francs. J'envoyai Bekir-Aga chercher cette somme chez mon banquier de
Beyrouth, et cinq jours après l'acquisition, je soldai le Djellab, qui
naturellement me demanda en* core un hatchis. Bekir-Aga était ravi. —
Enfin, disait-il, tu vas donc vivre comme il convient à un seigneur de ton
espèce, et, de cette façon, il ne ^arrivera plus malheur avec les (emmes que
tu aim^ai.

160 MÉMOIRES Si celle-là t'ennuie^ nous Id jetterons à la mer^ ajoutat-il en riant beaucoup de cette féroce plaisanterie. Je le fis partir avant moi avec Setti-Zayneb, la négresse qui portait le nom fort désagréable d'Osneh (la jument), et la plupart des objets que j'avais achetés à Damas. Je les rejoigi}is quelques jours après son arrivée à Beyrouth, où je trouvai ma maison en état de me recevoir. Dès que Hadji-Ismaël m'aperçut, il vint à moi : — Gomme ton esclave est belle ! me dit-il ; c'est le soleil ; elle a des yeux qui te feront mourir. — Tu l'as donc Vue, coquin ? lui demandai-je. — Elle était montée sur la terrasse, répondit-il avec un gros soupir; je Fai vue, mais je ne Tai pas regardée. *- Si tu en pai'les encore, dit Bekir^Aga en survenant, mon courbach deviendra rouge sur les épaules. Hadji-Ismaël s'éloigna sans répondre, et j'entrai dans mon appartement, où Setti-Zayneb m'accueiUit avec quelques démonsti-ations de joie. Bekir-Aga lui avait expliqué à sa manière le rôle nou" veau qu'elle était appelée à jouer : — Ton maître e^t bon, lui avait-il dit; tu seras heureuse, si tu veux; il ne te refusera rien, si tu es soumise et obéissante ; mais si tu cherches à te révolter contre ses ordres, il te battra comme un petit enfant. — A-t-il d'autres femmes? damanda Sei^i-Zayneb. — Non, répondit l'Arnaute, tu es et tu resteras seule; à moins que, par ton ingratitude, tu ne le forces à acheter d'autres esclaves. — Bien! bien! répliqua-t-cUe, puisqu'il n'a pas d'autres fenimes, je Taimerai beaucoup et je le coucherai tout entier dans mon cœur.

D'.UN SUICIDÉ 161 J'en voulus un peu à Bekir-Aga d'avoir promis^ en mon nom^ des mauvais traitements à l'esclave si je n'étais pas content d'elle ; mais il me renvoya mes reproches et chercha à me .démontrer qu'il avait eu raison. — Les femmes musulmanes ne sont pas comme tes Parisiennes^ me dit-il ; on ne les conduit pas avec des raisonnements. Dans nos harems on les fouette^ on les emprisonne, on les met au pain et à l'eau. Setti-Zaynèb le sait, et il était bon, au moins pour la tenir en garde contre elle-même, de lui foire comprendre qu'on saurait toujours rester son maître. D'ailleurs le Prophète n'a-t-il pas dit : a Vous réprimanderez celles dont vous aurez à » craindre l'inobéissance ; vous les reléguerez dans des » lits à part; vous les battrez ?» — Gela est possible, lui répondis-je, mais il y a un autre législateur qui dit : « Ne battez jamais une femme, » même coupable de cent fautes, fût-ce seulement avec » une fleur! » — Ah! répliqua Bekir-Aga, je ne connais pas le législateur dont tu parles. Je me trouvais donc en possession d'une femme, et j'allais passer tout à coup, et sans transition, d'une solitude absolue à la société d'un être que je connaissais à peine. Il en fut de cela comme de toutes les sottises possibles, je n'en appréciai la portée qu'après Tavoir commise. Que Dieu me le pardonne ! En achetant SeU^Zaynèb, j'avais obéi peut-être à ce besoin de nouveauté qui tourmente les hommes; je trouvais charmant d'avoir une esclave à moi, et de faire le sultan au petit pied. Piqué par les défiances du Djellab, je voubis lui prouver que je pouvais lui donner raison contre moi-même, et, sans ré11

^^ MÉMOIRES flexion, saie sagesse, sans vertu, j'introduisis dans ma vie un élément qui devait la troubler à jamais. Ma maison se divisait en deux corps de logis réunis par une terrasse; j'occupai l'un et j'abandonnai l'autre à Seiti-Zayneb, qui s'y établit avec sa négresse. Elle avait vite adopté à mon contact certaines habitudes européennes qui lui convenaient; ainsi, elle se promenait sans voile à travers les appartements, et passait une partie de ses journées dans une grande pièce où je travaillais; mais la sauvagerie de ses mœurs premières ne disparaissait jamais, et dès qu'un étranger entrait chez moi, elle se sauvait en cachant son visage. Je l'étudiai avec soin; cette fille était une brute. Ignorante et superstitieuse comme toutes les femmes musulmanes, gourmande, indolente et sensuelle, elle passait volontiers de longues journées étendue sur un divan, se teignant les ongles avec du henné, mangeant des confitures ou tourmentant un malheureux singe que je lui avais donné. Elle avait des colères d'enfant, pleurait, se désespérait et battait sa négresse pour les motifs les plus futiles. Je m'étais promptement accoutumé à ne jamais intervenir dans ces sortes de démêlés. Elle se conduisait à sa fantaisie dans ses appartements, mais je ne lui permis jamais de se livrer en ma présence à ces ridicules emportements. Une fois, qu'elle était venue toute en larmes me plaindre de ce que sa négresse n'avait point exécuté ses ordres, je la renvoyai avec une semence qui lui ôta pour longtemps l'envie de m'appeler désormais à son aide. Il y avait loin de là aux qualités qu'abondait en Suzanne; mais Seiti-Zayneb était telle que je lui pardonnais.

D'UN SUICIDÉ 168 nais tout, en reconnaissance de sa beauté! Jamais créature rê^{ée} ne fut plus sjdendide, jamais statue antique animée sous le souffle du désir ne fut (dus puissanunent attractive[^] jamais l'artiste le [dus amoureux de la forme ne créa un plus merveilleux assemi)lage de toutes les perfections humaines. Je ne l'aimais pas cependant[^] mais [^]le avait mis en moi une curiosité matérielle que rien ne pouvait assouvir[^] et qui grandissait à mesure que Je cherchais à la satisfaire. Âfiaibli par les luttes sans cesse renouvelées que j'avais eu à soutenir contre moi-même[^] impatient de trouver enfin un repos que les d[^]auts inhérents à ma nature devaiept toujoiu[^] repousser loin de moi[^] énervé par les mollJSs langueurs des pays orientaux[^] je m'abandonnais à cette vie facile[^] pleine de tièdes nonchalances. J'étais tranquile, sinon heureux[^] et comme un soldat fatigué d'avoir doublé son étape jouit enfin de l'immobilité de son corps, je jouissais de Timmobilité de mon âme, après tons les tourments qui m'avaient assailli. Le inilieu où je me trouvais convenait aux côtés dominatràrs de mon esprit; toutes mes fantaisies étaient res» pedées avec soin, et chacun s'empressait d'obéir à mon premier signe. Je ne sentais plus peser sur moi la tyrannie du monde extérieur qui, comme vous le savez, représente la fatalité et dérange souvent les efforts de notre libre arbitre. Et puis, je regardais cette existence nouvelle comme l'apprentissage de mes destinées futures; car, à cette époque, je comptais très-sérieusement me faire musulman. Ne croyez pas, ma vieille amie, que ce fût dans un but religieux bien défini, et que je préférasse Mahomet à Jésus; non, vous savez que je suis un panthéiste positif

16i MÉMOIRES très-déterminé; Dieu est partout^ dans le Koran comme dans l'Évangile^ dans le Deçatir comme dans le ZendaYesta; peu importe la forme sous laquelle on Tadore^ peu importe le langage qu'on lui parle en le priant^ il suffit de le reconnaître et de suivre les imprescriptibles lois de morale fraternelle et bienfaitrice qu'il a dictées par la bouche de tous ceux qui ont cherché à révéler son essence. Ce n'était donc pas pour rencontrer une formule supérieure à la nôtre que je m'étais résolu à embrasser l'islamisme. C'était simplement pour avoir le droit de faire le pèlerinage de la Mekke; ce désir me tourmentait violemment, et dans notre temps d'aspirations vers les mystères de l'avenir^ un chanquement de religion n^ semblait un fait trop insignifiant pour avoir pu faire seulement osciller ma résolution. Je voulais, me joignant à la grande caravane de Bagdad et de Damas, traverser l'Arabie, faire le tour de la ville sainte et séjourner quelque temps à la Mekke, afin de causer avec les imans, les cheikhs et les ulémas; je voulais arracher à l'islamisme le dernier mot de ses traditions, je voulais descendre au cœur de cette foi aveugle qui a bouleversé le monde et le bouleversera encore lorsque les Wahabis auront franchi le golfe Persique et la mer Rouge. Tout entier à ce projet, j'étudiais ardemment l'arabe, je lisais et me faisais expliquer sans relâche le recueil des soixante mille traditions du Prophète réunies par ElBokhari et commentées par Mouslim; je cherchais à comprendre les opinions diverses des quatre sectes orthodoxes, hanafites, mâlékites, chaféites et hanbélites; puis, je me reposais auprès de Setti-Zaynèb de mes fatigues intellectuelles, et peu à peu j'oubliais Suzanne.

D'UN SUICIDÉ 465 Elle m'écrivait cependant souvent, la pauvre femme, et chaque mois le courrier de France m'apportait une lettre d'elle, lettre toujours tendre, pleine de regrets des temps écoulés et de désirs vers la liberté. «Oh ! me disait» elle dans une de ses lettres, comme j'envie le sort de » ceux qui te servent et passent leur vie auprès de toi I » comme je voudrais aller te trouver dans ta retraite et » habiter à tes côtés cette maison de Beyrouth où lu » penses à moi, où tu m'appelles! Je suis heureuse, »- malgré mes douleurs, de te savoir fixé quelque part; » je puis mieux me figurer ta manière de vivre; ma » pensée; qui toujours va vers toi, sait enfin où te pren^ » dre ; je vis autour de ta chère personne, je suis dans ta » solitude, et je me figure les longs regards que tu lèves » vers la mer en songeant à moi. Je n'ai plus qu'un rêve, » c'est celui d'aller te rejoindre, d'aller cacher bien loin » une yie qui a été si misérable et qui deviendrait rayon)> nante et heureuse, si je pouvais te la consacrer désor» mais. Ah! sans mon fils! — Jean-Marc, il y a des jours » où je regrette presque d'être mère! » Le temps, hoc tempus edax, avait accompli son œuvre en moi; chaque jour Suzanne s'effaçait de plus en plus de ma mémoire, et je ne l'apercevais plus que comme une forme indécise à demi disparue au fond des sombres avenues de mon souvenir. Pourtant, je répondais à ses lettres, mais avec peine et fatigue; je cherchais mes phrases, je ne savais de quoi lui parler, et je poussais un soupir de satisfaction quand j'en étais enfin arrivé au bas de la quatrième page. Quelquefois cependant, lorsque soufflait le vent du khamsin, lorsque l'atmosphère embrasée desséchait mes

The text on this page is estimated to be only 27.60% accurate

ie« MÉMOIRES mains et m'allanguissai jusqu'à m'empêcher de travailler^ je m'abandonnais au cours de mes rêveries^ qui, resonnant les dernières années de ma vie, me ramenait souvent au temps où Suzanne était à moi. Je regrettais alors ce que j'avais perdu, je me plaisais à refaire raconter toutes les joies qui m'avaient ravi jadis, et je me livrais à ces souvenirs adoucis qui baignaient mon cœur comme des lèvres tièdes. Mais ces moments-là devenaient de plus en plus rares et menaçaient^ je dois le dire^ de ne jamais plus se renouveler. Un jour cependant qu'une grande tristesse était en moi et que j'avais beaucoup pensé à la patrie absente, mon esprit s'était jeté sur les traces de Suzanne. Après être resté longtemps engourdi en face de sa chère image, je tirai d'un coffret cette longue tresse blonde qu'elle m'envoya le jour* même où je la vis pour la dernière fois; je F^tendis sur ma main, je la contemplai quelque temps avec une émotion rajeunie, et je la portai à mes lèvres; à cet instant Setti-Zayneb entra : — Que fais-tu là, me dit-elle, quels sont les cheveux que tu embrasses? — Cela ne te regarde pas, répondis-je en les renfermant dans leur cassette, une femme soumise ne questionne jamais son maître. -^ Va! val reprit-elle en hochant la tête, je sais bien pourquoi tu es triste; tu penses aux femmes blondes que tu as aimées dans ton pays, tu voudrais les revoir, et alors tu ne fais plus attention à moi. Ce n'est pas de ma faute, ajouta-t-elle, si j'ai des cheveux noirs. — Tu es folle, lui dis-je en tournant le dos. Ce n'était pas la première fois, au reste, que je voyais

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

D'UN SUICIDÉ 167 se développer en Setti-Zayneb un sentiment de jalousie. Sa seule occupation étant Tamour^ elle ne pouvait comprendre qu'on en eût d'autres; elle interprétait à sa guise toutes mes actions^ et me reprochait sans cesse de ne pas Taimer assez. Lorsque j'allais à cheval faire quelque promenade dans la montagne^ eUe m'accueillait à mon retour avec un visage irrité. — Les femmes du Liban ne sont pas plus bÉhes que moi; pourquoi donc me quittes*tu pour aller lès voir? me criait-elle avec colère. < Les lettres que je recevais de France Finquiétaient surtout outre mesure. — Ah! disait-elle, ce sont des talismans qu'on t'envoie afin de prendre ton cœur, et de te forcer % traverser la mer pour rejoindre ta patrie. Je ne répondais rien à ces boutades auxquelles je n'attachais aucune importance. Donc vous voyez, ma chère amie^ comment ma vie s'écoulait entre un travail plaisant et la satisfaction constante de mes désirs. Le pâle fantôme de Suzanne ne m'apparaissait plus qu'à de longs intervalles, et j'étais tout à l'^t accoutumé à SeUi-Zayneb. 11 y avait à peu près six mois que durait cette existence, lorsqu'un matin, un jour de courrier, Bekir-Aga revint de la poste, où je l'avais envoyé, avec plusieurs lettres pour moi. La première que j'ouvris était de Suzanne; elle ne contenait que cette ligne foudroyante : « Jean-Marc, Dieu w^a. maudite I mon fils est mort î »

168 MÉMOIRES Cela me saisit au cœur comme une main de fer. SettiZaynèb était auprès de moi. — Va-t'en ! va-t'en ! lui dis-je ; je veux être seul. Elle s'éloigna sans parler, foute ma conduite m'apparut alors et me sembla monstrueuse. Comment avais-je tenu mon serment ? Qu'avais-je donc fait pour m'unir au moins par la pensée à la douleur qui la dévorait loin de moi[^] et que faisais-je encore pendant qu'un malheur imprévoyable s'appesantissait sur elle ? J'eus lumte de moi[^] et je me sentis mal à l'aise dans ma conscience. Louise, la femme de chambre de Suzanne, m'écrivait aussi. Elle avait pleuré sur sa lettre. « Nous sommes dans » la désolation, disait-elle ; le pauvre petit est mort, il y » a quatre jours, d'une fièvre cérébrale ; on l'a saigné, » on lui a mis des sinapismes aux pieds, de la glace sur » la tête ; les meilleurs médecins de Paris étaient là, » mais ça n'y a rien fait ; le bon Dieu l'a repris. Madame » vous ferait pitié ; elle a l'air d'une statue qui pleure. » Hier soir, quand je suis entrée chez elle pour la désa» biller, elle s'est jetée dans mes bras et m'a dit : Ah ! si » Jean-Marc au moins était icil Ce matin, l'abbé Persin, » vous savez, celui qui Ta connue toute petite, est venu » la voir. Quand il est parti, elle l'a reconduit jusqu'à la » porte. Là, il lui a dit en lui serrant la main[^] Croyez » en Dieu, ma fille ! Mais cette pauvre madame a secoué » la tête, comme si elle voulait dire : A quoi ça me ser» vira-t-il ? ça me rendra-t-il mon enfant ? Monsieur est » bien triste aussi, mais il tourmente toujours madame à » cause de vous. Heureusement qu'il va aller passer trois » semaines en Angleterre ; ce sera toujours ça de gi[^]né. » Je répondis à Suzanne, et cette fois sans fatigue et sans

D'UN SUICIDÉ 169 peine. Je n'avais pas besoin de chercher mes phrases^ mon cœur ulcéré me les dictait d'abondance. Je me figurais sa douleur; je m'en accusais presque^ et dans ce premier moment d'exaltation^ je me demandais si mon devoir n'était pas de tout quitter pour la rejoindre, comme autrefois mon devoir avait été de tout quitter pour la fuir. Je fis là des réflexions cruelles, croyez4e, nia vieille amie, et je m'aperçus que jamais il ne faut s'endormir dans la vie, car on est toujours réveillé par un malheur. yéta]^ profondément triste; les gaietés de SettirZayneb, qui, ne connaissant rien de mon chagrin, ne pouvait s'y associer, m'irritaient. Le désastre qui frappait Suzanne avait ravivé son souvenir dans mon cœur; c'était elle que' maintenant je désirais et non pas l'esclave. — 0 ma pauvre Suzanne, me disais-je, comme tu dois tendre tes bras vers moi! — Quelque chose semblait me parler toujours d'elle ; j'avais beau chasser sa pensée, elle revenait sans cesse et ne quittait plus ma mémoire. On eût dit que l'air ambiant où je marchais était plein de ses effluves. Ma maison, où tout travail m'était à cette heure impossible, me paraissait insupportable, et je passais mes jour* nées à courir à cheval par la montagne et sur les grèves. Mon sais, Hadji-Ismaël, m'accompagnait dans ces longues promenades. Depuis longtemps je remarquais en lui un changement que je ne m'expliquais pas. Ce garçon, autrefois hâbleur et joyeux comme ceux de sa race, semblait tombé maintenant dans un abattement maladif et profond. U maigrissait, ne parlait plus, et au lieu de chanter tout le long du jour, comme jadis, il demeurait assis, les mains sur ses genoux, immobile comme un sphinx d'Egypte. Bekir-Âga, que j'avais questionné sur

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

170 MÉMOIRBS rélat de HaⁱHsmaê)[^] m'avait répondu : — Les Nubiens sont toujours tristes quand ils sont loin de leur pays[^] — et je m'étais contenté de cette explication. Cependant[^] un jour qu'après avoir longé k bord de la mer j'étais arrivé aux rives de Nahr el Kelb (le fleuve du Ghien[^] l'ancien Lycus)[^] je m'arrêtai pour fumer à Fombre d'un bouquet d'azeroliers. Mes yeux[^] qui d'abord avaient suivi un vol de cigognes passant dans le ckl[^]tom* bèrent et se fixèrent sur Hadji-Ismaël, qui tenait mon cheval en face de moi. Son visage avait revêti celte teinte verdâtre qui est la pâleur des nègres, son œil sem: blait approfondi par une tristesse dominante et tenace, sa» tête retombait sur sa poitrine. — Es-tu malade? lui demandai-je. H me regarda[^] comme étonné du son de ma voix, et après quelques secondes de réflexion, employées sans doute à se répéter ma question qu'il avait entendue sans la comprendre, il me i:épondii : — Non. — Tennuies-tu avec moi ? veux-tu retourner dans te» pays? continuai-je. — Non ! non! s'éiaia-t*il, je veux rester auprès de toi, je ne veux pas te quitter, ma vie est enfermée dans ta maison! Je fus surpris de l'espèce de terreur que lui avait causée ma proposition, et voulant connaître enfin le motif des souffrances très-visibles de ce malheureux, je repris : [^] Écoute, Hadji-Ismaël, tu sais que j'ai toujours été bon pour toi, que jamais je ne t'ai battu et qu'à mon service tu vis dans une abondance que tu ne soupçonnais pas autrefois; dis-moi la vérité, dis-moi pourquoi tu es

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

ses yeux troubles d'un
travaillant enfin prendre violemment
sa main, la
ses lèvres et à son front, et me dit
ses pleurs :
ma douleur est sortie de moi malgré
pas osé en parler à Bekir-Aga, qui
coups de courbach. Je n'aime point
ent les femmes arabes de notre voi-
ne les ai regardées ; je n'ai pas mou-
rer dans les yeux d'une femme de ma-
urquoi as-tu permis à ta Circassienne
sile à travers la maison ? Je l'ai vue
ses regards ont pris mon cœur, et de
en fou. C'est de ta faute si je suis ainsi

.<.>

172 MÉMOIRES heureux; c'est un sort qu'elle m'a jeté, et je souffre beaucoup. Il y a un mois^ je ne sais en quoi j'avais mal fait^ elle m*a battu; les coups dont me frappaient ses petites mains me semblaient plus doux que des baisers. Tu as voulu savoir qui j'aimais : j'aime Setti-Zayneb. Maintenant tu es le maître^ tu peux me tuer et jeter mon corps dans le fleuve; personne ne le saura jamais. — Je ne te tuerai pas, mon pauvre sais, répondis-je, assez surpris de cette révélation ; tâche de te guérir de cet amour, et n'oublie pas que si tu avais l'imprudence de parler de cette folie à Setti-Zayneb, je te renverrais immédiatement dans ton pays. — Je ne dirai rien, répondit Hadji-Ismaël; je me contenterai de la regarder et d'envier ton bonheur. Hélas! je ne savais pas en écoutant cette confidence, à laquelle je n'attachai, sur le moment, aucune importance, qu'elle me servirait un jour à frapper Setti-Zayneb d'une punition terrible. Cependant l'habitude reprenait possession de moi, j'oubliais insensiblement le malheur qui avait si vivement rappelé Suzanne dans mon cœur, j'étais retourné à Setti-Zayneb, et peu à peu, comme on chante dans les opéras-comiques, le calme renaissait dans mon âme. Depuis six semaines environ j'avais appris la mort du fils de Suzanne, lorsqu'un matin, pendant que Setti-Zayneb se gorgeait de confitures sur un coin du divan, et que, couché sur une carte, j'étudiais l'itinéraire des pèlerins de la Mekke à travers la Mésopotamie, ma porte s'ouvrit avec fracas, et Bekir-Aga se précipita vers moi criant dans son jargon : — La madama ! la madama !

D'UN SUICIDÉ i73 Je me levai sans comprendre, et presque aussitôt une femme pâle et vêtue de noir se jeta dans mes bras avec un grand cri. C'était Suzanne. Ce qui se passa pendant quelques minutes, je ne saurais le dire ; ce furent des mots entrecoupés, des éti*eintes, des cris de joie et des sanglots. — Enfin, te voilà! te voilà! répétait Suzanne, pendant que je fatiguais vainement mon esprit à chercher une cause raisonnable à cette incompréhensible apparition. Quant à mon cœur, il n'éprouvait rien qu'une stupéfac^tiou sans bornes. — Ah ! voilà un moment qui paye toutes les douleurs de ma vie ! s'écria Suzanne en s'élançant à mon cou. Dans ce mouvement, son chapeau tomba, et ses cheveux dénoués roulèrent sur ses épaules. Une sorte de rugissement douloureux se fit entendre derrière nous; je me retournai, et je vis Setti-Zaynèb debout sur le divan, blanche comme une trépassée et fixant sur nous ses yeux approfondis par la colère. — Quelle est cette femme? dit Suzanne avec effroi. — La fille de Bekir-Aga; elle soigne le linge dans la maison, elle est un peu folle, répondis-je en toute hâte. Cependant Setti-Zaynèb nous regardait toujours. Elle descendit du divan et marcha lentement de noti*e côté avec ces ondulations de hanche particulières aux femmes musulmanes. Arrivée près de nous, elle prit dans sa main la longue torsade blonde déroulée sur les bras de Suzanne et dit en scandant chacune de ses paroles, qu'elle prononçait d'une voix étranglée : — Tu viens ici avec cette chevelure pour m'arracher le cœur. Tes cheveux, je les connais; il les a baisés de

174 MÉMOIRES Tant mol. Il fa eomidérée avec des yeux qu'il n'a jamais eus pour moi. Je te maudis^ femme souillée par les regards de tous! Pourquoi es-tu venue? tes yeux bleus ne pourront supporter le soleil de nos pays. Songes-y bien : Abou'Kelb est à moi^ et si tu essayes de me l'enlever^ chienne et vipère^ la mort t'aura servi d'ombre sur le seuil de cette porte. — Que dit-elle? demanda Suzanne, car l'esclave avait parlé en turc. — Rien, répondis-je ; et me tournant vers Setti-Zaynèb : Cette femme est ma sœur, lui dis-je. Écoute bien mes paroles et écris-les dans ta mémoire pour ne les oublier jîimais. Tu vas lui baiser la main, je le veux; si tu refuses, si tu fais un geste, si tu hésites, je t'envoie à Damas et je te fais revendre au bazar, à la criée, comme une ânesse ! ^ Les yeux de Setti-Zaynèb devinrent tout blancs. Elle fit un effort désespéré sur elle-même, s'inclina vers la main de Suzanne et la porta à ses lèvres. — Bien, lui dis-je ; maintenant, tu vas rentrer dans ton appartement, et je te défends d'en sortir avant de m'avoir vu. Elle ne répondit rien et sortit; mais en ouvrant la porte elle leva sur Suzanne des yeux si Implacables que j'eus peur. — Quelle singulière créature! dit Suzanne; elle est bien belle, mon ami, et je ne m'attendais guère à toir votre solitude aussi bien partagée. Je fis toutes les protestations qui purent éloigner de Suzanne la vérité qu'elle soupçonnait; j'accumulai mea

D'UN SUICIDÉ 176 songes isRirtiiaison^ et je réussis à la rassurer presque complétem^it. — Et qu'importe cette fille, que je ferai jeter dehors si tu le désires, lui dis-je; ce n'est pas d'elle, mais de toi, de ton cher toi, qu'il doit être question; dis-moi donc Tite par quelle bénédiction de Dieu te voici enfin dans cette maison où je t'ai appelée si souvent. — Ah ! Jean-Marc, quand j'eus perdu mon fils, répondit Suzanne, je crus que j'allais mourir et je t'appelai avec une telle ferveur que je m'étonne encore de ne point t'a voir vu m'apparaître; ma haine pour M. B.^ s'accrut de tout mon malheur, et je restai hébétée, insensible, n'ayant plus qu'un désir, celui de te revoir. La douleur de H. B... fut sans pitié; ce ne fut pas de la douleur, ce fut l'aigrissement d'une colère extravasée dans son cœur. « C'est par votre faute que votre fils est p mort, me disait-il; si vous n'aviez pas eu sans cesse la n tête occupée du misérable qui voub a séduite, vous » auriez mieux soigné votre enfant; c'est une punition)) que Dieu vous envoie, et vous vieillirez sans famille D^ comme une femme perdue. » Je ne répondais rien et je réfléchissais. Il me semblait que la. mort de mon pauvre petit me déliait de tous mes serments, brisait toutes mes chaînes et rompait, par une épouvantable infortune, le cercle maudit où j'étais enfermée. « Le seul » lien qui m'attachait encore à cet homme que j'exècre, D au inonde dont je n'ai que faire, me disais-je, vient 9 d'être fatalement brisé; aucune consolation, aucune » joie n'est plus ici pour moi ; tout ce qui me reste de 9 bonheur est loin : c'est mon droit de marcher vers lui^ » j'irai retrouver Jean-Marc. » Et je mûrissais mon pro

176 MÉMOIRES jet. M. B... partit pour l'Angleterre^ où rappelait le recouvrement d'une créance importante et douteuse ; en le voyant s'éloigner, je bus avec délices ma première gorgée de liberté. Je fis part de mes projets à Louise ; cette brave Me, qui est à mon service depuis plus de vingt ans, me seconda de son mieux. Je vendis mes châles, mes diamants, je pris mes économies, enfin je réalisai toutes mes ressources, et après avoir laissé à une de mes amies une dizaine de lettres qu'on devait faire parvenir une à une à M. B..., afin qu'il ne se doutât de rien, je partis avec Louise pour la Belgique. De Bruxelles je gagnai Vienne, de Vienne, par le Danube et la mer Noire> j'arrivai à Constantinople; là, je pris un bateau à vapeur du Uoyd autrichien, le MahmiidU, qui aujourd'hui m'a débarquée en rade de Beyrouth. J'ai laissé Louise se débarrasser comme eUe le pourra au milieu des bagages et des portefaix; j'ai couru au consulat; un homme habillé en turc m'a conduit jusqu'ici, et me voilà. Je n'ai pas voulu te prévenir, mon pauvre ami, afin de jouir de; ta joie et d'augmenter la mienne ! — Et maintenant, enfin, lui dis-je en lui tendant les bras, nous aUons vivre heureuxVous dirai-je la vérité, chère amie, la présence de Suzanne me causait plus d'étonnement que de joie, et je lui en voulais d'être venue aussi inopinément me sm*prendre en flagrant délit de vie orientale. Si j'avais été prévenu à l'avance, j'aurais eu au moins le temps de faire disparaître Tesclave; mais, pris ainsi à Timproviste, je me demandais avec un (rouble que vous comprendrez : Que vais-je faire maintenant entre ces deux femmes? Je redoutais tout du caractère violent et obtus

D'UN SUICIDÉ 177 de Scetti-Zayneb^ et je ne pouvais pas espérer cacher longtemps la Ténacité aux susceptibilités inquiètes de Suzanne. Ma vie^ naguère si paisible^ allait donc se trouver aux prises avec les mille déchirements d'un drame intime ; toutes ces pensées se heurtaient en moi pendant que je faisais éclater sur mon visage une satisfaction que je ne ressentais pas, Quelques heures après l'arrivée de Suzanne^ je me rendis dans l'appartement de Scetti-Zayneb ; je la trouvai accroupie sur des coussins^ les sourcils froncés^ les lèvres pâles et Tœil immobile. Dès qu'elle m'aperçut^ elle se leva et vint à moi. — Tiens, me dit-elle en saisissant ma main, vois comme j'ai chaud, j'ai la fièvre. — Tu es une enfant, lui répondis-je en m'asseyant; cette femme, dont la présence te tourmente, est ma sœur, et tu peux être certaine qu'elle ne m'empêchera pas de t'aimer. Scetti-Zayneb me regardait avec défiance et me prouvait par l'expression de ses traits qu'elle n'ajoutait aucune foi à mes paroles; je repris : — Seulement, comme il n'est pas convenable que tu viennes maintenant chez moi, tu feras harem ; tu resteras dans ton logis, où j'irai te voir tant que durera le séjour de ma sœur. — Si je fais tout ce que- tu veux, dit Scetti-Zayneb, tu ne me feras pas vendre à Damas? — Non, et je te garderai toujours avec moi. — Alors, répliqua-t-elle en baissant la tête, je resterai dans mon appartement et je n'irai point dé*anger tes plaisirs avec la femme blonde. 12

178 MÉMOIRES Je l'ai les épaules avec impatience. — Ne te fâche pas, s'écria-t-elle ; je croirai, - je ferai tout ce que tu voudras. Je sortis plus calme, »non rassuré ; je fis appeler BekirAga, et tout en me promenant avec lui sur les terrasses : — Je te recommande de surveiller très-attentivement Setti-Zayneb, lui dis-je, j'ai grand'peur qu'elle ne fasse quelque sottise. — Hum! elle en est bien capable, répondit TArnaute; que comptes-tu faire? — Je compte laisser aller les choses natureHemeat pendant trois semaines ou un mois, afin que les deux femmes puissent se rassurer; puis à cette époque je par-^ tirai avec Suzanne pour la montagne, en ayant soin de dire ^ Setti-Zayneb que je vais à Rhodes, et que tu es chargé de l'amener au-devant de nous ; alors tu partiras avec elle sur un paquebot ottoman, tu la conduiras de gré ou de force jusqu'à Constantinople. Tu en as le droit, tu es son véritable maître, puisque la vente a été faite en ton nom. Arrivé là, tu lui achèteras une maison, tu lui constitueras une dot suffisante pour qu'elle trouve à se bien marier, et tu reviendras ensuite me rejoindre ici, après avoir eu soin de lui dire que je suis retourné en France. — Tout cela est facile, répondit Békir-Aga, et je le ferai, s'il plaît à Dieu! L'appartement que j'occupais était assez grand, j'en abandonnai une partie à Suzanne, et je m'improvisai aisément une chambre à coucher dans mon cabinet de travail, çn y transportant le hamac dans lequel je dormais^ et dont mes longs voyages m*avaient donné l'habitude.

D'UN SUICIDE 179 Les premiers jours se passèrent bien ; nul trouble apparent ne vint remuer notre existence; Selti-Zaynèb ne sortait point du harem^ Suzanne était toute à la joie de m'avoir retrouvé^ et moi je m'abandonnais aux charmes d'un sentiment que j'avais cru mort et qui n'était qu'endormi. Aux premières caresses de Suzanne^ il s'était vite réveillé dans toute sa puissance, plus violent, plus fort que jamais, armé de toute l'énergie qu'il avait puisée pendant ce long repos. Toujours dupe de moi-même, je croyais comprendre à cette heure que je n'avais jamais aimé que Suzanne^ et que c'était son souvenir que seul je poursuivais encore à travers les joies dont m'avait gorgé SetU-Zayrièb. ^ Enfin! enfin! répétait Suzanne à chaque minute^ voilà mon rêve accompli et je m'en vais donc coaunen? cer à vivre ! La présence de l'esclave dans cette maison me dése&« perait et me pesait comme un remords; j'attendais avec impatience que le moment fût venu de l'envoyer à Constantinople, car je sentais maintenant combien peu valaient les plaisirs sensuels qu'elle m'avait offerts en compensation des tendresses intellectuelles auxquelles Suzanne me conviait. Mon amour pour cette dernière s'était doublé de toute l'irritation que me causait sa rivale. • Depuis trois jours je n'avais pas poussé la porte du harem, lorsqu'un matin, avant le lever du soleil, comme je dormais dans mon hamac, je fus tiré de mon sommeil par un léger bruit; j'ouvris les yeux, et sur les nattes, près de moi, je vis Setti-Zaynèb assise, la tête sur ses deux bras croisés. — Que fais-tu là? lui dis-je.

180 MÉMOIRES — Je pleure, répondit-elle, en découvrant son Visage mouillé de larmes. Tu ne m'aimes plus, Âbou-Kelb, et moi je sens des feux étranges qui brûlent la moelle de mes os et me dévorent les entrailles. — Je n'ai rien à te dire, répliquai-je en colère^ tu me fatigues avec tes reproches. — J'ai fait des charmes^ reprit-elle sans paraître m'en^ tendre, ils m'ont tous appris que tu voulais me quitter; j'ai fait des signes sur du sable^ ils ont tous été funestes. U y a quelques jours à peine tu m'aimais encore et tu paraissais joyeux quand j'arrivais près de toi; maintenant tu me défends de sortir du harem^ ton Amante épie toutes mes actions, tes yeux ont oublié mon visage, et tu passes tes journées à parler d'amour avec une femme blonde qui est venue de ton pays. — Setti-Zayneb, je te ferai battre avec des cordes^ si tu parles encore ainsi de ma sœur. — Tu mens, s'écrit-elle, ce n'est pas ta sœur. Quand elle est entrée et qu'elle s'est jetée dans tes bras^ j'ai vu un chien noir qui emportait l'âme de mon père mort depuis dix ans. Gela est un avertissement que mon bonheur est Uni. — Retourne dans le harem dont tu ne dois pas sortir^ lui dis-je avec emportement, et ne viens pas me rompre la tête avec tes sornettes et tes histoires de chien noir. — Oserais-tu me jurer que de toute cette nuit tu n*as pas quitté ce hamac où tu es étendu ni maintenant? me demanda-t-elle en fixant sur moi ses yeux tristes et entourés d'un cercle bleu. — Eh! que t'importe? Va-t'en! — Oh! dit-elle en se dressant debout et en levant le

D.'UN SUICIDE 181 bras vers la chambre où donnait Suzanne^
oh ! si j'allais près du lit de ta chrétienne, je trouverais à ses c^tés une place
chaude encore et sur son oreiller des cheveux noirs qui ne lui ont jamais
appartenu. Elle ramena son voile sur son visage et sortit lentement sans
ajouter une parole. Le même jour^ quelques heures après, Çuzanne me
disait: — Vraiment, mon cher Jean-Marc, il n'est point convenable que vous
gardiez dans votre maison cette femme qui est si belle et dont Bekir-Âga est
le père. Je n'en suis pas jalouse, croyez-le bien : vous m'avez affirmé que
cette fîUe n'avait rempli chez vous qu'un office de domestique, je le crois;
mais une tendresse aussi profonde que la mienne est ombrageuse, et vous
êtes trop bon 4)our' ne pas m'accorder cette satisfaction qui vous sera fort
indifférente, si, conmie je le crois, vous m'avez dit la vérité. — Vous avez
raison, Suzanne, lui répondis-je, SettiZayneb sortira de chez moi, soyez-en
certaine, je veux qu'elle s'en aille, mais je ne veux pas la chasser.
Laissezmoi agir conune je Vax résolu, et je vous promets qu*avant quinze
jours elle sera partie pour ne jamais revenir. — Vous êtes le maître, répondit
Suzanne, ce que vous ferez sera bien fait, et croyez que je ne vous
demanderais pas ce sacrifice si je pensais qu'il pût vous être pénible. Cette
soumission passive de Suzanne me touchait et m'étonnait , car autrefois elle
ne m'avait pas toujours accoutumé à une abnégation aussi complète. Avec
quelque réflexion, je m'expliquai ce changement. Par le seul fait de sa
volonté, Suzanne avait rompu hardiment avec la société où jamais ù cette
heure elle ne pouvait rentier;

ISS MÉMOIRES au lieu de continuer à ^ivre malheureuse et honorée, elle préféra perdre sa considération pour gagner ce qu'elle croyait être son bonheur; eUe s'était donc mise hors la loi^ elle n^avait plus au monde qu'un seul être qui s'intéressât à elle : moi. Moi parti , c'était le vide. Aussi lui inspirais-je, à mon insu, une terreur singulière. La pauTre créature Tirait dans la crainte âe me blesser, de^me fatiguer, de m'ennuyer; elle respectait minutieusement mes caprices, mes susceptibilités, mes fantaisies; elle ne redoutait rien tant que m'irriter, et tremblait sous cette idée qu'elle avait bénévolement suspendue au-dessus de sa tête, que si une rupture venait jamais à nous s^[>arer, elle était irrémédiablement perdue. Rendue folle par la ^ mort de ison fils, elle voulut à tout prix reconquérir une affectioB pour remplacer celle qui venait de la quitter ; éllé s'enfuit alors de chez son mari, échappa à cette tyiannié tracassière et injuste, et sans réfléchir à autre chose qu'à ses joies futures, elle arriva chez moi. Elle s'apercevait peut-être maintenant avec effroi qu'elle s'était livrée à merci sans conserver rien qu'elle pût jeter dans le plateau de sa balance ; aussi, saisie de crainte pour les chances d'un avenir auquel elle n'avait point songé, elle s'efforçait de ne peser en rien sur une existence qu'elle voulait être appelée à partager désormais. Je comprenais toutes ces angoisses, et je faisais en sorte de les calmer en redoublant de soins et de tendresse pour elle. Le départ de Setti-Zaynèb était définitivement résolu dans mon esprit , je n'attendais plus que l'instant favorable de le faire exécuter. Dans les courtes et rares visites que je faisais au harem, Tesclavê m'accablait de * reproches et de prières; j'étais las des uns, je repoussais

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

D'UN SUICIDÉ 188 les autres^ et j'en étais arrive à me demander comment j'avais pu avoir du goût pour cette créature ennuyeuse. Un Boir^ à dix heures (c'est bien tard en Orient)^ Suzanne étant déjà retirée^ je faisais des comptes aGn de savoir de quelle somme j'allais pouvoir disposer pour le douaire de Setti-Zayneb, lorsque Bekir-Aga entra avec un air de mystère. — Ehl me dit-il^ selon son invariable formule^ sals-tu ce qu'il y a de nouveau? — Non 9 mon vieux Bekir^ mais si j'en juge par ta mine^ cela doit être fort important. — Eh ! ehl reprit rArnaute en riant d'un rire saccadé qui lui était propre» c'est au «moins quelque chose de particulier ; voilà Tesclave qui se venge. — Gomment cela? demandai-je avec inquiétude. — Bien simplement : en f imitant de point en point ; un homme vient d'entrer dans le harem. A cette déclaration , j'eus tm& mouvements ^Ktincts. Au premier^ je me dis : tant mieux ! voilà un moyen tout trouvé de m'en débarrasser ! — Au second : quelle in* famê ! Ah ! je la punirai cruellement de sa trahison ! — ^ Au troisième : c'est impossible ^ cette fille m'aime trop pour avoir un amant I . Le premier répondait à mon intérêt personnel. Le second paiiait d'un sentiment d'injustice brutale. Le tr^sième rassurait ma vanité blessée. Vous voyez^ ma vieille et bonne amie^ que je suis bis-' humblement à confesse. — En es-tu bien certain? dis-je à Bekir-Aga. — Je me méfiais de quelque chose, répondit-il ; j'avais vu sortir ce soir la négresse Osneh; je me suis caché der

- 184 MÉMOIRES rière les mûriers du jardin^ et tout à l'heure elle est revenue avec un homme; Setti-Zayneb Tattendait sur le seuil du harem; elle lui à pris la main et l'a fait entrer, puis Osneh s'est retirée dans sa chambre. — C'est incroyable ! disais-je. — Sais-tu^ reprenait Bekir-Aga en ricanant, toutes ces femmes turques, elles ne valent pas le diable. Au resle, ajouta-t-il au bout de quelques secondes, si tu doutes, viens voir. Une lucarne de l'appartement de l'esclave donne sur la terrasse; par là tu pourras te convaincre que je t'ai dit la vérité. Je suivis Bekir-Aga en faisant mes pas légers, et fanl. vai bientôt à une petite fenêtre ouverte à hauteur d'appui dans la muraille de la chambre de Setti-Zayneb ; un rayon de lumière en sortait ; un murmure confus de voix prudemment abaissées venait jusqu'à moi : je regai*dai l'Ête avec anxiété et je vis un spectacle étrange. Setti-Zayneb, accroupie sur les nattes, cômtemplsd un homme assis en face d'elle et dont le visage était tourné dans la direction de la Mekke. Cet homme était un canton fort connu et très-respecié dans le pays. Sorte de mendiant sale et déguenillé, vivant d'aumônes, dormant à la belle étoile, savant, disait-on, dans le grand art de la cabale , il jouissait d'une réputation de sainteté qu'il exploitait habilement. — Et c'est ce misérable qu'on introduit chez moi? dis-je à voix basse à Bekir-Aga. — Chut! me répondit-il en mettant le doigt sur ses lèvres, écoute et regarde ; ils vont faire des sortilèges. En effet, sur la demande du canton, Setti-Zayneb alla ' chercher un réchaud allumé qu'elle plaça devant lui. 11

D'UN SUICIDÉ 183 se prosterna alors, et en se dandinant il récita le fatha (premier chapitre du Koran). n tira de sa ceinture un long encrier de cuivre et sept petits paquets qu'il posa près de lui. Puis^ se tournant Ters Setti-Zayneb, il lui dit : — J'ai jeûné trois jours, ne mangeant que des raisins, fruits 12,énis dont nous boirons le vin dans la vie future, des figues qui représentent la maternité, et des olives, essence de clarté spirituelle émanée de Dieu même. C'est aujourd'hui vendredi, nuit qui tombe sous l'influence de Vénus, planète fécondante; la lune est dans son second quartier, période croissante propre aux bénédictions; trois fois j'ai piuiôé mon corps par de longues ablutions ; j'ai récité quatre-vingt-dix-neuf fois les quatre-vingt-dixneuf attributs d'Allah, et quand le soleil s'est levé, j'ai brûlé de l'ambre au nom de Dieu clément et miséricordieux. Le moment est propice, tout est favorable; depuis trois jours, je me prépare à accomplir l'œuvre; me voici prêt, que veux-tu? — Je veux un talisman qui me fasse aimer, répondit Setti-Zayneb ; je veux que ma rivale soit délaissée à son tour. •— Je vais le faire, s'il plaît à Dieu, répliqua le canton. n déploya alors les sept paquets déposés près de lui, il en tira successivement le contenu et le jeta dans le bra-> sier, en prononçant chaque fois des phrases singulières, qui toutes commençaient invariablement par la formule consacrée : Au nom de Dieu

186 MÉMOIRES — Ce sont des graines de coryandre; que leur parfum te rende favorable^ 6 Yémis, planète salulaire! — Voilà du iaissoûk; que sa fumée réduise à néant le sort que tes rivales ont pu jeter sur toi ! • — Que ce laudanum se fonde lentement et qu'il soit agréable aux génies bienfaisants! •— Voici du mastic de lentisque; que son odem* résineuse et pénétrante conjure le mauvais Touloir deà génies malfaisants ! •— Je jette dans le récbaud de Tassa-félida; que son parfum Acre et pestilentiel chasse d'ici les djinns prêts h mal (aire! — L'ail va se fendre et gémir dans la flamme; qu'il ferme les yeux ouverts des périss ^ afin qu'ils ne puissent être choqués de rien. Puis, il répéta plusieurs fois : Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! Après cela, il prit encore dans sa ceinture six peUts morceaux de papier taillés en triangle; il y dessina des caractères d'une forme particulière en murmurant tout bas des paroles que je ne pouvais entendre. U les plia ensuite précieusement et les remit à Setti-Zayneb. — Tu vas, lui dit-il, en brûler trois, les uns après les autres, en même temps que je mettrai moi-même de f ambre dans le réchaud; tu te tourneras vers la Mekke (sur qui soit la bénédiction de Dieu!), et pendant que chacun de ces papiers se consumera, tu passeras trois fois ton pied droit par-dessus la fumée en récitant comme moi : 0 puissant! ô magnanime! ô généreux I Setti-Zayneb obéit; le canton priait à haute voix, l'ambre répandait un doux parfum autour de nous.

D'UN SUICIDÉ 187 — je vais partir^ dit le canton en se levant; je te laisse ces trois autres talismans; tu placeras le premier sous la porte de la maison de celui que tu aimes ; tu tremperas le second dans une eau que tu boiras; tu tremperas le troisième dans une eau que tu feras boire à celui qui ne Vaimeplus. Puis, quand je me serai éloigné, tu prendras le brasier, tu descendras jusque dans le jardin, et là tu jetteras les charbons enflammés par-dessus ton épaule en disant : Que le mauvais sort qui m'accable soit lancé loin de moi, comme les charbons de ce réchaud! Demain soir, tu te parfumeras avec du sel et de l'alun, et tu prieras. — Et il m'aimera? demanda Setti-Zayneb. — Il t'aimera, répondit le canton. — Et quand le saurai-je? reprit l'esclave. — Avant trois jours I — Et s'il continue à m'éloigner de lui? — Alors envoie-moi chercher de nouveau par ta négresse, et je reviendrai. Setti-Zayneb prit la main du canton et la lui baisa, fl s'éloigna, et s'arrêtant au moment d'ouvrir la porte : — N'oublie pas, dit-il, de manger des feuilles de b^te; c'est la plante que chérit la planète Vàius! L'ombre nous envahissait ; le canton sortit sans se douter de notre présence. Nous restâmes immobiles, et au bout de quelques minutes nous vîmes Setti-Zayneb qui marchait portant le brasier cabalistique. Elle descendit jusqu'au jardin, et là nous Tentendîmes qui disait: — Que le mauvais sort qui m'accable soit lancé loin de moi, comme les charbons de ce réchaud ! — Il n'y a là rien de bien dangereux, dis-je à Bekir-^ Aga en rentrant chez moi.

188 MÉMOIRES — Faudra-t-il lui prendre ses talismans?

demanda-t-il. — Garde-t'en bien^ répondis-je; laisse-la s'amuser de toutes ces niaiseries et n'y fais pas attention. — Hum ! dit-il en secouant la tête^ le canton est un saint homme très-habile en sorcelleries I Je me mis à rire des appréhensions de Bekir-Aga^ qui ne me semblait pas trop rassuré ; au reste^ il y avait dans cette scène de quoi terrifier un musulman. Un musulman esprit fort pourra peut-être ne pas croire à Dieu, mais soyez certaine qu'il croira toujours au diable. Le lendemain, en sortant de ma chambre, j'aperçus un petit papier posé sur le seuil de ma porte; je passai par-dessus sans paraître le remarquer. Le même jour j'allai voir Setti-Zayneb. — Je t'attendais, me dit-elle. — Eh! pourquoi? — Parce que maintenant tu vas m'aimer; je le sais, quelque chose me le dit. Et puis, si tu veux, ajoutât-elle, nous ferons faire des talismans afin que mes cheveux deviennent*, blonds, puisque ce sont ceux-là qui te plaisent ! Elle fut très-calme, très-douce, et au fond de mon cœur je remerciai le ^nton qui, avec ses amulettes, avait eu le talent d'apaiser enfin les colères de cette sauvage créature. De son côté, Suzanne, toujours aimante et bonne, semblait avoir oublié l'esclave dont elle ne me parlait plus, elle respirait à l'aise dans l'atmosphère de liberté où maintenant elle vivait ; son esprit enfin rasséréné recouvrait son charme attrayant, et sa santé, ébranlée par tant de secousses, se raffermissait peu à peu auprès de ma

D'UN SUICIDÉ 189 tendresse et sous les émanations de la splendide nature qui nous entourait. — Comme je suis heureuse, Jean-Marc ! me disait-elle ; il me semble que maintenant j'ai des forces pour exister jusqu'au delà de rêtemité ; ton amour est descendu en moi comme un rajeunissement, et si je ne portais en mon cœur le deuil de mon pauvre petit, je serais la femme la plus enviable du monde entier. Hélas ! cette joie paisible et profonde devait bientôt s'envoler. Ma destinée, lasse sans doute de mon long repos, allait jeter dans ma vie un malheur irréparable. Quatre jours après la scène du canton, le soir, vers neuf heures, j'étais assis seul sur la terrasse et je fumais. La lune illuminait le ciel sans nuages de ses molles clartés et allongeait sur la mer les ombres gigantesques des montagnes du Liban. Des parfums de chèvrefeuille embaumaient l'air ; mon lévrier dormait à mes pieds. J'étais perdu dans une de ces contemplations muettes et sérieuses qui vous prennent parfois en face des magnificences que Dieu a créées pour nous. Je restais immobile et réfléchissant, lorsque je sentis une main se poser sur mon épaule ; je me retournai : Setti-Zaynèb se tenait debout près de moi. Vue ainsi aux rayons de la lune qui l'éclairait de toute sa lumière, elle me parut pâle et maigre comme une convalescente ; ses yeux brillaient d'un feu singulier ; son haleine saccadée et brûlante frappait mon visage. — Que veux-tu ? lui dis-je durement. — Je viens te chercher ; il y a deux longues journées que je t'attends, répondit-elle ; laisse-moi parler, ne m'interromps pas. Hier, pourquoi n'es-tu pas venu ? ton des

190 MÉMOIRES tin te poussait dans mes bras; tu as tort de lui résister. Tu as bu une eau qui dirigera tes volontés vers moi, je f en préviens; ne lutte donc pas contre ton sort, et obéis à ton cœur qui t'ordonne de m'aimer. Tu auras beau faire et te débattre, les esprits sont pour moi, je les ai conjurés, et ils ont dit que tu allais me chérir encore. — Tes esprits t'ont trompée, ô Setti-Zaynèb, car je ne te suivrai pas ! Elle parut accablée de ma réponse; un rire forcé décomposa tous ses traits. — Ah I tu veux plaisanter encore, dit-elle; n'est-ce pas, que tu vas venir? N'est-ce pas que tu ne veux pas me condamner à pleurer toujoiurs comme une vieille veuve qui a perdu son fils unique? — Je te Tai dit et je te le répète pour la dernière fois ; je te défends de sortir du harem, retoumes-y, ou j'appelle Bekir-Aga. — Oui, j'y retourne, Abou-Kelb, j'y retourne, mais je femmène avec moi; viens, j'ai brûlé du bois d'aloès; ma négresse t'a fyéparé des sorbets au jasmin; viens, yiens, dit à ce moment derrière moi Suzanne qui survenait tout à coup. * Aux accents de eette voix qu'elle détestait, Setti-Zaynèb fit un bond en arrière, et crachant avec fureur jusque sur les pieds de Suzanne :

I>UN SUICIDÉ 191 — Que tes entrailles soient maudites!
s'écria-t-elle ; que ta maternité soit brisée pour toujours ! et qu'AbouKelb
meure dans tes bras puisqu'il est assez lâche' pour te préférer à moi ! —
Que dit-eUe? que dit-elle? demandait Suzanne; elle me fait peur avec ses
gros yeux pleins de colère. — Elle est folle ! Bekir-Âga! Bekir-Agal
appelai-je en toute hâte. L'Amaute accourut. — Prends Setti*Zayneb ,
renferme-la dans le harem^ et si elle résiste^ traite-la comme ta religion
permet de traiter les femmes rebelles. — Je m'en vais ! je m'en vais ! dit
Setti-Zayneb en s'accrochant aux habits de Bekir-Aga; mais laisse-moi
parler encore. Je t'en prie^ je t'en supplie , me dit-elle avec un accent de
prière qui, malgré mon irritation^ me troubla jusqu'au fond des entrailles ,
renvoie la femme blonde dans son pays^ et aime-moi comme tu m'aimais
autrefois. — Emmène-k donc! dis-je à l'Amaute qui l'entraîna. Au moment
d'entrer dans le harem ^ elle s'arrêta et se tournant vers moi : — Abou-
Kelb^ me cria-t-elle^ tu as fait passer un fleuve de misères au travers de
mon cœur. Mais prends garde^ les vieilles femmes de mon pays m'ont
appris leurs secrets, et tu te souviendras de moi !— Retirez-vous, je vous en
conjure, dis-je à Suzanne; il faut en finir^ je -vais parler à Bekir-Aga.
Suzanne rentra; elle était fort émue, car il lui avait été facile de deviner au
moins le sens des paroles qu'elle ne comprenait pas.

192 MÉMOIRES Dès que mon Arnaut fut revenu près de moi , je pris avec lui toutes les dispositions pour Téloignement de Setti-Zayneb^ dont le séjour dans ma maison ne pouvait plus se prolonger sans péril. Dans deux jours^ lui dis-je^ je partirai avec Suzanne pour Edcn; la saison est belle, la montagne est maintenant dans toute sa splendeur; nous resterons un mois à la maison des Lazaiistes; j'emmènerai seulement le cuisinier et Hadji-Ismaël. Je dirai à Setti-Zayneb que nous allons à Rhodes, ainsi que nous en sommes convenus ensemble; dans huit jours tu l'embarqueras avec toi pour Constantinople, ^us prétexte de me rejoindre, et tu sais alors ce qu'il te reste à faire. Demain on fera tous les préparatifs de notre départ pendant que j'irai moi-même à Beyrouth retenir des chevaux et des moukres et que je pousserai jusqu'à Djunié pour faille disposer les logements de notre première étape. Le lendemain, après avoir prévenu Suzanne de nia résolution, je partis au lever du soleil, car j'avais une longue course à faire; je ne rentrai que fort tard, comme la nuit était déjà close. • — n n'y a rien de nouveau? demandai-je à BekirAga. — Rien, répondit-il. — Qu'a fait Setti-Zaynebî — Une heure après ton départ, elle est sortie avec sa négresse, et elle est i:entrée commie on allait annoncer la prière de trois heures. — Que fait-elle maintenant? ^Je ne sais, je ne Tentends pas remuer, je *croi5 qu'elle dort. — C'est bien; demain on unira de plier les bagages qiû

D UN SUICIDÉ 193 partiront le soir, et après-demain, de grand matin, nous prendrons la route de Tripoli, pour de là gagner Edcn; j'ai déjà écrit au supérieur des Lazaristes afin qu'il veuille bien faire mettre sa maison à notre disposition. Je dis un rapide bonsoir à Suzanne, car j'étais trèsfatigué, et je me jetai vite dans mon hamac. Je dormais depuis deux ou trois heures environ, lorsque je me réveillai en entendant ouvrir ma porte; je soulevai ma tête et je vis Suzanne debout sur le seuil. ** Enveloppée dans un peignoir blanc, tenant d'une main une bougie qui l'éclairait et lui donnait l'air d'un spectre, elle m'épouvanta. Ses lèvres pâles s'agitaient sans parler, son visage était marbré de taches rouges; son œil injecté, presque sorti de son orbite, semblait inunobile. — Jean-Marc, me cria-t-elle, je vais mourir I Je courus à elle, je la pris dans mes bras, je la reconduisis dans sa chambre, je l'élendis sur son lit. — Qu'as-tu? qu'as-tu? lui disais-je, où souffres-tu? — Là, me répondit -elle d'une voix étranglée par la douleur, en portant la main à la région précordiale, j'cprouve là une angoisse inexprimable ! Son poulx battait avec violence; des convulsions la secouaient tout entière. A mon premier cii, les domestiques accoururent; Louise resta avec moi auprès de sa maîtresse, Bekir-Aga sella un cheval et pailit au galop chercher un médecin grec que je connaissais et. qui demeurerait heureusement hors de l'enceinte fermée de Beyrouth. — J'ai soif! j'ai soif! s'écriait Suzanne. Ah! dit^lle, dans un moment où son mal semblait se calmer, c'est cette horrible limonade qui m'a brûlé les entrailles. 13

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

194 MÉMOIRES — Je r avais bien dit à madame, ajouta Louise; elle a eu tort de boire ainsi ayant si chaad. Quelques gouttes de la limonade qu'on préparait chaque soir pour Suzanne étaient restées au foiid du terre ; j'y trempai mon doigt et le portai à totès lèvtes; je sentis une sorte de saveur doucereusement amèrê. Un doute terrible passa dans mon esprit. — Un vomitif! de l'eau chaude! de l'éméliqUc! ce que vous voudrez, dis-je tout bas à Louise , ou nouîi sommes perdus! Une surexcitation étràhge se faisait en Suzanfie; elle s'agitait, elle criait, elle voulait marcher, et aU bout de quelques pas revenait s'abattre sans force sur son Ut. Ses pensées flottaient à vide dans son cerveau 5 le délire combattait sa raison. — lean-Marc, disalt-elle, oii est ttiott fils? J'd dès fers rouges dans la poitrine. Pourquoi ne pas i^nvoyer cette fille qui me fait peur? Hier soir, j'en ai pleuré ! Il ne tout pas dire à M. B... que je suis à Beyrouth ! Ah ! ouvremoi les entrailles, il y a dedans quelque chose qui me fait mal! Je la soutenais dans mes bras et je tremblais de tous mes membres. Louise revint avec un vase plein d'eau émétisée. J'en fis boire à Suzanne; elle se tordait en criant : — Oh! tuez-moi, je souffre trop I — C'est peut-être le choléra, me dit Louise avec teteur. Une sorte de calme sembla se répandre tout à coup sur Suzanne; elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller; sa face devint très-pâle et la respiration fut plus régulière. — Oh I comme j'ai envie de dormir, dit-elle.

D'UN ÔUIGIDÉ 195 Je la regardais avec une anxiété que vous
co*DprendreE, chère amie; je suivais les progrès de la .décomposition de
son visage, et un grand trouble s'était emparé de moi. En la Toyant assoupie,
je reprenais espoir^ je pensais qu*elle venait d'éprouver seulement une
indisposition aussi violente que passagère, et qu'elle en serait quitte pour
une lassitude de quelques jours, lorsque tout à coup je vis ses mains s'agiter
vaguement au-devant d'elle, avec ces mouvements doux et indécis que
j*avais autrefois remarqués chee ma. mère mourante; je compris tout alors
et je tombai à genoux en pleurant : — Suzanne! Suzanne! lui ci*iai-je,
regarde-moi, je t'en supplie. — Je ne puis pas, me répondit*«l)e d'une voix
à peine distincte^ j'ai un bandeau de plomb sur les yeux. A ce moment, M.
Galaxhidis, le médecin, arriva. — Oh! docteur! cher docteur! lui dis-je,
eniui pressant les mains, sauvez-la, et de moi vous ferez après ce que vous
voudrez ; et je lui racontai rapidement ce que j'avais vu et ce que j'avais fait.
Sans me répondre il s'avança vers Suzanne, l'examina avec soin, essaya en
vain de la fkire parler^ tira ses lancettes^ lui fit une abondante saignée, et
ordonna des boissons acidulées. Il vint vers moi, et me conduisant à part :
— Êtes-vous sûr de vos gens? me dit-il. -^Pourquoi? «^ Cette femme est
empoisonnée. Je jetai un cri.

i96 MÉMOIRES me prenant la main et en m'enlraînant près du lit de Suzanne,. voyez, les yeux viennent de s'ouvrir, mais ils n'ont plus de regard; l'intelligence les a déjà quittés. Tout à l'heure, m'avez-vous dit, il y avait une excitation exti-aordinaire des facultés physiques et morales, la face était colorée et l'œil saillant; voyez maintenant, un invincible affaissement s'est appesanti sur la malade, une prostration générale engourdit ses membres ; sa pâleur est livide, une sueur froide coule lentement sur ses traits bouleversés, et par instants ses extrémités sont agitées de tremblements nerveux. Elle est empoisonnée, vous dis-je, et je suis arrivé trop tard. — N'est-il donc plus d'espoir? lui demandai-je, en suspendant ma vie à ses lèvres. — Dieu seul le sait, me répondit-il. Pendant deux heures, il s'occupa en vain autour de Siusanne. Agenouillé près du lit, tenant dans ma main la main de la mourante, écrasé, épouvanté, je ne pouvais comprendre encore le malheur qui m'accablait. A travers mes larmes j'aperçus Bekir-Aga. -* Setti-Zaynèb, lui dis-je avec un signe qu'il comprit. — Je Val enfermée, la vipère, me répondit-il, demain nous la tuerons I Un profond silence se faisait autour de nous. Louise étouffait ses sanglots. On entendait la respiration courte et haletante de Suzanne. Tout à coup elle essaya de parler; ces sons inarticulés me réveillèrent de ma torpeur ; je me levai pour recueillir ses paroles, et dans le murmure confus qui s*échap

D'UN SUICIDÉ 197 paît de ses^ lèvres déjà violettes^ je reconnue les premières notes du Stabat de Pergolèse. Elle chantait^ la pauvre enfant, elle chantait un air qu'autrefois elle avait souvent dit pour me plaire. O ma vieille amie^ mon cœur est plein de larmes ! Je sentais sa main se refroidir dans la mienne ; la vie semblait jouer avec cette chère créature qu'elle quittait et reprenait vingt fois par minute. Tout à coup elle se souleva et dit d'une voix distincte et ferme : « Je veux aller à Beyrouth ! » Puis elle s'affaissa avec un grand soupir. Je vis le médecin qui secouait la tête ; j'entendis Bekir-Aga qui disait : Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu ! Louise poussa un sanglot qui retentit jusque dans ma poitrine. Je me dressai en sentant un frisson passer dans mes os ; je lâchai la main de Suzanne ; son bras se détendit naturellement et resta immobile ; je me jetai sur ses lèvres^ elles étaient froides ; je mis la main sur son cœur, il ne battait plus. Suzanne était morte. 11 y avait dix-sept jours qu'elle m'était revenue I Deux heures après, j'étais dans mon cabinet avec le docteur Galaxhidis, qui me récitait certaines phrases banales dont le premier refrain était : « Nous sonuncs tous mortels ; » et le second : « Un homme ne doit pas pleurer comme une femme, » lorsque Bekir-Aga entra. — Voilà ce que j'ai trouvé dans la chambre de l'esclave, dit-il en jetant siu* le divan où nous étions assis des fragments de plantes coupées. Le docteur les prit, et après les avoir examinées pendant quelques secondes :

199 MÉMOIRES —1 Parblet, ft-écna-t-U» j'étais bien certain dû ne pas me tromper. Voici la racine de YcUropa mandaqora et le fruit du solanum sodomium la Pomme du Piable^ comme disent ces iroquois d^ Arabes, deux narcotiques puissants dont vous avez pu, comme moi, apprécier les effets. Je ne connais pas de savants plus forts en toxicologie qu'un musulman. Mon cher monsieur, ajouta t-il en se levant, vous êtes Français, je suis Grec, je ne connais pas votre consul, vous ne connaissez pas le mien ; dans ce pays-ci Tautoritè est turque, et je m'en moque, comme vous, sans doute ; vous êtes un galant homme, ce qui se passe chez vous ne me regarde pas ; cette jeune dame s'est empoisonnée par imprudence, j'en suis convaincu, et j'ai l'honneur d'être votre serviteur. Il sortit enfin et me laissa face à face avec mon lévrier qui hurlait doucement en me regardant pleurer. -^ 0 mou pauvre Boabdil, lui dis-je en l'embrassant convulsivement comme j'aurais embrassé un ami, resteras-tu donc seul pour survivre à ton maître ! Seul avec Louise, accablée comme moi, je rendis à Suzanne ces derniers et pénibles soins qu'on appelle la toilette des morts. Je coupai sa chevelure, je réunis sur sa poitrine ses mains pâles et déjà roidies, je l'enveloppai dans un grand burnous blanc qui me couvrait dans mes nuits de voyage, je la déposai dans le cercueil, et je garde encore sur mes lèvres l'impression du baiser suprême que je lui donnai. Le lendemain, œ fut l'enterrement. Des femmes chrétiennes, conviées par Bekir-Âga, accompagnèrent le cortège en pleurant et en se déchirant le visage, selon la coutume orientale. Sans force et comme disparu dans

D*UN SUICIDÉ i99 une douleur insensée, je suivis Suzanne jusqu'à sa dernière demeure. Elle repose sur le bord de la mer^ sous de grands acacias^ parmi les lauriers-roses, dans un jardin plein d'ombre où se lamentent des lourterelles. Devant cette tombe ouverte, qui allait engloutir l'apparence matérielle de ce que j'avais aimé, un lazariste français paillait. Je n'entendis rien, sinon qu'il disait : ((La poudre retourne à la poudre^ l'esprit remonte à Dieu qui Ta créé ! » Lorsque je rentrai chez moi, dans cette maison où tout me rappelait aux tourments d'une réalité terrible^ je tombai désespéré^ et trop faible pour être résigné. J'éclatai en imprécations : « Espérance ! espérance ! m'écriai-je^ je te maudis, et pour toujours je te chasse de moi^ • car toujours tu m'as menti ! » Des larmes abondantes abattirent cet orage, et je ne sais depuis combien de temps je pleurais, la tête enfoncée dans un coussin, lorsqu'un jour je sentis des lèvres brûlantes effleurer ma main. Je tournai les yeux et je vis Setti-Zaynèb agenouillée devant moi. A mon premier mouvement, elle se traîna à mes pieds, me tendit ses mains jointes, et se renversant avec des sanglots, elle me cria : — Grâce ! grâce ! Je me levai, pendant que le démon du meurtre parlait dans mon cœur ; je mis mon pied sur l'épaule de l'esclave et je la rejetai en arrière. Elle tomba en poussant un cri. J'eus honte de mon action, et je mis ma tête dans mes mains. A ce moment, Bekir-Aga entra. Ses armes étaient passées dans sa ceinture. Il ferma la porte avec soin et s'assura en l'égardant par la fenêtre que personne ne passait sur la route. Setti-Zaynèb, réfugiée dans un

200 MEMOIRES angle, fixait sur FArnaute des yeux égarés de terreur. — Veux-tu donc me tuer ? lui dit-elle. — Oui, répondit Bekir-Aga en tirant son yatagan. Je me jetai devant lui. — Ah ! tu m'aimes encore ! s'écria Setti-Zayneb en se précipitant à mes genoux qu'elle embrassait de ses deux bras. — Non ! lui répondis-je, je te hais et je ne t'ai jamais aimée. — Ah ! dit-elle avec une voix mourante, tu te venges cruellement. Écoute-moi : J'étais heureuse quand cette femme est venue. Tu m'aimais alors ; à l'instant même qu'elle a mis le pied dans cette maison, tu m'as chassée^ tu m'as répudiée, tu m'as enfermée dans le harem ! Je n'ai rien dit ; j'ai attendu, et tu m'as laissée veuve. J'ai fait des charmes, j'ai Composé des philtres, j'ai fait écrire des talismans ; mais cette femme sans doute en savait de plus puissants, car tu n'es pas revenu. Je t'ai prié, je t'ai supplié, je t'ai conjuré de la renvoyer dans son pays ; tu es demeuré inflexible et tu m'as fait emmener par ton Arnaute. Une voix me disait que tu me préparais un malheur. Cette femme se dressait comme une muraille entre nous deux, je croyais qu'en la faisant disparaître tu retournerais dans mes bras. Pardonne-moi, AbouKelb, c'est Schitan le Lapidé qui m'a conseillée. Je suis sortie avec la négresse, j'ai cueilli des plantes et alors... — Tais-toi ! tais-toi ! lui dis-je ; est-ce que je ne sais pas ce que tu as fait ? est-ce que je ne sais pas que tu as brisé à jamais le bonheur de ma vie ? — Ah ! répondit-elle, tu l'aimais trop !

D'UN SUICIDÉ ÎOI — Il faut la tuer ici tout de suite et jeter son cadavre aux chiens^ reprit Békir-Aga. — Non^ dis-je^ pendant que mon cœur se soulevait de dégoût pour cette fille et d'horreur contre cette proposition ; non^ mais je vais lui donner un châtiment sans exemple. — Tu feras de moi ce que tu voudras, miumura-t-elle en pleurant; mais je t'en conjure par le Dieu que tu pries, ne me chasse pas loin de toi. J'ouvris la porte et j'appelai Hadji-Ismaël. Il parut presque aussitôt. — Tu aimes toujours Setti-Zaynèb? lui demandai-je. — Oh! fit-il avec un soupir si profond qu'il ressemblait à un rugissement. — Eh bien, prends-la, je te la donne! Bekir-Aga fit entendre son rire guttural; Ismaëlme regarda sans comprendre; Setti-Zaynèb avait jeté un cri d'épouvante en disant : — Je ne veux pas! je ne veux pas! Je m'approchai d'elle, je la saisis, et la poussant dans les bras du nègre : — Mais prends-la donc ! lui dis-je. Il la serra contre sa poitrine avec un geste et un regard que je n'oublierai jamais. Setti-Zaynèb s'était dégagée de son étreinte, et marchant résolument vers moi : — Je suis une femme blanche et ne suis point faite pour appartenir à un nègre borgne. Tu es un incirconcis et un chien, je ne suis pas à toi, tu n'as pas le droit de me donner, ce n'est pas toi qui m'as achetée; j'irai devant le cadil
J'appartiens à Bekir-Aga, et jamais un mu

202 MÉMOIRES sulman^ sache-le bien, n'imposera un palefrenier de la Nubie à une Circassienne; il faut être chrétien pour cela! Je te méprise^ ajouta-t-elle a^ec un geste de lèvre indescrivable; j'ai bien fait d'empoisonner ta femme blonde. Ces derniers mots me rendirent ivre de fui^eur, et je ne sais à quels excès de vengeance j'allais me livrer, lorsque Bekir-Aga intervint. «- Moi, Bekir-Aga-ben-Abou-Hamet, dit-il, moi qui suis ton réel acquéreur, moi x\\n t'ai payée quinze cents gazies d'or du sultan Sélim, ainsi qu'il appert du contrat passé avec le Djellab par-devant le cheikh Bandar de Dapias, je te doane au sais Hadji-Isn^êl, pour qu'il fasse de toi à son bon {daisir« Demain j'irai avec lui chez le cadî de Beyrouth, afin qu'il écrive ma donation en bonne forme, jurée par Dieu l'unique et par notice seigneur Mahomet, son apôtre. En entendant ces paroles lentement, et solennellement prononcées, Setti-Zaynèb fut prise de convulsions; elle se roulait en éciunant. — Emportd-la, dis-je à Ismaël qui restait tovyours immobile, stupéfait et comme pétrifié. Il la prit dans ses bras vigoureux, la chargea sur son épaule, ainsi que le matin même il avait placé le cercueil de Suzanne, car c'est lui qui l'avait descendu, et U disparut. Quelques minutes après, il entr'ouvrait la porte et demandait : — Ebt-ce bien vrai? N'est-ce pas pour l'effrayer que tu fais semblant de me la donner? — Non, non! rpondis-je, je te jure qu'elle est bien à toi!

D'UN SUICIDE 203 — Et tu me permets d'en faire ma femme? ajouta-t-ii avec hésitation. — Non-seulement je te le permets^ mais je te l'ordonne; va! et surtout^ rends-la malheureuse! Il fit un bond et sortit avec un cri de joie auquel un cri de détresse ne devait pas tarder à répondre. Le soir même, je quittais cette maison n^audite où j'avais un instant rêvé d'ensevelir ma vie, et comme je descendais pour la dernière fois son escalier de marbre, j'entendis quelques sons de mandoline et une voix qui psalmodiait un air triste et plaintif. Étonné qu'après de telles infortunes on osât chanter chez moi, je m'arrêtai en écoutant; c'était Hadji-Ismaël qui improvisait, à la mode nubienne, une romance en s'accompagnant d'un téhégour qu'il avait décroché quelque part. a Ohé! ohé! disait-il; elle est belle comme une pou» liche de bonne race! Ses cheveux sont si longs qu'ils » feraient le toiu* du mont Arafat. » On me l'a donnée, la belle fille des p^ys froids; je » Tai mise dans ma maison, comme Dieu a mis le soleil » dans le ciel. » Elle m*a battli; elle m'a dit : Tu sens mauvais! mais)) je l'ai prise dans mes bras et elle y est restée ! ohé ! ohé ! » Je l'emmènerai dans mon pays, sur les bords du 0 grand fleuve; elle dormira dans ma hutte de limon; » elle allaitera mes enfants, assise sur une natte que. 9 j'aurai tressée. » Les femmes noires en mourront de jalousie, et les » vrais croyants diront en me voyant : Ah! comme il est » heureux ! ohé ! ohé ! »

204 MÉMOIRES Je n'en écoutai pas davantage^ et je partis avec des sanglots dans le cœur et sans oser me relourner. J'avais hâte de fuir; je pris le premier bateau à vapeur en partance, et je gagnai Constantinople, où Bekir-Âga me rejoignit au bout de trois semaines. Il avait résilié le bail de ma maison^ vendu mes chevaux et mes meubles^ ainsi que je lui en avais donné Tordre. — Et l'esclave? lui dis-je. — Le sais l'a emmenée de force en Egypte sur une caravelle de Damiette, il va la conduire à Korosco; elle est folle de fureur, et lui, il est fou d'amour ! — Pauvre fille ! dis-je si bas que je fus seul à m'entendre. Je restai quelque temps à Constantinople ; puis je me rendis dans le Caucase, où je me liai avec Qiamyl-Bey, dont vous avez admiré chez moi le long poignard circassien. VII Mai 1853. Depuis un mois je suis de retour à Paris, et mon ennui est tel que j'en souffre comme d'un mal aigu. Je ne sais que faire, je ne puis me résoudre à aucune occupation; ma pensée tourne en moi comme une bête fauve en cage. Il faut cependant en finir avec ces énervements où je me complais d'abord, et qui ne tardent pas à se convertir en douleurs ; je ressemble à ces voyageurs égarés dans la neige; ils s'endorment avec joie et se réveillent perclus, si même ils se réveillent. Dans les derniers mois de mon voyage, je regrettais Paris, ma maison^ mon'

D'UN SUICIDE «05 existence civilis^c^ la musique et lesjhéâtres; maintenant que je suis rentré en possession de tout cela, je regrette le désert, les nuits sous la tente^ la marche des caravanes^ les forêts de palmiers et les sources où les troupeaux vont boire. Ce sera donc toujours la même chose ! j'ai le mal du pays où je ne suis pas. La joie présumée de mon retour se calma dès que j'eus mis le pied sur la terre de France. A Marseille, où je laissai à Bekir-Aga le soin des douanes et des roulages, je pris la malle-poste pour gagner plus rapidement Paris. Assis à côté du courrier dans le cabriolet qui surmonte» le fourgon plein de dépêches, enveloppé dans mes bui*nous^ emporté au galop de quatre chevaux, silencieux et triste, je regardais les paysages et je les trouvais laids. La pâle verdure des arbres fraîchement renouvelée se détachait mal sur Tazur fané d'un ciel trop blanc; les montagnes estompaient à Thorizon la maigre silhouette de leurs lignes sans candeur; les rivières, sillonnées de lourds bateaux, rétrécies par des quais désagréablement réguliers, enjambées par des ponts éclairés de réverbères, me faisaient penser avec amertume aux fleuves larges et pacifiques qui coulent sans contrainte entre leurs rivages libres etdeshabités. Tout me paraît mesquin : les villes, les villages, les maisons et les hommes, tout jusqu'à ce soleil blafard qui semble avoir les pâles couleurs. Quand nous nous arrêtons pour relayer, les paysans entourent la voiture et disent en regardant mon costume étranger : — Sûrement que c'est un général [de Bédouins qui va voir Abd-el-Kader ! Alors le courrier se met à rire, et le postillon fixe sur moi ses gros yeux étonnés. A Moulins, des enfants m'ont

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

206 MÉMOIRES suivi dans la nie^ tout cela m'irrite. Ces gens-là n'ont donc jamais rien vu? Â Nevers^ je suis monté dansnin wagon du chemin de fek* où je m'endormis bientôt de lassitude et d'ennui; je ne tardai pas à être réveillé par la conversation de mes voisins; c'étaient deux blatiers qui causaient entre eux. — Mes farines sont en trame^ disait l'un. — Les miennes sont gruauteuses^ criait Tautre* — Heureusement^ repi*enait le premiek* , que le blé avrillet [^annonce bien; quant au métcil^ il n'y faut pas » penser. — Moi^ ajoutait le second , je ne veux plus que du taganrok; c'est le seul que la carie n'attaque jamais et qui fait le meilleur pain. ^ Oui, mais il coûte cher. — Ah ! baste ! on le mélange. Et ils se prirent à rire comme deux bandits. Le premier, celui dont les farines étaient en ittkme, se tourna vers moi et en me saluant : — Monsieur doit venir d'Orient, ça se voit à ses habits; pourrait-il me dire combien le boisseau de froment s'est vendu cette année à Constantinople? Je levai les épaules sans répondre et je i^fermai les yeux. — Il ne comprend pas le français, reprit mon interlocuteur, c'est ennuyeux; il nous aurait dit combien il a de femmes dans son sérail. J'éprouvai une vague envie d'étrangler cet imbécile et de le jeter par la portière. Je m'apaisai en songeant judicieusement que la plupart de mes concitoyens jouissent d'une bêtise au moins égale, et je me rendormis en

D'UN ÔÛÎGIDÉ 207 murmurant au fond de ma pensée le chant des bateliers du Nil. Quatre heures du matin isoniiatent au jardin des Plantes quand nous arrivâmes à Paris. Un jour douteux et bleuissant commençait à éclairer la ville^ des bandes jaunâtres s'allongeaient dans le ciel; sUr les quais^ des hommes marchaient vite qui éteignaient les réverbères ; la Seine bourbeuse semblait froide et triste. Personne ne passait dans les rues; les portes, les fenêtres, les boutiques étaient fermées encore; Paris avait l'air d'une ville abandonnée. Un cabriolet me conduisit jusque chez moi; j'eus grand'peine à réveiller le portier, et je montai dans mon appartement où nul ne m'attendait. Mes livres, mes tableaux, mes amies étaient à leur place, mais couverts d'une couche grise de fine poussière; des araignées avaient filé leur toile dans led angles des murailles ; un bouquet de fleurs desséchées avait été oublié dans un vaVe; on respirait partout cette odeur fade et neutre qui est comme le parfum de l'absence. J^avais froid ; je fis du feu et m'assis près de ma che^ minée. Je contemplais les flammes sans penser; je sentais un grand vide dans ma tête, je n'avais d'autre impression que celle d'un abattement inexplicable et sans bornes. Les heures coulaient lentement, et ne sachant que faire pour distraire mon ennui jusqu'au moment où je l)ourrais sortir, je pris un carton dans lequel j'enfermais autrefois des dessins, des plans, des gravures, et je me mis à regarder ce qu'il contenait. J'y trouvai une lithographie faite par Eugène Leroux

208 MÉMOIRES d'après un des tableaux les plus remarquables de l'œuvi*e / de Decamps : le Suicide, et je la considérai longtemps sans pouvoir en détacher mes yeux. Dans une mansarde étroite et désolée^ sur un grabat maigre et sans drap^ un jeune homme était étendu. Une couverture, dernier vêtement de jour et de nuit que lui a laissé la misère, enveloppe son corps ravagé par la souffrance ; une de ses mains pose sur sa poitrine, l'autre pend sans force et traîne jusque sui* les caiTeaux froids et usés : sa tête, en retombant pour toujours, a rejeté en arrière ses longs cheveux souillés de sang; à terre, près du lit, un pistolet encore chaud a été l'instrument de li]erté dont s'est servi ce malheureux. Près de lui, contre la muraille, s'appuient les outils divins qui n'ont pu le faire vivre : un chevalet, une palette tachée de couleui's humides encore, car il a dû lutter jusqu'au dernier jour. Pli^s haut, sur une planche inégale et rugueuse, sont rangés quelques livres, une statuette en plâtre et une tête de mort qui regarde avec ses grands trous celui qui viait d'échapper à la vie. Gela est sinistre et terrible. G'e&t le dénûment d'un drame long et incessant, de chaque heure, de chaque minute. Il avait sans doute rêvé la gloh^e à défaut de la fortune, et avec le dévouement sublime de la jeunesse, il avait choisi la route ingrate de l'abnégation, du travail, de l'intelligence, regardant avec mépris les méprisables efforts des ambitieux à qui rien ne coûte, ni défection, ni bassesses, ni apostasie de soi-même, ni trahison des autres, pour arriver à la réalisation des vœux de leur cœur atrophié. Il s'était dit ; la vie ne vaut pas le sacrifices de sa conscience, cette bonne divinité intime si douce

D'UN SUICIDÉ 209 et pourtant si effroyable. U avait courageusement résolu de marcher droit et juste à travers le cloaque immonde de l'humanité; il a succombé à la peine^ vaincu, mais inébranlable en sa foi. C'est la faim^ la misère^ le froid qui chaque jour lui ont fait monter un degré de la résolution sainte en haut de laquelle le suicide l'attendait pour lui donner le baiser du repos. U est mort en martyr, en héros peut-être ! Il n'est plus à plaindre, et son sort me fait envie. Mais moi, grand Dieu ! qui me guidera vers cette extrémité à laquelle j'arrive, ce sera Tennui, la paresse, le désœuvrement, et peut-être aussi une sorte d'organisation morale particulière qui a mis des tristesses de vieillard et des langueurs de moribond dans mon cœur de jeune homme. Engendré par un homme mourant, j'ai porté pendant ma vie entière la peine de l'imprudence impie de mon père. Il m'a légué les mélancolies de la mort qui venait vers lui; je me suis toujours débattu contre les attractions d'une fin prochaine qu'il a mises fatalement en moi parce qu'il les ressentait, et auxquelles je succomberai comme on succombe à une tache originelle. Son âme, prête à prendre son vol et déjà sollicitée par les promesses de liberté et de délivrance que la mort murmure aux oreilles de ceux qu'elle va choisir, m'a transmis des besoins d'indépendance contre lesquels tout s'est bâti. Tout m'a semblé un asservissement, le travail, l'amour, la recherche de la fortune, l'existence même; et à force de vouloir être libre, j'ai fini par vivre seul, en dehors du milieu commun, et je suis devenu malheureux. J'aime la mort car d'autres aiment la vie. Jean-Paul a raison : qu'on meure quand on voudra, on a toujours assez vécu ! 14

ti9 MÉMOIRES Gela est singulier, cependant, que le premier objet qui aH frappé mes regards à mon retour dans ma maison> soit comme un appel vers les mystères de rêternité! Est-ce donc un signe que je vais bientôt partir pour mes destinées futures? Seigneur, que votre volonté soit iHitet Quand Theure fut venue où je pouvais sortir, je descendis dans les rues, qui m*ahurîrent par leur fhicas, comme le matin elles m'avaient glacé par leur sf.litude. J'allai voir mes amis, ils me reçurent bien, comme s'ils m'avaient rencontré la veille, banalement et sans effusion. Us me dirent tous : a Tiens, te voilà, je ne t'attendais pas si tôt, as-rtu fait un bcm voyage? » Puis ils me parlèrent de leurs affaires, de leurs maîtresses, de leurs places, dé leur argent. Je n'ai pas le droit de me plaindre^ je l'ai voulu. Je me suis retiré d'eux et ils m'ont délaissé; tant pis pour moi, vœ solif Une curiosité bien explicable m'entraîna vers la rue qu^vait habitée cette pauvre Suianne; j'allai interroger le portier, qui me reconnut. M. B... avait quitté la maison après le départ de sa femme, et maintenant il vivait maritalement avec une manière de fille entretenue qu'il fréquentait déjà et du temps de madame.)) Son ancien appartement était à louer, j'en pris les clefs et je montai seul, poussé peut*être par l'implacable besoin d'exagérer une émotion douloureuse. Je parcourus les chambres vides, dont on avait renouvelé les papiers et repeint les plafonds; je contemplai cette alcôve où souvent elle avait pleuré en m'appelani; je revis la place de son piano où eue jouait mes airs favoris, et je m'appuyai contre cette cheminée auprès de laquelle j'avais autrefois passé de si bonnes soirées. En

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

D'UN SUICIDÉ 2.11 me regardant dans une glace, je fus effrayé de ma pâleur. ((C'est par moi qu'elle est morte, mç disaiç^je;, c'est moi qui l'ai tuée ! » }e descendis, et je quittai le portiçr sans oser lui p^ler de nouveau. Dans la rue, il y avait des hoipmes et des femmes qui criaient : ((Voici ce

il2 MEMOIRES trouvé ; je n'ose plus les nier systématiquement, car ma conscience me dit que j'ai tort; mais je les redoute, elles me font peiu*, et je les trouve insuffisantes. J'ai eu des maîtresses que beaucoup m'auraient enviées, j'ai possédé des créatures belles comme la beauté, j'ai vu des femmes assez désirables se jeter à ma tête, et je leur ai dit : Je ne veux pas de vous ; j'ai dormi sur le sein brun des femmes de Qôseir, qui reçoivent dans leurs bras les pirates de la mer Rouge ; j'ai essayé de bien des amours, et pas un n'a su consoler ce qui se lamente dans ma poitrine. Une femme légitime me rendra-t-elle heureux? Non. Sous les chênes verts de la Ghiaja, je les ai vus, les jeunes époux, muets, immobiles, les mains enlacées, regardant vers la mer et se jurant une tendresse éternelle ; j'ai pu leur envier ces moments-là, mais jamais je n'ai envié leur vie. Le mariage ressemble au Vésuve, il commence par des bois charmants et des prairies veloutées ; il continue par une poussière aride et des blocs de lave qui déchirent les pieds, il se termine par un volcan. Qu'ils se promettent un bonheur sans fin, qu'ils rêvent les douceurs d'un amour immuable, qu'ils aperçoivent à leur horizon une agréable vieillesse entourée de beaux enfants, cela est au mieux. Mais qu'ils trouvent les lassitudes, qu'ils rencontrent les trahisons et l'ennui, qu'ils atteignent, au travers de mille souffrances, un âge empoisonné par l'ingratitude, la méchanceté et les indépendances de leurs fils ! cela est probable. Je ne me marierai pas; pourquoi me marierais-je? Pour avoir une famille? Le dernier mot de la famille de l'avenir est tout au long dans l'Évangile : La mère, l'enfant et un père nourricier,

D'UN SUICIDÉ %\Z Les plus sages m*ont dit : ces gens-là qui n'ont jamais écrit que des invitations à dîner. « Le poète a charge d'âmes; » ils ne le savent pas sans doute. La mission de l'écrivain est la plus difficile, la plus élevée, la plus calomniée, la plus sainte qui soit sous les étoiles! Comment pensent-ils donc que je puisse la remplir? Suis-je de la tribu de Lévi pour oser prétendre au sacerdoce? VIII Même date. Écrire ! écrire ! Cela me fait peur. A ceux qui me tourmentaient trop en me poussant vers ce but, j'ai montré une lettre que j'ai adressée à un enfant que j'aime et qui

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

214 MÉMOIRES veut marcher vers les gloires Ultérieures. Cette lettre, pleine d'insulations et qui recule devant une conclusion définitive, la voici 5 j'y parle de bien des choses qui m'épouvantent, je Ta voue, et que jfe ne me sens pas le courage de braver hardiment. « Mon cher Probus, r> J'ai reçA, il y à trois jours, la lettre où tu m'as dit que 9 tes études sont enfin terminées, et que tu es plein de » trouble et d'irrésolution sur le choix d'une carrière. Au » collège, tu as fait beaucoup de vers français, comme la plupart de tes camarades; tu as lu un grand nombre » de romans; tu as écrit quelques nouvelles avec un style D rempli de réminiscences; tu te crois du talent, sinon » du génie, et tu veux te faire poète ! La diplomatie où » ton père, usant de ses influences, voudrait te faire entrer » répugne à ta jeune indépendance. Tu me fais là-dessus des phrases qui sentent convenablement son » Spartiate; cela est au mieux; mais as-tu bien réfléchi, » et sais-tu ce que tu vas faire? y> Tu es jeune, tu as dix-neuf ans, tu vois tout en beau et tu n'as encore bu dans l'existence que le miel qui nage à sa surface, Tabsinthe est dessous; prends garde,)) tu ne tarderas pas à la trouver. Tu rêves des gloires et)) des apothéoses, sans savoir, pauvre enfant, quelle voie » douloureuse il te faudra traverser pour les atteindre r> peut-être après ta mort. Ici-bas chacun souffre sa passion, le poète plus que tout autre, car son front saigne incessamment sous une couronne d'épines, car chaque « jour, on enfonce une lance dans son flanc, à chaque D minute l'éponge du vinaigre est pressée sur ses lèvres.

The text on this page is estimated to be only 29.16% accurate

D'UN SUICIDÉ 2^5 1» Tu sais ce que disait Zorriila sur la tombe de don José Y> de Lara qui avait préféré le suicide à la faim : « Le i> poète, dans sa mission sur terre^ est une plante mau* V dite qui donne des fruits de bénédiction ! » Il avait raison> p chacun flagelle Técrivain, et il faut que Fécrivain panse » les blessures de chacun. Ton martyr sera de tous les y> jours^ ta lutte de toutes les heures, lutte incessante et » terrible» lutte du plus faible contre le plus fort, lutte » de l'unité contre la pluralité, lutte contre l'envie^ la » calomnie, la colère, la compas'sion, la méchanceté, » l'hypocrisie, la sottise, le mensonge, l'opinion, TinjusD tice, la défiance, la vanité, Tindiscrétion, le mépris et)> la haine!)) Tu n'as pas fait encore les premiers pas vers ce but » idéal qui n'est pas maintenant de ce ipondel tu n'as » pas encore mis en mouvement la machine qui doit » broyer ton coeur; écoute-moi, et si ton courage n'hé» site pas en présence des douleurs qui t'attendent ceins 7) tes reins alors, prends le bâton blanc de ton pèlerinage^ » et sans trembler, sans regarder en arrière^ ^ans pâlir, p va, impassible et sérieux, à la conquête des idées de » lumière, comme jadis les chevaliers errants allaient, » malgré les enchantements et les périls^ à la conquête » d'un talisman d'amour et d'immortalité. » Tu quitteras le monde de la noblesse auquel tu ap^ 9) partiens pour monter dans le monde de l'intelligence ; » tu abandonneras le monde qui assoupit, pour t'élevet n dans le monde qui dévore; le premier ne te pardon» nera jamais d'avoir déserté ses habitudes mesquines, » ses trahisons puériles et l'immoralité de ses allufes; le » second te dira : Sois le bienvenu! car il accueille. fra

216 MÉMOIRES D'HERACLITE et sans distinction tout ce qui porte en lui » soit une valeur propre et une force intrinsèque. Sois » prudent aïeux^ travaille sans relâche et sans cesse, rassemble ta vigueur pour frapper un coup décisif; imite » le Tali-Pat qui remue invariablement sa sève pendant plus un siècle et qui laisse enfin éclore une fleur incomparable. Ne cherche pas tout de suite à monter au soleil, » souviens-toi des ailes d'Icare, dont le trépas fut glorieux » cependant, car » Il mourut poursuivant une haute aventure! » Ne te presse pas; regarde autour de toi avant de » commencer, et surtout ne t'illusionne pas sur les destinées qui t'attendent. Le monde où tu as vécu jusqu'à plus cette heure s'imaginerait trop facilement que les écrivains même mènent volontiers des existences de Sardanapale et » que toutes les joies défendues sont leur pâture habituelle. Tu seras surpris, cher Probus, de les voir dans » la libre manifestation de leur existence; tu t'étonneras plus de l'austérité de leur vie, et tu admireras leur abnégation courageuse. Ouvre René, et relis cette phrase qui plus est toujours vraie : « Ces chantres sont de race divine, plus ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait » fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et plus sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, plus et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme plus des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers et ne peuvent comprendre plus les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des plus idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en plus apercevoir, comme des nouveau-nés! plus Tu comprends

D'UN SUICIDÉ 217 » dras, en les voyant de près^ toutes les insuffisances qui » les accablent, et les chagrins qui les rongent. Vivant » sans cesse dans un monde idéal où ils se réfugient loin » des tourments qui les harcèlent comme une meute » aboyante, obligés de se jeter à travers des rêves insensés » pour échapper aux morsiu*es de la réalité, ils en arri» vent à développer outre mesure des besoins que nulles » richesses ne pourraient satisfaire. Ils parlent tout bas » avec le dieu qui les habite, ils écoutent le murmure p inefiable de leurs pensées, ils aiment Tètre charmant i> que leur imagination a créé, et ne s'inquiètent plus p alors ni des discours idiots qu'ils entendent, ni des » idées ridicules qui leur font obstacle, ni des créatures » vendues qui apaisent leurs désirs. Au milieu de la son eiété qui les entoure, ils sont conune une secte sacrée » qui parle un langage hiératique intelligible pour eux p seuls; à travers tout, malgré tout, ils poursuivent la » marche ascensionnelle d&leur extase, et meurent sou)) vent sur un graliat, à côté d'un morceau de pain bis, » gardés par une femme repoussante et vieille, rêvant » les habitations d'Héliogabale, les caresses de Cléopâtre » et les festins de Vitellius. 9 Cette maladie-là est mortelle, crois-moi, Probus, je » le sais par expérience ! D Avant-garde de l'humanité qu'ils précèdent d'au)> moins un siècle sut les obscurs chemins de l'avenir; » pionniers envoyés par Dieu au défrichage des mo» raies, des croyances, des religions que nous n'aperceven pas encore; calomniés parce qu'ils ne sont pas » compris, méprisés parce qu'ils sont calomniés, re» poussés parce qu'ils sont méprisés, ils se voient déclassés.

31d MÉMOIRES y> appauvris^ isolés au milieu de leurs contemporains » qu'ils flétrissent tous, nobles, banquiers, marchands, y> artisans et prêtres, du titre de bourgeois I la plus vio» lente injure de notre langue. Ils travei*sent les hommes » qui les environnent sans daigner faire Un effort pour » descendre jusqu'à euï, et sont forcés par la persistance)) originale de leur personnalité même à ne jamais s'y)) mêler, comme ces fleuves qui coulent parmi des lacs)) et gardent au milieu des vagues étrangères la couleur)) particulière de leui'S eaux. Leur destinée est d'être mé)) connus, de pâtir, de pleurer au dedans d'eut^mêmes)) en gardant un sourire sur leurs lèvres, de ne jamais » reculer devant le supplice, de ne jamais demander » grâce et de faire rire à leurs dépens la foule imbécUe, » s'ils osetit crier : Je soufi*re ! » Ce sont ces douleurs-là qui font leur fofce, me diras^ y> tu, je le sais; fls seraient moins grands s'ils n'étaient » pas si misérables. Tu sais ce que dit Jean-Paul : L'âme)) humaine ne donne son parfum que lorsqu'elle est » froissée. Cela est vrai : l'âme est comme la graine de » sésame qui ne laisse échapper son huile que si elle est » écrasée, broyée, triturée, anéantie. Qu'est-ce qui les » sauve donc de tant de tortures? Forgeuil! ce péché » capital inventé par ceux qui ont voulu abâtardir l'homme » pour en faire un automate dont ils manieraient les » ressorts; l'orgueil, cette vertu sublimé qui est la con» science de sa propre force, comme la vanité en est l'il» lusion. L'orgucfl fait supporter le martyre, mais ne le » rend que plus horrible; n'auras-tu pas peur quand il » te saisira? » As-tu réfléchi aux vertus qu'il te faudrait avoir, et

D'UN SUICIDÉ 219 » les connaît-tu bien? L'artiste, et surtout le poète, doit » être une sorte d'androgynisme qui réunit en soi la sérénité et la sensibilité, la force et la tendresse; homme » par l'intelligence, femme par le cœur, héros par son » courage invisible, il doit toujours planer au-dessus de » ses passions, comme le pétrel au-dessus des tempêtes : » elles doivent augmenter sa puissance au lieu de la débaliser; son cœur doit être subordonné à son cerveau, » et même dans ces moments divins où l'extase l'emporte sur ses ailes d'or, il doit conserver son calme, sa » placidité, sa sagesse pour comparer, apprendre et se » souvenir. » Plein des douleurs du monde extérieur qui entreront j) en toi comme des glaives aigus, surexcité sans cesse » par les irritations que tu puiseras dans tes propres instincts intentionnellement exagérés, tu feras souffrir » tous ceux qui t'aimeront; tu deviendras un être contagieux, tu répandras autour de tes tendresses les chaT) grins, les inquiétudes, les angoisses qui vont se nourrir de toi, et rien qu'à l'aimer, une femme deviendra » malheureuse, car elle aura respiré sur tes lèvres l'enivrant parfum de la tristesse. Je te plains alors, car n peut-être, te sentant dangereux comme une épidémie, » fuiras-tu loin de celle qui te tendrait les bras et que » tu aurais pu aimer. » Ce n'est pas tout! As-tu songé à la misère? Je sais » que, sans être riche, tu as une fortune suffisante aux besoins d'une existence ordinaire, mais je sais aussi » que cette fortune peut être perdue et que demain tu » peux te réveiller ruiné. La vie ne fourmille-t-elle pas » d'aventures semblables? Tu travailleras, tu écriras, tu

220 MÉMOIRES y> vendras tes œuvres! 0 cher innocent^ on ne gagne pas » d'argent avec la littérature, tu connais la vieille chan» son : » Pégase est un cheval qui porte » Les grands hommes à i*hôpital. » Tu auras beau faire, si tu veux rester inaltérable, tu » sentiras la faim mordre tes entrailles; il te faudra cinq » ans, dix ans, vingt ans peut-être avant d'arriver à payer » ton pain. Ou bien alors tu te feras journaliste politi» que, ce qui est triste à en pleurer; ou tu agiras en D vertu de cet axiome d'un déplorable écrivain qui fut » ministre : La littérature sert à tout, à condition qu'on » en sorte. Et tu imiteras ces intrigants vulgaires qui ont)> pris les lettres comme un marchepied pour amver à)) quelque place grasse et tranquille, et qui n'ont jamais » été utiles à ce qui les avait nourris.)) Vois ce que la France fait de ses poètes ! Elle leur » élève des statues après qu'ils sont morts de faim. Va, D c'est toujours la même histoire que du temps de » Louis XLY, surnommé le Grand sans qu'on puisse de» viner pourquoi, et qui laissait » Molière sans tombeau, Coracille sans souliers. » Si tu gardes les quelques mille livres de rente que » t'a léguées ta mère, tu conunenceras une ère de dévoue)> ment et d'abnégation dont jamais tu ne devras essayer y> de sortir. Dès que tu seras entré dans cette lamentable » famille des artistes et des poètes, tu ne t'appartiendras » plus en propre, tu seras à eux comme ils seront à toi, » tu seras solidaire de leurs tourments dont tu réclame

D UN SUICIDÉ MI » ras ta part, tu ouvriras deyant eux ton cœur
 et ta main, }>' et tu détesteras ce monde injuste et méchant d'où tu » sors,
 qui, lorsqu'il les voit terrassés, se jette de tout son » poids dans la balance en
 criant : Malheur aux vaincus ! » Si tu d^ens pauvre, ce sera la Boliême,
 comme ils » disent! Oin Thorrible chose! User sa vie dans des com» bats
 stériles et sans grandeur^ dépenser à la conquête n du pain quotidien plus de
 temps qu'il n'en faudrait » pour faire un bon livre ; subir tous les
 tiraillements , » toutes les humiliations, tous les déboires de la pau» vreté ;
 loger dans des mansardes glaciales en hiver et » brûlantes en été ; aller à
 l'hôpital quand on est malade » et tâcher d'y prolonger son séjour, parce
 qu'au moins » on y est nourri;, chercher peut-être dans des accès de »
 débauche des consolations qu'on ne trouve pas; sentir D ses facultés baisser
 sous la pression permanente de la » misère et du désespoir; être réduit à im
 travail re» poussant qui ne donne même pas à manger, être ex» ploité par les
 uns, vendu par les autres, repoussé par l» tous; vivi*e ainsi de longues
 années et s'apercevoir un D jour que les lassitudes de toutes ces douleurs
 ont brisé 9 vos forces au moment x)ù peut-être on allait aniver si» non à la
 gloire, du moins à la possibilité d'exister, voilà » ce que c'est que la
 Bohême. Nous savons ceux qui ont » été assez doués de Dieu pour pouvoir
 la traverser et en Y> sortir sains et saufs, mais savcms-nous ceux qu'elle a n
 engloutis? savons-nous ceux qui ont sombré dans l'éy> nervement des
 désolations? savons-nous ceux qui ont » allumé un réchaud ou qui sont
 devenus commis dans » une compagnie d'assurances, ce qui est la même
 chose? D Si tu dis cela dans le monde, sois certain qu'il se trou

The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate

22S MÉMOIRES » vera un monsieur^ qui aura toujours eu cinquante mille y> livres de rente, dont toute ToriginaUté consistera à avoir » un crâne en forme de pain de sucrQj et qui te répon» dra en fredonnant : » Dans un grenier qu'on est bien à vingt^s I » une sottise dite en mauvais vers par M. J.-P. de Béranger, qui e\$st un mauvais poêle foil apprécié.de^ tempéy> i^ments lymphatiques, » Prends garde, cher Prohus, d^ lâcher la proie pour » Tombre. La principale affaire de Texistence doit être D la tranquillité , à défaut d^ Tintrouvahle bonheur ; ne » recherche pas les rentiers pleini dVpines^ marche par » les chemins battus aplanis ^ous les pieds de la foule, » e(accepte , en fermant le^ yeu](, cette carrière

The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate

D'UN SUICIDÉ 223 » aux dames; tu ramassera» le bouquet de la princesse; » tu tiendras Téventail de la marquise^ et les jeunes di* » plomates des cours étrangères en sécheront de jalousie,)) Pendant le jour^ tu seras dans ton cabinet^ un cabinet » grave, sévère, comme il convient à un homme sérieux, » mais où tu laisseras cependant adroitement traîner)) quelques fleurs fanées > quelque petit gant mignon, » peut-être même un portrait entr'ouvert, afin qu'on » puisse dire de toi : « C'est un heureux mortel; il est » au mieux avec M"»***.» Là, tout entier à tes travail]^ » importants, tu caché teras de? dépêches, tu plieras des » enveloppes, tu dessineras des tambours-majors sur la » ouverture de tes livres > tu feras des cigarettes, tu » tailleras des plumes, tu bâilleras souvent, et ei^suit^)) tu sortiras à cheval, si le temps p'est pas trop mau-* » vais. Quand tu auras suffisamment fait cela dans un » pays, tu iras lé faire dans tin autre, et parfois tu re» viendras à Paris te montrer dans quelques salons où D il est bon qu'un jeune bonune soit admis. Au bout de » di^ ans de cette existence, tu ne penseras plus à faire 0 des vers, je t'assure, et si tu rencontres quelque part » un véritable poète, tu lui diras : Ah! parbleu! je con» nais ça; j'étais comme voua autrefois; qu'est*ce qui » ne fait pas un peu rimer amours avec toujours ? ce » n'est pas dangereux, allez ; c'est une manie dont vous yt guérirez vite et qui, du reste, ne mène à riqn, » Et tu » te trouveras fort heureux. Tu passeras pour un homme » profond en employant certaines formules toutes faites)) à l'usage des pauvres d'esprit; tu prendras Thabitudû » d'être réservé, afin de faire croire aux autres et de fi» nir par croire toi-même que tu penses beaucoup, et

214 MÉMOIRES » quand tu auras trente ans, ton père te fera faire un Y> mariage de convenance qui te vaudra de l'avance» ment. Le ministre signera à ton contrat^ ta femme te » rendra père de plusieurs enfants qui ne te ressemblent» ront pas^ tu les feras danser le soir sur tes genoux et tu » seras au comble de tes vœux ! » Je t'entends dire comme les montagnards à Frank : » Tu railles tristement et misérablement. » Oui^ tristement et misérablement; car je me sens le » cœur débordant d'amertume. Hélas! tout cela est vrai I » et selon les gens du monde ^ tu serais un fou digne de m Charenton^ si tu hésitais entre ces deux positions qui » se résument ainsi : nullité et bien-être; intelligence et » martyre. Choisis maintenant. » Mais si tu as conservé cette âme ardente et gèném reuse que je t'ai connue lorsque tu étais enfant^ si tu » es toujours ce cher Probus que ma vieille tante sury> nommait en riant : Cœur-d'Airain; si tu es vraiment » digne de manger le pain des forts et de souCTrh' pour » la cause sacrée de l'esprit et de l'humanité , alors tu » ne balanceras pas, et tu diras comme le Grec prisonnier » j}L Syracuse : Qu'on me mène aux carrières ! Si tu as ce)9 courage^ je te dirai : Sois béni^ et que Dieu te donne la n persévérance! » Alors^ sois inébranlable^ va en avant sans compter » les obstacles^ n'abandonne jamais ton drapeau^ et meui's » sur la brèche plutôt que de reculer d'une ligne ; aime r> ton art par- dessus tout^ par-dessus les amis^ tes maîm tresses et toi-même; donne-lui^ s'il le faut^ ton cœur à » dévorer. Tu veux être écrivain : aime la littérature

D'UN SUICIDE «25 » exclusivement à toutes choses^ c'est une
 grande dame » qui ne veut point de rivale ; songe à ceux qui l'ont » aimée et
 enorgueillis-toi de tâcher de marcher sur leurs » traces; souviens-toi que
 ceux qui Font chérie ^ idolâ» trée^ encensée^ glorifiée^ déifiée, étaient des
 génies que » Dieu avait tirés peut-être du plus profond de son es» sence.
 C'est Homère, Aristophane et Plutarque; c'est » Horace, Plante et Juvénal ;
 c'est Chanfara, Sadi, Imrou» 1-Keïs; c'est TArioste, le Dante et Boccace;
 c'est Cer» vantes, Lope de Vega, Calderon; c'est Goethe, Schiller » et Jean-
 Paul ; c'est Milton, Byron , Shakspeare ; c'est)) Ronsard, c'est Rabelais,
 c'est la Fontaine, c'est la » Bruyère, c'est une myriade d'astres illustres qui
 graY> vivent sans cesse autour de l'humanité comme le sys» tème planétaire
 de Tintelligence et du génie. V Verse en riant jusqu'à la dernière goutte de
 ton en» cre et au besoin de ton sang ; que ton sacrifice soit com» plet,
 absolu, radical! N'aliène jamais ton indépendance, y» car sans indépendance
 il n'y a plus ni force ni vertu ! x> Ne regi*ette jamais de n'avoir pas suivi
 une autre route,)i jette ta pensée par delà la mort et espère! Tu le sais, »
 celui qui sème ne récolte pas toujours; mais la graine D tombée en terre
 n'est jamais perdue : qu'elle nomTiise » rhomme ou Foiseau, qu'importe !
 Dieu la conduit là où » elle est utile. » Sois impitoyablement juste, aide de
 toutes tes forces T» ceux dont la faiblesse aura besoin de ton secours; mais
 » ne pardonne jamais l'apostasie, et quand tu verras un » de ceux qui ont
 essayé de se faufiler dans vos rangs tra9 bir par intérêt la sainte fraternité de
 Tail, tu le regar» deras au visage et tu lui diras : Judas! 15

\$U MÉMOIRES n Je te souhaite, cher Probus, un courage que je n'ai D pas eu; je prie Pieu qu'il t'éclaiie, qu'il te protège, » qu'il te soutienne dans la passion douloureuse que tu D vas subir, et je le supplie qu'il ne te réduise pas à crier » comme son fils cleué sur le gibet : Ayez pitié de nXoi! 9 IX JuiUet 1862. Encore une page à marquer d'un signe de deuils encore un Miserere à chanter dans ma solitude : Sylvius vient de mourir. C'était un de ceux que j'aimais le mieux, et vers qui j'allais porter le trop plein de mes tristesses. Ah! si Thomme voulait rebrousser le chemin de son existence, devant cofnbien de tombes ne devrait-ii pas s'agenouiller et pleurer avant d'être revenu à son point de départ? Au reste, cette séparation contre laquelle se roidit en vain notre inintelligent égoïsrae, cette séparation qui met tant de sanglots à nos lèvres, cette séparation n'est qu'illusoire. Ils vivent autour de nous, en nous, ces pauvres morts dont nous pleurons l'absence; leur souvenir, qui est une portion de leur âme, remue sans cesse en nos pensées; nous les gardons à l'état de regrets comme ils nous emportent vers leurs vies futures à l'état de réminiscence ; leur âme s'est assimilée

The text on this page is estimated to be only 17.09% accurate

D'UN SUICIDÉ 117 cUee étaiest parties afin de venir k noue. Quand noiu aimons une femme outre mesure, c'e^t qua à^k nom l'avona chérie dang upe eiiiilenca précédente, et que, i notre insu peut-être, nom «ommea pouasdi yen elle par]es refHouvenanceH de nutre ime qui le rappelle avoir été heureuse auprès d'elle. La mort n'est qu'une phase de la vie; pourquoi donc tant la déplorer? Sylvlus avait eu à l'Opéra je ne sais- quelle querelle avec un étra ns firent mollement leur devoir; une rt inévitable, et hier matin on est accouru i e Sjlvlus avait ëlé rapporté mourant chi indis en toute h&te, emmenant Bekir-A ans le cas où j'aurais besoin de ses services dans ces terribles moments. J'entrai chei Sjlviug; il était couché. Un pAle soimre éclaira son visage liH^qu'il m'aperçut; il me tendit la main avec un effort douloureux. Deu linges ensanglantés s'éparpillaient sur te tapîB, un mouchoir mouillé de vti naigre était placé près des oreillers; le» rideaux fermes obscurcissaient le Jour; les témoins, mornes et coniteiv nés, causaient à voix basse dans un coin de la chambre. Une blancheur mate avait décoloré le visage du blessé, aes lèvres farineuses semblaient desséchées par la io(f, une lueur ardenle brillait dans ses yeux agrandis; Il regardait fixement une Mater doloroM accroché^ en face de lui. , Le docteur Lacère, le plus célèbre des jranes praticiens, s'agitait autour de Sjlvlus. 11 ^'int vers moi, et «l'attirant dans une embrasure de fenêtre, il me paria à l'oreille. r— Votre ami est perdu, me dit-il; toute science hu

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

SIS MÉMOIRES maine est aclucellement impuissante à te Eauver. U s'est battu au pistolet] il a reçu une balle dans le ventre, à uo pouce au-dessous du nombril; le péritoine est travers⁴, les intestins sont déchirés; dans quelques heures une péritonite aiguë se déclarera, et demain tout sera fini. — Une péritonite! dis-je comme malgré moi, encore! Jeconnais cette maladie, docteur, et je sais toutes lesdouleurs qu'elle renferme. — Ah ! il ne goufTr rit le chirurgien; sa blessure est mourut Armand Carrel. — Parles plus haï site voix vibrante particulière ai jar la fiërr«, je sais que je vais mourir ! Une servante foiï dévôte avait été chercher un prêtre. 11 arriva et marcha vers Sjlvious, auprès duquel il s'arrfila. A ce moment, Bekir-Aga, qui était resté avec moi, alla lentement se placer au chevet du lit, en face du prêtre. — Uon fils, dit l'homme noii-, dont les vêlements sentaient cette odeur, de cire et d'eucens qui est le parrum des sacristies, mon (lis, voulez-vous que je sois seul avec vous, afin que je vous délie de vos péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit? — Non, répondit Sylvius, ce que j'ai à dire, tout le monde peut l'entendre. Le dialogue continuaainsi par questions et par réponses : — Crojez-vous à la religion catholique, apostolique et romaine? — C'est la religion pour laquelle j'ai reçu le baptêoac et dans laquelle j'ai été élevé. — Voulei-ïous réciter avec moi le Symbole des .apôtres î

D*CN SUICIDÉ 229 — Non, Je ne le veux pas. Je crois à Dieu, père et générateur tout-puissant^ je crois à la vie éternelle ; mais je ne crois pas que Jésus-Christ soit le fils unique de Dieu. ; — Eh quoi! mon enfant, vous ne croyez pas à la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ? — Je crois à Jésus-Christ, apôtre, prophète, verbe de Dieu; mais je ne crois pas à Jésus, fils unique de Dieu ! — Tu as raison ! tu as raison, ami de mon maître !

.s*écria tout à coup Bekir-Aga, qui écoutait chaque phrase avec une attention dont je ne l'aurais jamais cru capable ^ tu as raison I Le Prophète n'a-t-il pas dit : « Dieu ne peut avoir d'enfants, loin de lui ce blasphème.)> Et encore : « Le Messie, fils de Marie, n'est qu'un apôtre; d'autres apôtres l'ont précédé. » Et ailleurs : « Infidèle est celui qui dit : Dieu, c'est le Messie, fils de Marie ! Le Messie n'a-t-il pas dit lui-même : 0 enfnts d'Israël! adorez Dieu^ qui est mon Seigneur et le vôtre! Quiconque associe Dieu à d*autres dieux, Dieu lui interdira l'entrée du jardin, et sa demeure sera le feu! » Crois-moi, tu peux aller, quand l'ange noir de la mort t*aura frappé de son glaive qui jamais ne s'émousse, tu peux aller dans les jardins bénis où coulent des fleuves immenses, sur des sables d'or^ oii s'épanouit l'arbre Tuba, où des ci éatures toujou-s vierges et plus belles que des étoiles te recevront éternellement dans leurs bras, où tu boiras sans ivresse le vin des vignes célestes, où des anges te serviront à genoux en t'appelant : 0 croyant I Dieu est généreux, sa miséricorde est infinie, et tu peux jouir de toutes les félicités qu*il a promises aux fils d'ismaël, si tu dis avec moi, et du fond de ton cœur : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu! »

ttO HÉMOIRES Le prêtre se recula avec indignation. Un sourire passa sur la face de Sylrius[^] qui répondit : — 0 Bekir-Aga! je dirai comme toi : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu[^] et Mahomet est Tapôtre de Dieu; » mais j'ajouterai : Et il y a eti et il y aura bien d'autres apôtres de Dieu! Non, Jésus n'est pas le seul fils de Dieu; non[^] Mahomet n'est pas le sceau des prophètes ! ->— Allez-Tous admettre les dogmes fatalistes de ce mécréant? dit le prêtre a[^]ec emportement. Votre raison ne se révolte[^]t-elle pas contre cette fatalité mensongère qui est la base de l'islamisme? — Veui-tu nier la toute-puissance de Dieu? reprit promptement Bekir-Aga, en croyant qu'un fait[^] si insignifiant qu'il soit[^] puisse se produire sans sa volonté expresse. Bylvius tourna VeM moi ses yeux où tâchait de reluire un rayon de gaieté. -[^] Ne trouves-tu pas[^] me dit-il, que je ressemble à Robert le Diable[^] lorsqu'au cinquième acte il est tirillé par Alice et Bertram? «— J'ai peur que cette discussion te fatigue, répondls-jc. — Laissez, me dit le docteur Lanèrecn me tirant par la lijanche, il s'apercevra moins des approches de la mort. Au reste, sans m'écouter, Sylvius, péniblement soulevé et se tournant vers chacun de ses interlocuteurs, avait déjà tepris : — Je crois à mon libre arbitre, force intérieure et personnelle qui me sert à diriger mes pensées et mes actions; je crois à la fatalité, force extérieure et étrangère qui pèse sur mes pensées et mes actions pour les entraîner hors de la voie que je leur ai librement choisie ; je

D'UN SUICIDE 231

crois à l'existence nécessaire, indispensable de l'un et de l'autre^ car entre les deux, à une distance variable, s'allonge une ligne qui est celle de la Providence, celle qu'il faut suivre, celle où nous venons naturellement 5 c'est un théorème de mécanique qui peut se démontrer par le parallélogramme des forces. Si j'obéis seulement à l'objectif (fatalité), ou seulement au subjectif (libre arbitre), je m'éloigne de la vérité, de la sagesse, de la vertu, de la rémunération, qui sont la ligne intermédiaire immobilisée dans la volonté du Seigneur. Mon libre arbitre peut entraîner et vaincre la fatalité; il peut, dans certains moments de passion et d'extase> contraindre Dieu même à l'attirer jusqu'à lui. Donc, je crois au libre arbitre, à la fatalité et à la Providence. Le prêtre et Bekir-Aga se regardèrent mutuellement avec des yeux dont l'expression étonnée prouvait qu'ils n'avaient rien compris aux paroles du mouratit. Cependant le prêtre, voulut trouver le côté convertible de cette, raison rebelle à ses efforts, reprit avec insistance : — Tous croyez au moins à l'immortalité de l'âme? ' — Non, répondit Sylvius, je crois à son éternité! — Ce malheureux, dit le pauvre prêtre en se retournant vers nous, a été empoisonné par les doctrines subversives qui ont déjà fait tant de mal à notre époque. — Il est permis à tous de chercher la vérité, lui répondis-je. — Vous êtes des impies, murmura-t-il. Une animation étrange illuminait le visage de Sylvius; il agitait les lèvres comme s'il avait récité quelque prière. Chacun se taisait, on entendait les battements de la pendule.

239 MÉMOIRES — Soulevez-moi, dit-il, je veux parler encore.

Nous renlourâmes, on releva les oreillers aplatis, et nous le soutînmes, le docteur et moi, sur nos bras entrecroisés. Il resta quelques instants immobile, comme absorbé par ses pensées; puis il dit : — Non! je ne suis pas un impie, car je crois en toi, ô mon Dieu ! source de toute vertu, de toute vérité, de toute intelligence, de toute justice et de toute miséricorde; je crois en toi! Tu es en nous comme nous sommes en toi, tout est en toi comme tu es en tout; tu jouis et tu souffres en nous, ô Père compatissant ! tu es la grande âme qui remue les mondes, tu es la vie éternelle qui Circule dans toute la création et jusque dans ces parfums subtils qui sont peut-être des animalcules odorants. C'est ton irradiation parmi les choses de la nature qui les fait si belles; c'est toi, toujours toi, que nous recherchons, que nous limons à travers les passages, les femmes, les astres, le monde; c'est vers toi que nous tendons, c'est pour nous rapprocher de toi, c'est pour mieux comprendre les mystères de ton essence infinie, que sans cesse nous tâchons à augmenter notre intelligence et notre cœur; ô mon Dieu! je crois en toi, tu es l'idée, puissance indestructible, invincible, persistante, inaltérable, toujours croissante, grandissante et fortifiante, mère de la foi, de l'espérance, de la charité et de la réhabilitation, agent mystérieux qui parle dans la conscience de chacun et embrase le cœur de tous, fluide insaisissable que rien ne peut faire immobile, qui avance lentement mais impitoyablement vers son but et qui entraîne tout à son aide, même ses ennemis, les obstacles et les persécutions; tu es idée, fleuve fécondant qui coule au travers de l'hu

D'UN SUICIDÉ 238 manité et qui la pënctre comme Tcau pénètre une éponge I Tu es Tamour, attraction irrésistible qui rend frémissantes toutes les molécules de ton essence répandues dans le grand tout^ et qui les))ousse sans cesse Tune vers l'autre^ afin que deux parties de toi puissent se rejoindre momentanément dans une union pleine d'extase; cette extase^ les matérialistes Tont appelée l'ivresse des sens^ et c'est peut-être la vibration de ta béatitude qui se révèle en nous ! 0 mon Dieu ! je crois en toi. Je crois en \f>i, qui connais tout par le souverain souvenir et la prescience souveraine; je crois en toi^ moteur de progrès^ en toi qui tires les effets les meilleui*s des causes les plus coupables; je crois en toi^ qui toujours de ton doigt divin nous montre les choses futures et qui jamais ne détruis le passée alii; qu'il serve à améliorer l'avenir^ car tu es comme la loi^ ô Père de justice!. et ta puissance n'est jamais rétroactive; je crois en toi^ tu es l'âme dans laquelle nous vivons^ tu es l'âme qui vit en nous; je crois en toi, je crois en toi! Je crois à mon âme, émanation essentielle de Dieu, partie intégrante de lui, et divine comme il est divin; je crois à mon âme, immatérielle et progressive de sa nature, intelligente dans ses opérations, éternelle dans sa destinée ! Je crois à mon âme, douée d'ubiquité, car elle existe facilement en plusieurs lieux à la fois : dans le cœur de mes amis, dans l'âme de ma maîtresse, dans le souvenir de ceux qui sont loin, dans les animaux qui me servent, dans les paysages que j'aime, dans les océans que j'ai travei^és, dans les étoiles que je regarde, dans les déserts où j'ai dormi, dans les morts qui m*ont précédé ! Je crois à mon âme> aggrégation de monades diverses.

294 MÉMOIRES légion composée d'essences différentes empruntées aux autres âmes que j'ai rencontrées, aimées ou haïes, vaincues OU' aidées, perdues ou sauvées pendant mes existences précédentes I Ce sont ces portions d'âme, qui sont chacune en soi comme une âme, qui s'agitent avec mes passions, mes vertus et mes vices; ce sont elles qui, dépositaires des réminiscences de mes vies antérieures, en font mes antipathies, mes sympathies et mes idées innées; ce sont elles qui tour à tour, et selon ce qui les suscite, regardent par mes yeux et leur donnent ces expressions variables de méchanceté, de douceur, de colère, de charité, de courage, de peur, de bonté, de tendresse. Elles sont réunies en moi comme une sorte d'assemblée • délibérante qui discute, juge, dirige, condamne, approuve, corrige, retient, excite, excuse mes pensées et mes actions. Chacune d'elles donne ses raisons pour et ses* raisons contre, et la résolution est prise à la pluralité des voix, excepté cependant lorsqu'une circonstance imprévue et grave fait surgir tout à coup une décision unanime enlevée par l'éloquence irrésistible d'une des monades intéressées; alors, comme disent les bonnes gens, je cède à mon premier mouvement. C'est cet ensemble qui va toujours croissant en intelligence et en nombre qui constitue mon âme éternelle. Elle est éternelle mon âme; elle a toujours existé, elle . existera toujours. Elle a vécu déjà sous une forme palpable et elle vivra encore; elle ira gravissant l'échelle ascensionnelle de l'agrandissement intellectuel ; quand elle sera devenue la monade la plus élevée de cette planète, elle pressentira la venue prochaine des temps nouveaux, elle acti

D'UN SUICIDÉ 235 yerala marche de rhumanitc illuminée de ses rayons, et Tentraînera tout entière à sa suite vers les mondes supérieurs où nous irons tous ensemble jouir de sens plus parfaits et plus nombreux, de sensations plus multiples et plus vives, d'une raison plus haute, d'une compréhensivité plus étendue ; c'est elle qui guidera les monades ses sœurs, dépouillées de leurs instincts prévaricateurs, vers l'essence même de Dieu, qui est la suprême justice, la suprême intelligence, la suprême vérité, le suprême amour. 'Le bonheur dans la vie est une chose insignifiante à Dieu; l'intelligence seule et les vertus qui en découlent valent à ses yeux ; plus l'homme est intelligent, plus il est près du Seigneur, plus il est près de la béatitude. Qu'importent les malheurs et les misères? N'est-ce pas le feu qui épure les métaux? L'intelligence, don direct de Dieu, est la récompense du travail accompli dans les existences précédentes; elle seule se rencontre en suivant la ligne providentielle; les autres biens sont souvent sur la route du libre arbitre ou de la fatalité; heureux celui qui a Tune et les autres en partage. On dit des poètes et des apôtres qu'ils sont au-dessus de l'humanité ; cela est vrai; la voie divine dans laquelle ils s'avancent pacifiquement domine de bien haut tous les intérêts mortels du moi et du non moi. Je crois à la persistance du moi, force latente dont je suis certain et qui parfois surgit dans toute sa clarté , conscience endormie, mais toujours vivante, qui se réveille le jour où la mort se rend maîtresse de mon corps. Bientôt je vais mourir, c'est-à-dire bientôt je serai approprié à une transformation nouvelle; alors mon âme.

236 MÉMOIRES dépouilli^e de cette enveloppe charnelle qui
remprisonne et dont elle cherche toujours à sortir[^] mon âme[^] rentrée en
pleine possession de l'exercice de son moi, comprendra tous les progrès
qu'elle a déjà faits[^] apercevra ceux qui lui restent à faire[^] se rendra compte
des effets et des causes et s'incamera joyeusement dans un autre corps, afin
de continuer l'œuvre pour laquelle Dieu l'a choisie. Je crois à la mission
providentielle de ces hommes d'abnégation[^] apôtres et prophètes, qui ont
élevé l'esprit humain en l'initiant à des morales supérieures et qui ont jeté
sur leur race des semences dont les générations venues ensuite ont récolté
les fruits ; je crois à eux, je crois à Zoroastri^e, à Manou, à Abraham, à
Moïse, à Confucius, à Socrate, à Jésus-Christ, à Manès, à Mahomet, à
Luther et à bien d'autres encore ; je crois à ceux que j'ai vus de nos jours,
doux, bienfaisants, pacificateurs, réhabilitant la chair et fécondant l'esprit, et
qu'on a abreuvés d'outrages, afin qu'ils aient aussi leur martyre comme le
Fils de l'Homme. Je repousse de toute ma raison cet épouvantail insensé de
peines éternelles, d'enfers pleins de flammes, de diables en cornes et de
Satans maudits à toujours, fantasmagorie risible dont les méchants ont usé
pour terrifier les faibles ; je crois à un Dieu d'indulgence et de miséricorde ;
le Dieu de vengeance est mort et ne renaîtra plus ; les temps sont passés des
divinités de colère et de terreur ; les cieux impitoyables sont fermés à
jamais ; Jehovah Sabaoth n'a plus d'armées, et voilà que le sang de son fils
ne suffit plus à désaltérer l'humanité haletante ! Je veux dire la Prière, celle
que Jésus enseignait à ses disciples sur les chemins poudreux de la
Palestine, la

D'UN SUICIDÉ 137 prière de ceux qui aiment^ de ceux qui ci-
oient^ de ceux qui souffrent^ de ceux qui espèrent. Et faisant un nouvel
effort^ Sylviis, levant les yeux vers le ciel^ récita lentement^ d'une voix
qui s'affaiblissait de plus en plus : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que
votre nom soit)) sanctifié^ que votre règne arrive, que votre volonté » soit
faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous au» jourd'hui notre pain
quotidien et remettez-nous nos » offenses, comme nous les remettons à
ceux qui nous » ont offensés; ne nous induisez pas en tentation, mais D
délivrez-nous du mal » Quand il eut achevé, il se laissa retomber sur
l'oreiller et resta muet, immobile, pâle, fatigué, épuisé. Le prêtre Favait
d'abord écouté avec grande attention, puis, ne comprenant sans doute rien à
ces idées singulières, il s'était mis à marmotter tout bas en lisant dans son
bréviaire ; quand le moribond eut terminé sa profession de foi, il ferma son
livre, et se tournant vers nous : — Il est fou^ dit-il, c'est une âme perdue;
j'ai fait ce que j'ai pu pour le sauver ; que Dieu lui pardonne ! — Dieu est le
plus grand! Dieu est le plus grand! cria Bekir-Aga. Le prêtre se retira avec
un salut fort poli en nous disant qu'il regrettait que sa mission eût été
inutile; Bekir-Aga s'assit dans un coin ; le docteur Lanère et moi, nous
restâmes près de Sylvius. Son visage contracté indiquait ses souffrances; il
se débattait, mordait ses draps et poussait des gémissements ; ses traits
s'altéraient de plus en plus; des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres
avancées ; le délire

238 MÉMOIRES s'était emparé de lui; il pariait de ses amis, de sa mai« tresâe^ de ses voyages. Il confondait les époques et criait de douleur, sans se souvenir qu'il était blessé. Nous l'entourions de ces soins inutiles qu'on prodigue aux mourants avec la triste certitude de ne pouvoir les soulager^ mais seulement pour accomplir son devoir jusqu'au bout. — 11 avait raison, me dit tout bas le docteur en écou

D'UN SUICIDÉ 239 — Ce root, qu'on a rendu ridiculement célèbre^ est plus qu'un paradoxe^ c'est un non*seps: vous aurez beau fouiller une maison, vous n'y trouverez jamais le locataire lorsqu'il en est sorti. Sylvius nous a dit : Je crois à la transmigration des âmes ; soit, la thèse est bonne; mais il aurait pu ajouter : et je crois aussi à la transformation de la matière; la matière est^ comme l'esprit, indestructible et éternelle; il eût pu dire : Je ne crois pas à la résurrection de la chair, parce qu'elle ne meurt jamais ! Les machines les plus formidables ne pourront pas anéantir un grain de sable.. Dieu lui-même n'annihile rien, car il est éminemment cj'éateur; il transforme, mais il ne détruit jamais. Les mèitérialistes et les idéalistes sont fous de se combattre sans cesse, car Dieu est partout, aussi bien dans la matière que dans l'esprit. Un squelette, avec l'agencement merveilleux de ses os, prouve autant la divinité que le raisonnement philosophique le plus élevé; aveugles ceux qui nient! Une lueur de raison semblait être revenue vers Sylvius, car il s'agitait en disant : — J'irai, j'irai montant la spirale infuie des créations supérieures, irradiant mon âme à celle de la nature en^ tière, attiré vers Dieu par la part de son essence que je garde en moi, gravitant autour de lui, comme un satellite autour de sa planète, et me rapprochant toujours de lui. J*irai, j'irai vers les récompenses de l'avenir; je retrouverai dans les existences futures les amours qui m'ont fait jouir et souffrir dans cette vie que je quitte sans regrets, parce que maintenant mes horizons vont s'élargir; j'irai et je rencontrerai le bonheur, car je porte en moi le droit d'être heureux, droit imprescriptible dont Dieu

240 mémoires' a placé la conscience en mon cœur et qu'un jour j'exercerai librement. Ne pleurez pas! ne pleurez pas! j'accomplis une nouvelle délivrance. Des voies meUleures m'attendent où je marcherai sans fatigues; ne pleurez pas! Les Partbes avaient raison qui se lamentaient autour des berceaux et se réjouissaient sur les tombes ! Intelligence de Dieu, je te salue; tu m'appelles et c'est vers toi que je vais aller. Ce fut son dernier moment lucide. Il s'affaissa sur lui-même et n'eut plus qu'une sorte de somnolence remuée par le soufQe affaibli de sa respiration. Le docteur LaIf ère le regardait attentivement; il suivait sur son bras les dégradations du poulx. — Voici l'agonie, me dit-il. Quelquefois Sylvius rouvrait les yeux, mais il ne parlait plus. — Avez-vous déjà vu mourir? me demanda le docteur Lanère. — Souvent, répondis-je. — C'est un bon spectacle, reprit-il, et je ne sais pas trop ce qu'on peut y voir d'effrayant. Tenez, ajouta-t-il en se tournant brusquement vers moi, ce pauvre garçon ne peut plus nous entendre; il m'a presque troublé avec ses idées; voyez comme ce qui se passe prouve qu'il a raison ; l'âme est une légion, nous a-t-il dit, une assemblée, soit; il eût pu dire aussi, un corps d'armée; voyez. La mort, cet éternel ennemi de la forteresse humaine, fait activement le siège de ce corps déjà ruiné. Tant que la défense a été possible^ l'âme est restée forte, immuable, complète, et luttant avec courage, elle réunissait toutes ses molécules sur la brèche pour repousser Tas

D'UN SUICIDÉ 241 saillant. Mais maintenant que la résistance est devenue inutile^ qu'elle ne ferait que prolonger des douleurs atroces en laissant au corps sa sensibilité^ voyez comme elle se retire^ comme elle bat habilement en retraite. Le général en chef a évacué la place en entraînant à sa suite tous les soldats valides^ et il n'y a laissé que les infirmes^ les faibles qui ne peuvent plus être d'aucun secours et qui restent là seulement pour protester et pour prouver qu'on a essayé de combattre jusqu'à la dernière minute. La raison est partie^ et je ne vois plus^ de toutes ces facultés si vivantes tout à Theure^ qu'un souffQe insignifiant qui n'a même pas conscience du danger menaçant de sa On prochaine. Gela dura longtemps^ toute la fin du jour et une partie de la nuit; vers trois heures du matin, Sylvius poussa un grand soupir et mourut. — La citadelle est prise, dit le docteur, où retrouverons-nous les soldats qui l'ont défendue ? — Quand nous serons morts, lui répondis-je. — Est-ce adieu ! qu'il faut leur dire ? — Non, docteur, c'est : au revoir ! X Même date. A l'époque où la mort de Suzanne et peut-être aussi le départ de Setii-Zayneb me faisaient souffQir, j'avais éciit à Sylvius pour lui confier mes douleurs; il me répondit une longue lettre, qui est une bonne explication de mes fautes et des chagrins qu'elles m'ont valus : je viens de la relire, cette lettre qui pouiTait presque me 16

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

249 MÉMOIRES tenir lieu de confession; comme elle m'évitera la peine de la faire moi-même, je la donne ici : « Décidément 9 mon pauvre Jean-Marc^ m'écrivait » Sylvius^ tu joues de malheur avec le sort^ et cette fois » je te plaindrai sérieusement^ car tu es sérieusement à 1» plaindre. Tu as toujours trop recherché les émotions 9 dangereuses de la douleur; la douleur est femme^ mon D ami^ elle a senti que tu Fatmais et elle ne veut plus te p quitter; elle s'est accrochée à toi et t'emporte vers des D abîmes dont ta xihute seule connaîtra le fond. Tu m'é^ V cris assez naïvement : « Que veux-tu que je devienne^ D maintenant que j'ai perdu la seule créature que j'aie » pu aimer? » A cela je ie- répondrai que tu te conso* 9 leras d'autant plus facilement que tu ne Tas jamais V ainée. Comme toujours tu as été dupe de toi-même :)) tn as cru ne partir que pour obéir à Suzanne^ et tu ne p t'éloignais peut-être que pour satisfaire ce goût> immo» déré de voyage qui t'a toujours poussé loin de nous;)) si tu l'avais réellement aimée> tu aurais fait^ au be. p soin^ une absence de quelques mois et bien vite tu sep rais revenu près de celle qui t'appelait. Ne m'as-tu pas p dit souvent : La première pensée d'un homme en face p d'une femme qui lui plaît^ c'est de l'avoir; sa première p pensée quand il l'a eue^ c'est de s'en débarrasser? Tu p as mis ta morale en action^ comme doit fau*e un p honune conséquent. Dans les premiers jours^ et en p proie à la douleur très-vivante d'être séparé malgré ta p volonté d'une maîtresse agréable^ tu as pris ta colère p pour de Tamour^ tu t'es laissé entrdsner à des serment» p que tu étais certain de ne pas tenir^ tu as écrit des letp très qui ont allumé dans le coeur de cette pauvre femme

D UN SUICIDÉ 243 » un feu que tu aurais dû éteindre; tu as mal
agi. » L'absence a singulièrement calmé ces beaux élans de » tendre fidélité
; tant que tu as voyagé, tu as gardé à » Suzanne une foi que tu ne trouvais
pas occasion de » violer ; dès que tu t'es arrêté, dès que tu as séjourné, » tu
as bien vite acheté une esclave, afin de satisfaire, » non pas les besoins
d'amour, mais les besoins de do» minalion qui sont en toi. Tu m'écrivais
alors : a Cette » Setti-Zayneb est fort belle, mais elle ne réalise en rien » ce
que je voudrais. » Lorsqu'un homme se plaint sans » cesse, comme toi, de
toutes les femmes, c'est qu'il est » un égoïste, c'est qu'il veut tout recevoir
et ne rien » donner. La vie est un échange, tu as trop souvent mé)) connu cfe
principe, et c'est pour cela que tu as tant)) souffert. » Quand Suzanne,
courageuse pour elle et faible pour » toi, s'imaginant être aimée parce
qu'elle t'aimait, eut » tout quitté, tout brisé, tout méprisé, tout rejeté pour »
aller te rejoindre, et qu'elle te trouva occupé des non» chalantes tendresses
d'une Circassienne, que fis-tu? tu » mentis d'abord, au lieu d'avouer une
faute qu'on t'eût y> pardonnée, et ensuite, au lieu de renvoyer l'esclave à »
l'instant même, tu voulus atermoyer, parce que tu j) avais peut-être conçu la
possibilité de conserver ces » deux femmes côte à côte dans ta vie. Tu fus
hoïiteux » vis-à-vis de Suzanne, et c'est pour ne pâS avoir à rou» gir
incessamment devant elle que tu contraignis Sètti» Zayneb à s'enfermer
dans ses appartements. Lorsque tu)) poussais la porte du harem, y allais-tu
seulement pour ' » donner à Vesclave des consolations ou des ordres? Je r>
t'avoue que je n'en crois rien; tu n'es pas un homme

2(4 MÉMOIRES » avec qui le diable perd ses droits. Tu as expié trop » chrement ta conduite pour que je te la reproche^ mais » tu as été bien coupable, et tu peux frapper ta poitrine I» en disant : C'est ma faute ! Sais-tu ce qui serait arrivé y> si Suzanne et Setti-Zayneb avaient pu s'accoutumer à » vivre ensemble ? Tu te serais fatigué de Suzanne et tu » serais retourné à Setti-Zayneb, que tu aurais quittée » ensuite pour revenir à Suzanne. Ne me démens pas; » tu sais que je dis vrai. Te souviens-tu de ce jour où je » te reprochais ta conduite avec Hadrienne? tu te tournas » vers moi en me disant : Tais- toi, tu es plus dur qu'une » conscience ! Aujourd'hui tu pourrais me parler encore » ainsi, car tu sais bien que je suis ta conscience. » Tu souffriras longtemps de ce malheur; mais pour » toi ce ne sera pas un remords, ce sera une occupation. » Ton caractère, naturellement enclin à d'orgueilleuses » tristesses, ne laissera pas échapper cette occasion » De maudire le ciel et d'accuser les dieux ! » Tu te nourriras de ce souvenir douloureux, tu jetteY> ras cette histoire dans le gouffre insatiable de ton cer» veau, et de tout cela il ne surnagera peut-être qu'un » regret : celui d'avoir perdu Setti-Zayneb. Tu la regret» teras, malheureux rêveur, parce que tu n'as pas épuisé i> avec elle la somme des désirs qu'elle t'avait inspirés, » comme on regrette la coupe à demi pleine qu'on a H laissée parce qu'on croyait sa soif apaisée. Dégoûté par » les essais infructueux que tu as tentés, croyant avec » bonne foi avoir réellement aimé Suzanne parce que ta » blessure saigne encore, parce qu'elle t'a été violemment » arrachée par la mort ; tu te dis : Je n'aimerai plus ; je

D'UN SDIGIDÉ Î45 » vivrai avec la mémoire de celle que j'ai perdue, et je » ne me consolerais pas ! Tu te trompes, tu aimeras en» core, et cette fois je désire que ce soit sérieusement 5 » et tu te consoleras, car le cœur est fait de manière qu'il » se console de tout. » As-tu vu sur les grandes routes travailler les canton» niers ? Ils bouchent les ornières, rassurent les talus» » comblent les trous, font écouler les rigoles, ou, lorsque » le temps est beau, se contentent de balayer la poussière. » Alors vient la diligence qui roule facilement et joycu» sèment au bruit des grelots et du fouet. A la moindre » averse, la route se défonce de nouveau, les pavés se » disjignent, les eaux creusent des ravines, et la pauvre » diligence à moitié embourbée s'avance péniblement » en grinçant de ses efforts, avec de la fange jusqu'au » moyeu. Le cantonnier recommence alors son travail » toujours semblable, toujours utile ; un rayon de soleil » vient à son secours, et la diligence repasse au galop ; » et cela dure jusqu'à ce qu'il Fbit tant tombé d'averses, » jusqu'à ce qu'il ait passé tant de voitures que la route » devienne et demeure impraticable. D 11 en est de même de l'homme. » Le cœur, cette grande route des passions, est tou» jours entretenu, réparé, nettoyé, remis a neuf par » le temps, ce cantonnier sublime. Lui aussi, il comble » les tix)us et bouche les ornières, afin que nos passions » puissent allègrement s'avancer sur un chemin uni ; » mais quand la fortune mauvaise déchaîne en nous » quelques-unes de ses bourrasques de jalousie, de tra» hisons, de mensonge, de doute ou d'amertume, alors » tout s'embourbe et marche avec de grandes douleurs

246 MÉMOIRES » dans cette voie effondrée, jusqu'à ce que le temps ait » nivelé les précipices^ aplani les inégalités et rétabli tout » à sa place sur cette route où couvrent sans cesse des » voyageurs nouveaux. y> Sois donc calme^ tu aimeras encore^ et au lieu de » t'épuiser stérilement en restait enfeimé dans les regrets » de ta vie passée, reprends courage, regarde vers TaveD nir, laisse tes rêves de côté et prépare ton cœur aux » graves réalités de Tamour. La femme, je le sais, n'a » jamais été pour toi qu'une distraction ou un souffreD douleur ; tu ne l'as pas comprise, tu as dédaigné de » l'élever jusqu'à toi sans t'apercevoir que souvent tu res» tais au-dessous d'elle. Obéissant à l'impulsion de cette » nature malade dont je te parlais tout à l'heure, tu as » recherché en elle ce qui pouvait augmenter encore tes » dispositions chaginaires, mais jamais tu »'as essayé de » trouver les consolations infinies qu'elle garde pour » ceux dont elle se sent vraiment aimée, et tu lui as » alors naturellement rendu au centuple la tristesse que » tu savais en tirer- Tu as souffert atrocement des jalou» sies rétrospectives, je le sais. Mais as-tu jamais compris » combien était sublime l'aveu de la femme à genoux qui » te racontait ses fautes passées et publiées peut-être ? » mais pe t'es-tu pas senU pris d'une adoraUon profonde » comme l'éternité, à l'aspect de ce visage noyé de lar» mes qui te regardait avec des yeux suppliants ? Tu as » rêvé la mort, l'assassinat, l'extermination de ceux qui » t'avaient précédé ; mais lorsque ta colère était apaisée, » lorsque ton intelligence pouvait enfin te parler à travers » le tumulte adouci, n'entendais-tu pas sa voix qui te di» sait : Et toi qui te plains et qui pleures, n'es-tu pas

D'UN SUICIDÉ 247 » coupable aussi^ n'as-tu donc jamais eu d'autres tendresk » ses, n'as tu pas obéi à tes caprices, es-tu donc arrivé îi Yierge dans les bras de celle que tu aimes maintenant » Que répondais-tu alors ? rien ; tu courbais la tête et tu » te contentais de dire : Je sais que je souffre, je sais » qu'un raisonnement ne prévaut pas contre un sentiment ! Il le faut cependant, il faut que notre courage » étouffe notre peine. J'ai été l'amant d'une femme mariée qui venait me raconter en gémissant que son mari » la trompait et qu'elle en était jalouse. Certes, le cas est » rare ! mon cœur a bondi de colère, mais j'ai compris > que cette femme souffrait, et je l'ai consolée. Il est juste îi de dire que j'aime les femmes parce que j'aime l'amour ; » Jésus-Christ a dit : Laissez venir à moi les petits enfants ! Celui qui viendra dira maintenant : O femmes, » je vais à vous, car par vous seules l'homme est complet et > réellement humain ! Les dieux de l'avenir seront des » drogyes, n'en déplaise à messieurs des congrégations ! » Je n'ai pas accompli comme toi, mon cher Jean-Marc, de longs et beaux voyages ; mais enfin j'ai fait » aussi quelques tours sur notre planète, et j'ai été à Jérusalem. Je l'ai parcourue en curieux, sans scepticisme » et sans impiété ; on peut ne pas partager une croyance, » mais toute croyance est respectable ; les athées seuls m'ont fait rire quand ils ne me dégoûtent pas. La première fois que je visitai le Saint-Sépulcre, ce fut un » dimanche ; en me rendant en ce lieu célèbre qui est à la » fois une tombe et un berceau, j'avais passé en face du » temple protestant nouvellement bâti par les Anglais ;)) j'y jetai un rapide coup d'œil ; cela ressemblait à une » étude de collège ou à une salle d'attente de chemin de

S48 MÉMOIRES » fer ; des hommes Yétus à rewt)péenne^ nu-tête et assis » régulièrement sur des bancs fourbis et brillants, écouïi talent un niinîstre qui portait quelque chose de blanc » sur rëpaule et lisait la Bible. Je me suis senti le cœur)» serré ; une religion qui ne satisfait que la raison est » incomplète ; j'aime mieux l'idolâtrie qui s'adresse à » toutes nos facultés; le protestantisme mourra de ce qui » Ta fait naître : du libre examen ! Je continuai ma route » et j'arrivai devant les arcades arabes ^e l'église du n Saint-Sépulcre ; les portes étaient ouvertes entre deux)> haies de mendiants déguenillés; j'entrai. Tu sais comme y> moi ce que je vis : un assemblage de chapelles, d'autels, » de tribunes, d'endroits traditionnels, réunis sous des » constructions bâtarde, sévèrement gardés par leurs » possesseurs et que chaque jour, sans vergogne et sans y> foi, se disputent les Arméniens, les Grecs, les Latins et)> les Coptes. — Les Grecs sont des voleurs, me disait un y> frère latin ; — les Latins sont des brigands, me disait » un moine grec. — 0 Ghrist, me disais-je, comme ils » te crucifient tous les jours dans ta propre maison ! » Pour monter au Calvaire, je donnai un pourboire, i> pom* entrer au Tombeau, un pourboire. Rien n*cst T» changé à Jérusalem, les vendeurs sont toujours dans le » Temple ! Je parcourais avec étonnement les galeries, la)) coupole, les vestibules, les escaliers oîi s'agenouillent Y) les chrétiens du pays ; des chants, de criardes psalmon dies retentissaient sous les voûtes ; des parfums d'en» cens planaient comme un nuage ; appuyé contre un y> pilier, je regardais ce mouvement, j'écoutais ce bniit,)) et je me disais : » Tout cela aussi est uni et ne sera bientôt plus qu'une

D'UN SUICIDÉ 249 » chose historique; comme au temps de Constantin^ une » voix a crié : Les dieux ^en vont ! Me voici, moi, clirdD tien baptisé, me voici froid, insensible, regardant sans » émotion toutes ces cérémonies diverses d'un culte » qu'on proclame le même; je ne vois à travers ces dis» semblances qu'une chose vivace et vigoureuse, c'est la » haine qui dévore et sépare toutes ces sectes qui en» censurent le même Dieu. Voilà des pappas insolents, des)> moines envieux, des Arméniens avarés, des Coptes » avides, quelques pauvres Abyssins refoulés parce qu'ils 1» sont faibles^ et voilà aussi, dans la maison de Dieu, des » soldats turcs qui gourdinent sans pitié les mendiants et » les chercheurs d'aumône. Tout cela est bien mort, et D Jérusalem est réellement le Saint-Sépulcre. Cette reli» gion illumine encore les peuples, mais comme le jour » qui éclaire encore le ciel lorsque déjà le soleil a disparu. » Alfred de Musset a raison : » Qui de nous^ qui de nous va devenir un dieu? » L'humanité, lasse et fatiguée, se tourne de tous » côtés pour voir d'où lui viendra la lumière; elle presse » avec inquiétude ses flancs depuis longtemps stériles;)) elle demande à Dieu qu'Isaac naisse encore de la vieille » Sarah ; tourmentée, haletante, elle attend avec angoisse D celui qui doit féconder ses entrailles ; elle cherche son » générateur, et comme Thamar elle se donne à tous » dans l'espérance de concevoir. Qu'elle soit sans crainte, » il viendra ! Les croyances sur lesquelles elle vit depuis D dix-huit siècles et demi lui sont devenues insuffisantes, » quoi qu'elle fasse peut-être pour s'illusionner sm* ses » lassitudes ; chaque jour les idées nouvelles, ces idées

252 MÉMOIRES , pauvre fille qui avait si éperdument aimé celui qu n n'avait pas une pierre où reposer sa tête ; je mé la 9 figurai charmante et délicate^ perdue dans la foule des n disciples^ marchant par les chemins rocaillieux^ s'as» seyant sur le bord des lacs^ gravissant les montagnes » et suivant toujours d'un regard ineffable celui dont les » paroles lui remuaient le coeur^ celui qui avait laisse » tom)er sur elle cette promesse divine : ce 11 te sera » beaucoup pardonné^ parce que tu as beaucoup aimd ! » Y) Je la voyais^ essuyant avec ses longs cheveux les pieds » endoloris du Seigneur qu'elle avait mouillés de ses » parfums et de ses larmes^ et plus tard se tordant de » douleur et meurtrissant son beau visage en baisant les » blessures de ce mort qu'elle avait adoré. Ce fut elle » qui resta le plus longtemps et la dernière auprès du » sépulcre ; ce fut à elle qu'il apparut d'abord^ car il » était attiré malgré lui par cet amour immense qui » gonflait le cœur de la pécheresse ; il fut forcé d'obéir » au désir insensé qu'elle avait de le voir; ce fut à elle . y> qu'il dit : Marie ! ce fut elle qui lui répondit : Maître ! » Elle l'avait pris pour le jardinier^ et elle lui disait en y> pieurant : a Si c'est vous qui l'avez enlevé^ dites>moi » où vous l'avez mis^ afin que je l'emporte ! » Puis, » quand il se fut en allé tout à falt^ quand il fut remonté » vers son père, elle partit, gardant en elle rimpérissable » souvenir de cette tendresse infinie, morte aux joies et D à la vie, et rejetant toujours sa pensée vers ces mo» ments heureux où elle contemplait le plus beau des n enfants d'Israël racontant les préceptes divins aux peu» pies qui reniouraient. On en a fait une repentante, on » a eu tort^ crois-moi; elle ne se repentait pas^ clic re

. D'UN SUICIDÉ 253 » grettait ; elle regrettait celui qu'elle ne se consolait pas » d'avoir perdu. Bien des peintres ont essayé de représenter)) la Madeleine aux pieds du Christ; ils n'ont pas réussi^ » car ils ne Tavaient pas comprise; le grand Léonard lui)> même^ ce grec bel esprit et athée qui se préoccupait » peu de mysticisme^ et qui peignait le banquet au lieu » de peindre la cène, n'a pas senti la vérité vivante de la » légende évangélique ; un seul s'est approché de la » vérité : c'est Lesueur ; seul il a saisi le côté profondément humain^ réel^ physique et naturel de cette » histoire.)) Si j'ai été si ému dans cette pauvre chapelle déserte » dédiée à la Madeleine^ là même où elle a vu son Seigneur pour la dernière fois, c'est que je crois à l'amour » auquel tu ne crois pas, cher Jean-Marc; tu as tort;)) certains esprits forts le nient même^ principe, qui le suivaient en ayant honte d'eux-mêmes^ ceux-là ne méritaient qu'un sourire et sont ridicules; d'autres en » souffrent, ceux-là je les plains; mais malgré des douleurs compensées au reste par de célestes joies, il faut » aimer, aimer de toutes ses forces, de tout son cœur, » de toute son intelligence, aimer quand même, car c'est » la loi faite à l'homme sur la terre I Je sais que l'amour » a parfois des amertumes si grandes que le cœur en » reste troublé à toujours, mais quelle passion n'a-t-elle pas ses douleurs? quelle douleur n'a pas son influence féconde? c'est parce qu'elle est malade que l'huître » donne ses perles! Des hommes ont dit : La femme étant » un obstacle à tout, ne doit jamais être un obstacle à » rien! Quiétis de mots! et voilà tout! Une femme qui » aime n'est jamais obstacle à rien; l'amour élève, développe

2&4 MÉMOIRES » loppe son inllegency et lui fait comprendre bien des » choses qu'elle ne soupçonnait pas. Elle derient un obsj> tacle lorsqu'elle n'aime pas assez, et elle n'aime pas)) assez lorsqu'elle n'est pas sufGsamment, convenable» ment aimée. Sème la tendresse si tu veux la recueillir; » le sentiment vrai est comme une épidémie^ il faut le y> partager. Si tu avais eu le bonheur d'éprouver des j) amours violents, tu aurais remarqué im phénomène » singulier : on devient attractif pour les autres femmes, » qui s'émeuvent en se sentant pénétrées par les effluves » toutes-puissantes qui s'échappent de votre être. On a)) dit : Le bon moyen de devenir l'amant d'une femme, » est d'en aimer une autre ; cela est vrai; mais de ce fait » très-simple on a tiré une conséquence très-fausse. Les » gens qui veulent faire de l'esprit, cette inutilité peu » luxueuse, cette graine de niais dont chacun cherche à » se nourrir, débiient à ce sujet mille contes absurdes. » — La femme, étant naturellement envieuse, cherche à » s'approprier l'objet des affections d'autrui ! — La femme, » créature décevante et perverse, ne se plfidt qu'à faire le j) mal; —et l'on raconte avec mille enjolivements cette » vieille histoire du paradis terrestre. Tout cela est idiot, » c'est de la mauvaise et facile philosophie (en règle gé» néraîe, dans le monde, tous les égoïstes sont réputés » philosophes), et rien de plus ! La femme se sentjat tirée, » non pas vers l'homme qui aime, mais vers la passion » vraie et sérieuse qu'il porte en lui; êe n'est point à cff » monsieur qui a des cheveux blonds ou des cheveux » noirs, qui a le nez aquilin ou le nez camard qu'elle » veut se donner, non; c'est à ce sentiment indéfinissa» ble, profond et grave qu'elle veut s'associer; elle com

D'tJN SUICIDÉ 2S5 » prend confusément que là il y a du bonheur; elle en » yeut sa part et fait bien. » Axiome : Quelque égoïste que soit une femme^ elle ne saura » jamais comment elle peut être aimée. f> Les Orientaux regardent la femme comme un être » supérieur à Thomme, et en cela, comme au reste en » beaucoup de choses, ils sont plus conséquents que)> nous. En effet, après avoir créé l'homme, Dieu créa » la femme; on ne peut pas admettre que la dernière » œuvre de Dieu soit inférieure aux premières; la femme » étant venue après toutes les autres, est naturellement » la plus parfaite ; ouvre un livre de paléontologie, et tu » te convaincras, au premier coup d'oeil, que Dieu n'a)) jamais procédé que prpgressivement, par essais et)) peut-être même par tâtonnements. Quand la femme » fut faite, il s'arrêta, à moins que tu ne croies à la créa» tion de la sauterelle par la vierge, et de la chauve-sou» ris par Jésus 1 » Les femmes sont infidèles et inconstantes! — moins » que nous, sois-en certain. Chaque être porte en soi un » sentiment indéfini d'inquiétude qui le pousse toujours » vers les choses nouvelles, où souvent il ne rencontre » que de dures désillusions. Ce sentiment, dont chacun » subit l'impulsion dans une mesure plus ou moins éten» due, je l'appellerai le droit au bonheur. Nous avons le » droit d'être heureux, nous le savons instinctivement, y> et nous cherchons, Si nous ne cherchons qu'en nous, » nous ne trouvons pas; si nous ne cherchons que dans » les autres, nous ne trouvons pas davantage; nous ne » rencontrons que dans la ligne providentielle, qui est

356 MÉMOIRES » siluée h une distance égale du moi ci du non moi, » c'est-à-dire dans Tamour^ qui est un échange entre nos)) forces et celles d'autrui. Pour me rendre heureux^ il » faut la communion^ dans l'Uie somme semblable^ de » Vobjectif et du subjectif. C'est cette recherche du bon» heur qui fait que nous nous trompons si souvent ; c'est V elle qui rend les femmes mobiles et les hommes infi» dcles. L'histoire légendaire de don Juan est un sym» bole. Je ne reviendrai pas sur ce sujet si rebattu. 11 D marchait^ dit-on^ d'amours en amours à la conquête » d'un idéal qu'il pressentait. Beaucoup de braves gens^ » du nombre de ceux à qui Rabelais dédiait ses livres,)) n'ont vu dans cet idéal qu'une maîtresse désirée, faite » d'une certaine manière et tournée d'une certaine façon; » ils se sont trompés. Il cherchait le bonheur là où il doit » réellement se manifester, dans l'amour; il ne le trou» vait pas et se remettait en quête. 11 l'a rencontré deD puis dans le monde qu'il habite, sois-en persuadé. D Je crois que, dans les rémunérations futures, l'amour » sera récompensé comme une vertu; Dieu est une part » (le nous-mêmes, et il nous tient compte, crois-le bien,)) du bonheur que nous lui avons donné en nous rendant)) lieureux. La vraie félicité est dans sa voie. «Aimcz)) vous les uns les autres, » a dit le Maître. » Pour les femmes, l'amour véritable se complète de)) la maternité, et c'est par là qu'elles sont parfois cruel)) Icmcnt punies des fautes qu'elles ont commises dans » leurs vies précédentes. En Orient, la stérilité est re» gardée comme une malédiction, et c'est à juste titre. » Iji femme qui a été mauvaise mère renaîtra stérile » dans les existences futures, et le désir immodéré qu'elle

D*UN SUICIDÉ 267 » aura d'avoir des enfants ne sera peut-être que le regret » latent^ et pourtant perceptible^ de les avoir maltraités » autrefois. Éloigne-toi des femmes stériles, elles sont » frappées de Dieu. » Sais-tu ce que sera la béatitude finale? Écoute-moi. » Parmi toutes les existences que nous parcourons sous » difféi*entes formes humaines, notre monade a aimé » une âme par-dessus toutes les autres. Elle la recherche)> toujours, elle la veut, il la lui faut; si elle ne la trouve » pas, elle souffre et devient malheureuse. Rien ne l'ar» rête dans cette quête éperdue, ni les obstacles, ni les » distances, ni les dangers. Elle sait profiter de nos goûts,)> de nos instincts, pour nous conduire à des actes qui » nous rapprocheront peut-être^de celle qui l'attire par » ses affinités électives. Cette réminiscence, dont nous » subissons l'influence tyrannique, nous jette à travers les » hasards de toutes sortes. As-tu songé quelquefois de)) quelle manière merveilleuse les événements se com» binaient pour réunir deux êtres qui ne se connaissaient » pas physiquement et qui étaient destinés à s*aimer? » Eh bien! plus tard, dans les mondes supérieurs, ces)) è&ux âmes qui auront traversé les générations en se » cherchant, en s'aimant; ces deux âmes qui, par un » échange perpétuel, sans cesse renouvelé depuis des » siècles, ne forment plus pour ainsi dire qu'une même » essence, ces deux âmes seront réunies, mêlées, identi» fiées à jamais dans la même monade, avec conscience » de leur indissoluble communion; ce sera alors l'amour)> délivré de ses tourments, ce sera l'extase permanente, » ce sera le baiser en Dieu dans l'espace infini. Remue » l'hnianité dans tous les sens et sur toutes les surfaces, 17

)58 MÉMOIRES » tu ne trouveras à ses œuvres qu'un mobile
 vraiment » persistant et immuable : Tamour ! 1» Et ne crois pas que
 l'humanité seule le ressente et » réproûve; tu te tromperais. La nature entière
 n'existe 1» que par lui. Les savants ont fait de gros livres de cal» culs et de
 nomenclatures; ils ont expliqué les lois na») torelles avec des chiffres; ils
 ont tout vu avec leurs » lunettes^ ils ont tout mesuré à ftur règle ; il ne faut
 pas)» trop leur en vouloir d'avoir inventé des langages im«> possibles afin
 de paraître profonds à force d'être obs«> curs; c'est leur affaire; un savant
 n'est un savant qu'à » la condition de n'être pas compris^ c'est au mieux ; »
 mais il faut leur rendre cette justice qu'ils auront été 1» les boute-efirtrain de
 ta science (pardonnezmoi cette 9 sotte comparaison) et qu'elle est
 maintenant fort adouD cie pour ses amoureux. Ceux qui viendront
 étudieront » la création sous le rapport de ses mcours et ils nous réj>
 vèleront les mystères magnifiques delà loi d*amour. V Ils nous diront les
 joies infinies des plantes qui s'ai» ment entre elles, et nous raconteront les
 efforts terri'* V blés que font les métaux pour se réunir. Savons-nous, D
 pauvres ignorants que nous sonunes^ si une planète ne V mourrait pas de
 douleur en se voyant abandonnée par n un de ses satellites? Au
 commencement tout était tén nèbres et Vêlement humide s'étendait sur le
 néant. La Ti lumière fut créée qui féconda les eaux, et alors naquîV rf nt ces
 myriades de mondes qui peuplent l'inunensité I n Tout est mariage et
 jouissance dans la naturel Nous » nous arrêtons simplement au fait
 physique; nous sali Tons en profiter pour nos besoins^ mais nous ne re^ »
 cherchons pas assez les lois invisibles et morales qui

D'UN SUICIDÉ 259)> régissent la création tout entière. Lorsque le fer s'é» lance vers Taimant et s'attache à lui dans un baiser » éperdu^ crois-tu que toutes ses molécules ne frémissent pas de bonheur; quand la Ydlisnérie se sépare de D sa tige^ pendant la saison de ses amours, quand elle 9 s'en va inquiète sur le fleuve^ ballottée sur les vagues^ » submergée^ sumageantl^ j)rise de folie et recherchant)) la fleur ^qu*elle aim^ et qui l'appelle par ses désirs^ w n'est-elle pas soUicitée par l'espoir des caresses qui » Fattendent et poussée par des besoins d'amour? Ger» tains corps n'aiment que par réminiscence : la plupart » des métaux, par exemple, qui ne peuvent entrer en i> communion que liquéfiés par le feu, comme s'ils se res» souvenaient de leur état primitif, de cette époque » préadamique où ils coulaient librement l'un vers l'autre comme des océans de lave. Les hurlements, les)) éruptions des volcans ne sont peut-être que les joies » d'amour des métaux entre eux. Les gaz qui se réunissent » sent^ l'hydrogène qui se précipite sur le chlore impré» gné de lumière, tout ce qui s'attire se cherche^ se » ti*ouve et se mêle; tout aime, jouit et ressent d'ineffables voluptés; crois-tu que la terre ne tressaille pas)> d'aise lorsqu'elle reçoit les baisers du soleil? D J'ai presque envie de m'écrier comme les poètes D classiques : Oii suis-je? Car en suivant ma pensée à » travers le labyrinthe des transitions, je suis arrivé bien D loin de mon point de départ. L'Évangile a dit : Cher» chez, et vous trouverez ; je te dirai : Cherche, et tu troupeveras; ne nie pas ce que tu n'as pu apprécier ; ne te D lasse pas, recommence vingt fois s'il le faut ton travail » de conquête; ce n'est pas du premier coup que le mi

260 MÉMOIRES » neur trouve le filon d'or; sois-en certain, tu la ren» contreras, celle qui doit calmer tes colères, attiédire ton cœur , dissiper tes tristesses et chanter avec toi » THosanna des jours heureux. Ne dis pas : Je n'aimerai » plus, car il faut que tu aimes encore; il faut, en rece» vant par la tendresse des forces inconnues et centu» plées, que tu comprennes enfin que Tamour est l'ar» mure et l'armature de l'homme. Marche vers la vie)) nouvelle, vers la résurrection, vers l'accroissement de » toutes tes facultés, c'est-à-dire vers l'amour. Apprends » à aimer et donne-toi sans mesure; ton cœur battra plus » à l'aise dans ta poitrine élargie, une vie ardente et » jeune circulera dans tes veines, ton intelligence agran» die brillera sur ton front comme une étoile, et quand » tu tiendras ta maîtresse sur tes lèvres, tu te sentiras en » communion avec le Seigneur-Dieu. » XI 9 octobre 1852. Oh! qui me donnera bien loin, dans quelque coin ignoré de la terre, sous de grands arbres tristes, une petite maison où je pourrais causer art et métaphysique avec mes amis? Je souffre ! je souffre ! Le monde qui m'entoure m'irrite et avive mes plaies; sa sollicitude m'impatiente, son indifférence m'exaspère. A qui la faute? à lui ou à moi? A moi sans doute, car les autres hommes vont et viennent, vivent et meurent sans ces intolérables supplices qui me déchirent. J'ai mal dans tout mon être. Oh! oh ! mes soupirs sont plus profonds que ceux de lady

D'UN SUICIDÉ 261 Macbeth^ et je n'ai pas, comme elle, le bonheur d'avoir un remords sur lequel je puisse m'assouvir! De quelle liqueur malfaisante et terrible Dieu a-t-il rempli mon sein, pour que sans cesse elle trouble mon cerveau et noie mon cœur d'amertume? Il fait froid dans le ciel bleu, le vent du nord souffle par rafales, et sous le soleil je trouve la souffrance ; mes mains sont moites, mes oreilles bourdonnent, j'étouffe. Hier, dans une maison où j'étais en visite, je me suis évanoui, sans raison , sans motifs apparents. Mon esprit fait souffrir ma chair, ma chair accable, mon esprit. Ah! comme j'ai envie de mourir ! J'ai écrit à celle qui me console et qui peut-être se fatigue déjà de mes incompréhensibles tristesses. Je lui ai dit : « Je souffre, je suis insensé du désir de te voir, j'ai besoin de toi. Ah ! si tu pouvais venir » Puis j'ai attendu. J'ai attendu, attendu, attendu; elle n'est point venue ! A chaque voiture qui passait dans la rue en ébranlant la maison, je courais regarder à ma fenêtre et je sentais mon cœur qui se brisait. Quand la nuit fut arrivée et que je fus bien certain que maintenant je ne la verrais pas, je me jetai sur mon fauteuil et je pleurai comme un petit enfant. J'ai les sept glaives dans la poitrine; j'ai le cœur gonflé de larmes et de haine, et j'entends monter en moi des colères qui seront effroyables. Je mourrai, je veux mourir! Je suis las, à la fin, de cette existence qui n'est qu'une Passion sans cesse renouvelée. Où est Simon de Cyrène, pour m'aider à porter ma croix? Je me débats dans ma solitude; j'ai beau crier, nul ne m'entend; j'ai beau appeler, nul ne me répond ou ne veut me répondre; je mourrai !

262 MÉMOIRES 0 mort^ je t'ai toujours ainée! .Os ont fait de toi un fantôme hideux, squelette repoussant armé d'une faux et portant superbement ton linceul sur Fépaulé. Dans Torbite de tes yeux ils n'ont point mis de regards; sur ta bouche grimaçante ils ont fait un signe de menace ; ton bras est toujours levé^ et tu galopes au travers des mondes sur un hippogriffe plus rapide que la lumière et qui broie sous ses pieds d'airain les générations pleines d'épouvantements. 0 mort^ tu n'es point ainsi I Si j'étais un grand sculpteur^ je prendrais un bloc de marbre et j*y tfullerais une statue. Ce serait une jeune femme pâle et sérieuse; ses cheveux négligés^ d'oîi s'échapperaient des violettes^ côtoieraient ses joues amaigries et tomberaient sur ses frêles épaulés; un sourire triste comme un adieu entr'ouvrirait ses lèvres décolorées; son regard voilé aurait d'irrésistibles attractions et serait doux comme un baiser. Vêtue d'une draperie transparente qui laisserait voir la beauté charmante de son corps, elle tiendrait d'une main une faucille d'or et tendrait l'autre vers ceux qui l'appellent et la prient; elle poserait un de ses pieds nus et minces sur des chaînes brisées ; auprès de l'autre germerait la verte fleur de l'espérance ; elle s'appuierait sur une colonne où je graverais les noms de Chatterton, Gilbert, Léopold Robert, Rabbe, Éscousse, Le Bas, don José de Larra, de Tierceville, Antonin Moine, etc., et quand ma statue serait ainsi terminée, je l'appellerais la mort consolatrice!

D'UN SUICIDÉ 968 XII 10 octobre 1853. Cela est décidé^ je mourrai. Que Dieu me pardonne si je fais mal, mais je suis bien en droit de demander à la mort un repos que j'ai en vain sollicité pendant ma vie. Qu'est-ce qui pourrait arrêter ma résolution? rien. Qui est-ce qui pourrait se jeter au-devant de moi en me criant : Pour être heureux, j'ai besoin de ton existence? personne. En effet, je suis seul; j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois que le vide et la solitude; tout est ténèbres ! Des maîtresses, j'en ai eu. Si elles m'ont aimé, je les ai aimées ; nous nous sommes quittés ; elles n'ont plus rien à me demander. Comment ont-elles compris l'amour? hélas! D'une je fais compris moi-même: comme un passe-temps, une distraction, un échange de bons procédés, un va-et-vient de caresses agréables, comme une occupation de quelques heures par semaine. Mais où donc est-elle, celle qui eût endormi mes douleurs et emporté mon âme vers les rayonnants pays de l'extase? Où donc est-elle, celle qui eût tout quitté pour me suivre, tout méprisé pour me plaire, tout franchi pour m'atteindre? Oh I ingrat et aveugle que je suis! et Suzanne? Qu'importe, après tout; elle n'était qu'une illusion. Où donc est la vérité ? Sylvius a peut-être raison en me disant : a Cherche, et tu trouveras ; » mais je n'ai plus le courage de chercher, mais je suis trop las pour me remettre en marche ! Quand le voyageur perdu dans le désert^ haletant.

«64 MÉMOIRES poudreux^ fatigué, a pendant plusieurs jours lassé le sable de ses pas sans rencontrer la source où il voudrait boire, il s'arrête et se couche, le dos tourné au soleil. Ses compagnons le tourmentent et veulent ranimer son courage ; « La fontaine n'est pas loin, lui disent-ils; nous i^rcevons déjà les palmiers et la coupole blanche des tombeaux. — Non, répond-il, ce n'est pas cette oasis après laquelle nous courons depuis si longtemps ; c'est le mirage; c'est encore ce mirage qui vingt fois me Ta montrée depuis hier; allez-y, mais laissez-moi mourir en paix, car je sens que jamais je n'atteindrai l'eau qui me ferait vivre ! » Les compagnons s'éloignent; ils trouvent le ruisseau ou le mirage, qu'impoile! il ne le saura ja< mais» ciur il meurt de lassitude, croyant que toutes les sources du monde sont tarifs pour lui. Jei^ssemble à ce voyageur; j'aime mieux mourir de soif que de prendre tant de peine pour ne pas réussir peut-être à me désaltérer. Quant à mes amis, je me suis convaincu qu'il ne fallait pas les fréquenter trop assidûment, si je ne voulais apprendre à les mésestimer. Gela est tris^, mais cela est vrai. L'homme n'admet guère la solidarité qu'à son profit; il ne la pratique que rarement pour les autres. J'en ai vu qui me disaient : «Je suis fort, énergique, à l'épreuve de tout. » Quand j'ai été. à même de les étudier de près, je les ai trouvés débiles, faiblissants, découragés à la seule idée de l'action. Lorsque j'ai voulu m'appuyer sur leur épaule qu'ils disaient si large, je n'ai plus mis la main que sui* une ombi*e qui fuyait. Ceux-là, je les ai délaissés, car ils avaient trahi plus que ma confiance, ils avaient trahi ma bonne foi; cela est pire qu'un vol do

D'UN SUICIDÉ 265 ûiestique. On m'a reproché d'avoir vécu trop seul; mais que faire? Quand j'interroge ceux qui m'entourent^ je reconnais des martyrs ou des apostats. La plaie des ims me fait pleurer ; la conscience des autres me fait vomir I Ce qu'on appelle le monde ne m'aurait pas rendu heureux ; la banalité de ses relations m'a toujours singuliè* rement dégoûté. Le monde est une fontaine publique dont l'eau est sans cesse troublée^ parce que chacun vient y boire; or^ j'ai l'estomac près des lèvres et j'aime les sources limpides. Les médisances^ les calomnies^ les pe. tits scandales^ le& friponneries heureuses^ les trahisons voilées^ les vanités ridicules, les délaissements odieux^ les tendresses menteuses, les amours variables, les apostasies encensées^ les charités d'ostentation, les suffisances puériles, les sottises outrecuidantes, l'ignorance absobie^ les préjugés antédiluviens, les espoirs absurdes et les souhaits misérables, toutes ces pauvretés, tout ce clinquant, tout ce cuivre doré qui constitue Tintérêt de la société n'est pas compensé par le médiocre plaisir de passer quelques heures au coin d'une cheminée suffisam-» ment chaude, en présence de femmes décolletées et d'honunes grisonnants qui ont été, sont ou seront ministres, ou ambassadeurs ou rien du tout. a II y a pourtant du bon, répétait Candide. — Cela peut être, disait Martin, mais je ne le connais pas. » Si je voyais au mohis des préjugés enracinés conséquents avec eux-mêmes, je ne dirais rien; cela serait logique et naturel. Mais je vois de pauvres gens qui veulent jouer de bonne foi au gi^and seigneur, qui se laisseraient volontiers traiter d'Excellence par lem^ filles de cuisine ; qui se mettraient^ s'ils osaient, leur écusson sur

366 MÉMOIRES la poitrine, afin que nul n'en ignorât, et qui s'en vont chaque jour, en plein midi, grapiUer quelques gros sous à la Bourse avec autant d'orgueil que leurs ancêtres s'en allaient jadis, bannières déployées et lance haute, conquérir le royaume de Trébisonde ou le duché de Mésopotamie. C'est fort risible, en vérité. Maintenant ils battent monnaie avec leur blason et chauffent des locomotives avec leurs parchemins. Ils profitent de ce que leur père leur a laissé quelque argent, qu'il tenait lui-même de son grand-père, pour vouloir en avoir plus encore. Ils savent bien que l'argent attire l'argent, asinus asinum fricat. Us méprisent les agents de change et se font agioteurs pour s'augmenter un peu; ils dédaignent les banquiers et spéculent sur le trois-six; ils se feraient juifs, tout barons chrétiens qu'ils sont, s'ils devaient y trouver du bénéfice. Autrefois, chacun allait mettre sa montre à l'heure sur rhorloge des Tuileries, maintenant chacun va la régler sur celle de la Bourse. Ceci est un symbole, et plus vrai peut-être qu'il n'en a l'air. Il y avait la flEuniUe qui aurait pu adoucir à jamais ma vie et la rendre au moins supportable ; les autres en ont, et moi je n'en ai plus. Mon père, je ne m'en souviens même pas; ma mère, je l'ai perdue au moment où j'allais pouvoir comprendre qu'elle devait être mon refuge et mon salut; des frères, des sœurs, -je n'en ai jamais eu. U me restait une vieille tante, celle qui prit soin de mon enfance et que j'aimais par-dessus toutes choses. Je l'ai vue mourir folle de douleur, pleine de pensées terribles, mais abaissant sur mon front ses mains bénissantes. Que son pardon descende sur ceux qui l'avaient offensée!

D'UN SUICIDÉ 267

Donc les femmes ne m'ont point sauvé, mes amis me sont insuffisants^ le monde m'indigne^ et je n'ai plus de fîEunille. Que me reste^t-il donc? Le travail Ah! je Tai méconnu cet ami solitaire, fidèle et consolant, que doivent rechercher les forts 1 mon cœur atrophié, mon esprit habitué à des nonchalances irrémédiables ne sont plus maintenant dignes de le recevoir; je suis désaccoutumé de lui; il ne pourrait peupler le désert aride dans lequel je voyage sans cesse, il ne daignerait plus me visiter, aussi je vais mourir. Ah! je connais ma plaie, et je plongerai mes mains dans ses lèvres béantes afin de mesurer hardiment sa profondeur; le grand œuvre de la vie se rencontre dans raction qui comporte la pensée, le travail et l'amour; j'ai follement et lâchement préféré rinaction, où j'ai trouvé la rêverie, la paresse et l'égoïsme. La rêverie est à la pensée ce que l'hystérie est à l'amour; La paresse est au travail ce que la paralysie est au mouvement; L'égoïsme est à l'amour ce que la cécité est à la vue. Dans les trois cas, c'est une maladie substituée à une iSonction: on en meurt. Je ressemble à un arbre dont on aurait brûlé l'aubier. Je l'ai dit quelque part, il me semble, j'aiTêvé à tout, je n'ai pensé à rien. J'ai rêvé que je pensais, que je travaillais, que j'aimais. Toute ma vie j'ai ressemblé à ces gens qui sommeillent encore et veulent se lever; ils rêvent qu'ils sont debout et restent endormis. Souvent il m'est arrivé de désirer ce qu'on appelle une position. Jamais je n'ai réfléchi aux moyens qu'il me fallait employer pour l'obtenir; jamais je n'ai examiné le chemin qui devait m'y conduire; je rêvais

ses MEMOIRES que j'y étais parvenu, et je me prélassais dans la réussite supposée de mon ambition. J'ai toujours eu une inconcevable répugnance pour l'action; j'ai écrit dans ma tête de très-beaux livres dont je n'ai pas eu le courage de mettre un mot sur le papier. Je n'aime que les voyages, et seulement peut-être parce qu'ils fournissent une ample pâture à mes babiludes de songe-creux. Ce matin encore, aujourd'hui même, je suis resté de longues heures absorbé dans cette idée que je ferais bien d'aller aux Indes. J'ai fait alors comme déjà pour la Chine, comme pour tous les pays que j'ai envie de visiter, je m'y suis transporté immédiatement. J'ai vu les temples d'Ellora, la pagode de Kédaram; j'ai salué la trimurti de Brahma, Whisnou et Çiva; j'ai marché sur les bords du Gange; j'ai fait danser les bayadères et j'ai gravi les cimes neigeuses de l'Himalaya. Ce qu'il y a de plus positif dans tous ces désirs de voyages, c'est le besoin d'échapper au milieu qui m'entoure, et peut-être à moi-même. Parfois je me croirais en quête d'une patrie dont je serais exilé; mais j'ai beau la chercher^ je ne la rencontre nulle part; elle ressemble à l'Ile d'Ithaque qui fuyait toujours devant Ulysse. Le meilleur moyen d'arriver est encore de mourir. Un instant, j'avais pensé à me faire soldat, et cependant j'ai en grande répulsion toutes les choses militaires; mais lorsque j'entends un régiment passer au son des fanfares, je me sens des vellétés belliqueuses et je rêve le homissement des chevaux blessés, les sourdes détonations de l'artillerie, l'odeur chaude du sang, les éclairs de l'épée et les cris de victoire. Mais à qui donner mon courage et ma force? Pour quelle cause maintenant pour

D'UN SUICIDÉ 269 rais-je aller combattre? Dans mes voyages^ j'ai vu les Nationalités; elles étaient couchées sur le dôs^ râlantes^ saignantes et mourantes; elles se tournaient Tune yei*s l'autre avec effort et se disaient à voix basse^ en écoutant le coq qui chantait dans la nuit : « Ma sœur, ma sœur^ ne vois-tu rien venir? » Les temps ne sont pas encore arrivés oîi celui qui veut être. réuni à ses {lères pourra glorieusement escompter sa mort ! Comme je les envie à cette heure, ceux qui combattirent pour la Grèce! Je ne mourrai pas en héros de mélodrame, je finirai paisiblement, bourgeoisement, sans imprécations, sans anathèmes, sans colère, sans haine, sans désespoir et sans plaisir peut-être. Je tuerai ma vie comme on tue un cheval emporté qui vous enmiène à l'abîme. La forme que j'occupe m'est devenue insupportable, et je veux en changer à tout prix, quoi qu'il puisse advenii"! Pourquoi donc, puisque l'existence est si amère à son début, les vieillards regrettent-ils leur jeunesse avec tant de violence? pourquoi ne se souviennent-ils de la saison passée de leurs amours qu'avec des spasmes de douleurs? Est-ce une aspiration désespérée vers le temps qui n'est plus? A chaque instant on maudit la vie, et les moribonds à cheveux blancs se relèveraient sur leur couche, secoueraient leur agonie et consentiraient à vivre mutilés et sans membres, pourvu seulement qu'ils vécussent, ne fût-ce qu'un jourj une heure, une minute de plus. Cela tient peut-être à ce qu'ils ne croient pas. Au delà d'eux ils ne voient sans doute que le néant; ils ont peur et reculent devant la mort, qu'ils regardent comme une dissolution définitive. A ce sujet, je pense comme Sylvius, je crois à la transmigration des âmes; pour moi, la

270 MÉMOIRES mort nVrien que de très-consolant^ car elle me fait faire un pas de plus vers l'état de perfection. Oui, toujours, plus tard, comme autrefois, je verrai la poudre d'or des soleils couchants, j'écouterai le murmure des grands fleuves, je dormirai sur la mousse des forêts, je lèverai mes yeux vers les cieux étoiles, je gravirai les montagnes, j'entendrai Tocéan se briser sur les rochers couverts de goémons. 0 nature étemelle! je t'admirerai toujours, ici ou ailleurs, qu'importe! je t'admirerai plus belle si je te vois dans les mondes supérieurs! Depuis que j'ai résolu de mourir, je suis comme allégé d'un grand poids et je me trouve presque joyeux; c'est une sensation nouvelle qui me surprend, car j'ai toujours été triste; toutes les fois que je me suis égayé, j'imitais ces enfants qui ont peur la nuit en traversant un bois et qui chantent pour se donner du courage. Et puis je sais que rien ne pourra maintenant ébranler ma décision; je me réjouis en pensant aux longs jours de repos que je vais avoir.enfin^ car en admettant que mon incarnation nouvelle s'opère inunédiatement, j'aurai au moins les mois de sommeil et les années dé l'enfance pour me reposer de mes longues fatigues. J'ai fait comparaître ma vie devant moi-même, juge impartial que je ne récusé pas; je l'ai interrogée, elle est coupable^ mauvaise, désespérée; je l'ai condamnée à mort^ et bientôt j'exécuterai froidement la sentence.

D'UN SUICIDÉ 271 XIII 18 octobre 1853. Je viens de relire ces notes, qui sont le récit décousu de ma vie ou plutôt de mes impressions, et je trouve que j'ai parlé souvent de ma mère, trop souvent peut-être. Est-ce une forfanterie de regret filial? Non! c'est l'expression involontaire d'un souvenir qui a dominé mon existence. C'est à cette mort, qui est venue si prématurément faire le vide autour de ma jeunesse, que j'ai attribué l'exagération ridicule de ces douleurs ravageantes qui vont me jeter dans Fétemité. J'ai toujours senti que quelque chose manquait auprès de moi; j'ai cherché par tous les moyens possibles à fermer cette blessure par où mon sang s'échappait goutte à goutte, et je n'ai point réussi. Cette affection, sur laquelle je comptais pour appuyer ma vie, s'est éloignée de moi brusquement, et j'en suis resté chancelant et troublé. Comme un aveugle qui a perdu son guide, je me suis heurté à tous les arbres de la route> et je m'en suis pris aux arbres au lieu de m'en prendre à ma cécité. Ne pouvant raconter mes peines à celle qui aurait su les effacer, j'ai vécu de mes propres confidences extravasées en moi, j'ai été à la fois le vase et la liti^ueur; le vase est faible> la liqueur fermente) l'un est' sur le point de se briser, l'autre va se répandre. Rien n'a pu î^mpAs remplacer ces joies de fils que je n'ai pas eues; et si^e me suis souvent dégoûté de mes maitresses si c'est]peut«être Qi|rce qu'elles ne m'ont point assez maternellement aimé. Les femmes croient ttop tf dir aorompli k grand sacrifice de l'amour loi^

372 MÉMOIRES qu'elles ont ôté don de leur chair; elles se trompent. Je sais que la possession est la consécration sainte et sublime des tendresses humaines^ mais, au-dessus d'elle, il y a ces caresses merveilleuses de l'âme qui sont la consolation suprême offerte à ceux qui souffrent. La mort de ma mère, qui était pour moi, orphelin et fils unique, comme une famille entière, a creusé dans mon cœur un vide d'affection qui ne s'est point comblé et où les méchantes passions se sont précipitées bien vite. Elles se sont rendues maltresses de mon être désemparé; elles ont tenu en moi leurs ténébreux conciliabules, et m'ont poussé dans des rêves éperdus où je me suis usé à désirer tout ce que je ne pouvais avoir. Si j'avais été un homme d'action, je serais devenu promptement coupable et même criminel. Rousseau n'a tué qu'un mandarin, j'en ai tué plus de mille. Tous mes mauvais instincts, encore développés par la solitude, s'en allaient sans résultat dans le cours de mes pensées invisibles, comme ces égouts qui s'écoulent dans un fleuve qui les confond avec ses eaux. J'ai toujours été misérable, mais tout est relatif; beaucoup m'ont envié ma pauvreté, qui eût été une fortune pour eux, mais je doute que les richesses les plus incalculables eussent jamais pu me rendre riche. J'ai réussi, à force de projets insensés, à me créer des besoins insatisfaisables; le revenu de l'empire romain paraîtrait insuffisant à mes fantaisies, et le serais pauvre avec les trésors de Golconde. Le luxe d'Héliogabale, qui faisait sabler de diamants les salles de ses palais, ne me semble pas très-extraordinaire, et la statue d'or de Néron me paraît à peine digne d'un empereur. Si j'avais eu une

D'UN SUICIDÉ «78 très^grande fortune^ j'aurais été dangereux ; il vaut donc mieux que je sois resté pai^^re. Au reste, si je l'avais eue, je n'aurais été sans doute qu'un simple crétin fort désireux de l'augmenter, et peu soucieux de restaurer le Bas-Empire à la plus grande gloire des soplhistes, des gens de lettres, des histrions et des baladins. Et cependant quels voyages j'aurais entrepris! quels théâtres j'aurais fait bâtir ! quelles fêtes j'aurais données aux artistes, aux poètes et aux femmes, ces manifestations divines de l'intelligence et de la forme I quels livres, quels tableaux, quels monuments> quelles statues, quelles symphonies j'aurais fait exécuter ! Quel dieu, à main toujours ouverte, j'aurais été pour les élus de l'Ëspiit, pour les in"venteurs et les hardis pionniers qui se jettent dans le pays de l'inconnu ! Quelles machines j'aurais fait construire pour explorer le fond des mers ! quels ballons gigantesques pour monter jusqu'aux étoiles! quelles ar-^ mées d'ouvriers pour aller arracher aux entrailles de la terre le dernier mot de leur secret!... Que Dieu me pardonne, voilà que je rêve encore I Hélas ! c'est cependant à rumuer sans cesse des folies semblables que j'ai consumé sans retour nSes facultés les meilleiures. A travers tout ce que j'ai aimé, possédé, désiré, cherché, voulu, demandé, décidé, j'ai toujouis décidé, de* mandé, vvoulu, cherché, désiré, possédé, aimé autre chose. Qui est-ce qui se souvient de la chanson de Goethe : vanUas vanitatum? Ma mère, en vivant près de moi, en surveillant mon esprit avec les sollicitudes inquiètes des mèreti, en dirigeant sm* elle tous ces besoins d'aifections qui me remplissaient et que je n'ai pas su utiliser, en engageant ma 18

274 MÉMOIRES jeunesse yers un but de tiavail assidu^ aurait-elle assex modifié ma nature pour m'empêcher d'être tout à lait malheureux? C'est là une question à laquelle je ne puis répondre lorsque je m'interroge impartialement. Les joies qu'elle me réservait me semMent peut-être grandes parce que je ne les si jamais connues. Je m'en serais peut-être lassé bifen.yite; je l'aurais peut-être délaissée pour aller à la conquête des affections faciles qui attirent les jeunes gens et les détachent du foyer. Où sont les fils qui aiment et respectent leurs mères ? Je ne les vois pas. J'ai connu des enfants quii^n riaient et qui parlaient des amants de celle qui les avait conçus. J'ai senti mon cœur se serrer de colère. a Noé but du vin, s'enivra et se déGoalpit dans sa tente. p Gham, le père de Ghanaan^ ayant vu la honte de son père, le dit à ses frères, qui étaient dehors. n Sem et Japhiet prirent une couverture qu'ils posèrent . sur leurs épaules, et, allant à reculons, ils cpavrirent la honte de leur père; le visage détourné, ils ne virent pas la honte de leur père! » ^ Cest sur nos mères surtout qu'il Sut jeter notre manteau, et au besoin nous tenir devant, debout, l'épée nue à la main, afin que personne n'y touche ! On dit : la tendresse d'un père; on dit : TaoNur d'une mère. Différence merveilleuse et qui n'e^t point irréflechie. Tout a sa raison d'être dans le langage traditionnel. Qu'eUe soit morte ou vivante, une mère ne quitte jamais son enfant. L*esprit de la mienne me visite souvent. Une fois, en m'apparaissant dans un rêve, elle m*a sauvé la vie. 11 y a dix ans> je m'en souviens^ is^^t pendant la

O'DN SUICIDÉ «75 nuit du 26 septembre, j'habitais un village des Vosges enfeimé dans une étroite vallée prise entre deux montagnes. J'avais été dans la journée chasser à qudques lieues de là, et te soir, fort tard, j'étais revenu à cheval par une pluie torrehtielle. J'étais mouillé, harassé de fatigue, très-désireux de repos, et je me jetai vite au lit, où je trouvai bientôt un sommeil profond comme la mort. Je dormais depuis quatre heures environ , lorsque j'eus un rêve singulier dont je n'ai jamais perdu la mémoire. J'étais tout enfant, couché dans. mon petit lit, et cependant j'avais une conscience confuse que mes vingt ans m'avfident fait homme. Je regardais les tableaux accrochés aux murailles et je reconnaissais un portrait de Washington et ime Vierge à la chaise, qui avaient autrefois décoré ma chambre d'enfant. J'entendais une sorte de murmure indistinct de voix, de piaffements de chevaux, de craquements de toiture, et surtout, dominant le tumulte, un bruit 3emblable au cours d'uA fleuve grossi; je grelottais, et je me promettais de gronder ma bonne de ne m'avoir pas mis un double couvre-pied. Un sentiment inexprimable d'effroi m'avait envahi, je ne sais pourquoi je me sentais mal à Taise; je n'osais tourner la tête dans la cramte de voir des fantômes, et comme ma peur allait toujours croissant, j^appelai à haute voix : « Maman 1 1> A peine avais-je parlé que ma mère paiiit, je ne sais par où elle entra. Elle était pâle et portait ses cheveux déroulés sur une camisole blanche^ comme le jour de sa mort. Elle accourut vers moi, s'assit sur le bord de mon lit, me prit la tête dans ses mains, et m'embrassa en me disant : « Qu'as-tu, mon pauvre petiot? » Je lui dis : « J'ai peur! n Elle me répondit:

«76 MÉMOIRES* c(Lève-loi. » Je la regardai avec des 'yeux étonnés ; elle me prit sur ses genoux et se mit à me bercer^ en me chantant^ sur un air très-doux^ ces deux mots^ qu'elle répétait toujours : Le bruit que j'avais entendu augmentait de minute en minute et ressemblait à la rumeur de la mer. a J'ai peur ! j'ai peur ! disais-je. — Lève-toi! lève-toi! » répétait ma mère. J'eus alors un geste d'enfant maussade^ et je dis^ en faisant la moue : « Non^ je ne veux pas me lever. — Mais^ lève-toi donc! » cria, ma mère^ en me poussant avec violence contre la muraille. Je ressentis une douleur au front et je me réveillai. En dormant^ je m'étais effectiyement heurté contre les parois de l'alcôve. J'étais bien éveillé et j'écoutai. Le bruit que j'avais entendu à travers mob sommeil et mon rêve était devenu distinct. Des cris de détresse, le fracas d'im torrent, le bondissement de la pluie sur le toit^ un tumulte sourd et prolongé qui venait de loin monta jusqu'à moi. Je me précipitai hors de mon lit> je courus à la fenêtre et je l'ouvris. Le ciel, sans étoiles, était noir comme du velours *noir, quelque chose d'un jaune assombri passait en bruissant sous mes fenêtres. J'entendais des voix lanientables qui parlaient. « Qu'est-ce qu'il 7 a donc? criai-je. — C'est l'inondation, répondirent les voix, sauvez-vous ! sauvez-vous ! » J'allumai une bougie, je sortis de ma chambre. La maison, jusqu'au premier étage, baignait dans l'eau; le flot montait froid et sablonneux jusque par-dessus Fescalier et commençait à remplir le corridor oii s'ouvrait ma porte. Je retournai à la fenêtre. À la itteur vacillante de ma lumière, je vis des meubles qui s'en allaient emportés par le com'ant qui les brisait

The text on this page is estimated to be only 21.05% accurate

D'UN SUICIDÉ 177 aux maisons. Sur les toits il y avait des Femmes qui pleuraient. La pluie avait gonflé une petite rivière qui traversait le pays, elle était sortie de ses rives et ravageait le village. Où sont les bateaux? criai-je à une des femmes que je voyais? — Au pont de la Maltardive, » me répondit-elle. Je grimpai sur l'appui de ma fenêtre et je sautai dans cette eau, qui me saisit comme un bain de glace. Au bout de deux cents brasses, une barque m'apprit. Ma mère m'avait réveillé à temps. Cette nuit encore elle m'a visité ; mais cette fois, dans un songe terrible dont le sens m'échappe. J'avais pris de l'opium, selon cette triste habitude que m'ont donnée mes ennuis, et mon rêve s'est poursuivi avec cette continuité lucide qui fait la joie des Iliades. En me réveillant, encore tout tremblant d'épouvante, rêve, tout de suite, avant d'essayer & me n je le copie textuellement. Je me trouvais dans la salle à manger d'un teahouse que j'ai habité, occupé à allumer un réchaud qui avait la forme d'une boîte à feu se composait de mèches de coton qui et quand on y touchait, et qui répandaient une lueur lorsqu'on s'en éloignait; au milieu il y avait un cresson et des dessins à la miniature. Pendant que je soufflais cet étrange brasier, une femme, qui avait été autrefois au service de ma mère et qui s'appelait Julie, entra. Elle ôta son châle, - détacha son chapeau sans me voir, et s'adressa à une vieille bonne qui m'a élevé, elle lui dit : « Je viens de chez madame; elle vous dit bien des choses; elle ne va ni mieux, ni plus mal elle meurt toujours. »

S78 MÉMOIRES En entendant ces paroles je me retournai; Julie parut consternée de me voir. « De qui parlez-vous? » lui dis-je en fixant mes yeux sur les siens afin d'y lire sa pensée tout entière. Elle hésita longtemps à me répondre; enfin elle remua les lèvres mais de sa bouche il ne sortit aucun bruit; je n'entendais pas ses paroles je les voyais je les lisais. Dans cette sorte de langage visible elle me raconta que ma mère vivait encore. Autrefois, les médecins, afin d'éviter de plus longues angoisses à sa famille, s'étaient décidés, après délibération, à la faire passer pour morte. Dans le but de donner à leur mensonge une apparence irrécusable de vérité, ils avaient feint de faire une autopsie, ce qui est très-facile le soir avec des verres grossissants et des instruments de chirurgie en porcelaine de Saxe. Ensuite, ils avaient mis ma mère dans le cercueil, puis l'en avaient retirée, et s'étaient en allés en écrivant une épitaphe sur leur carte de visite, toujours pour faire croire à la réalité de leur stratagème.. Depuis dix-sept ans, elle vivait couchée dans un appartement secret, mourant sans cesse de la même maladie, crue morte par tout le monde, et ne vivant que pour Julie qui allait la voir de temps en temps, et une servante qui faisait auprès d'elle les offices de garde-malade et de femme de chambre. Malgré la stupeur que me causa cette révélation, il me sembla que déjà j'avais entendu une histoire pareille, que déjà cette confidence m'avait été faite, mais mes souvenirs me servaient mal, et je n'en pouvais préciser époque. J'aidonnai à Julie de me conduire auprès de ma mère> à l'instant, tout de suite.

The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

D'UN SUICIDÉ 9 Immédiatement, et sans transition, je me trouvais montant l'escalier de la maison où pour la dernière fois j'avais vu ma mère. Alors, H me sembla que je me ressouvenais pariblement tous les détails de cet événement revinrent à mon esprit, s Comment donc, me dis-je, ai-je pu oublier cette aventure? » Je poussai une porte que je reconnus et j'entrai dans une grande salle où s'élevait Un billard qui servait de lit. Les murailles étaient revêtues de stuc jaune, tout autour de la corniche s'allongeait une rangée de turbans verts; aux quatre coins, au-dessous du plafond, il y avait une tête de nègre qui remuait les jeux et saignait du nez. A la place du lustre, un moulin à vent pendait, renversé; à grande rapidité. Rien ne m'eût souvent venu dans cet endroit ne voyais pas ma mère, et j'avec un geste comme on en a à cache-cache, elle souleva l je n'avais pas aperçue, en même et je vis ma mère. Je m'approchai d'elle lentement, je pris sa tête dans mes bras, je l'ai^yais contre ma poitrine et je l'embrassai. Je fis cela avec beaucoup de calme, avec une sorte de (roideur, comme une chose naturelle qui m'arrivait tous les jours; pourtant, j'étais très-surpris de la voir encore existante. C'était bien elle cependant; seulement elle me parut maigrie, et ses cheveux me semblèrent plus noirs. Elle me parlait comme à un enfant, et ainsi qu'autrefois, elle m'appelait : cher petiot. Je la câlinais beaucoup et je ne parlais pas. Elle toudia de ses doigts le ruban rouge qui

The text on this page is estimated to be only 18.31% accurate

IM MÉMOIRES était à ma boutonnière, et me dit : ■ En quelle composition a-tu été le premier? Tu as donc été bien sage que ton professeur t'a donné la croix? » Je lui répondis en arabe, a Comme tu sais bien le latin maintenant, me dit-elle. D Elle me parla de sa mère, je n'osai pas lui dire qu'elle était morte. Alors, elle me raconta son histoire : « Ah! cher petiot, me disait-elle, avec une voix dont » les accents font nbrer mon cœur lorsque je me les » rappelle; ab 1 cher petiot, ça m'ennuie bien d'être » morte. Personne ne sait que j'existe; la police me tient • enfermée ici, me surveille et m'empêche de sortir; » mais je pense sans cesse à toi, mon pauvre enfant, tous » les (t voir, parce que je sais que ■ ^est n collègue. le ne vois personne, » ni m », ni mes amies. Ah ! je m'eun nuie le en jdeurant, et je suis fatin gaée hée. » Elle :hambre etluidit: aRegardei bien n econmuire désormais et de le laisser entrer toutes les fois qu'il voudra venir, a Par une transition insaisissable et que je ne puis m'«ipliquer, à sa place je vis un jeune Turc à barbe blonde. Têtu d'une redingote verte, prostéiné, et qui égrenait un chapelet, en répétant: Yaialitl ja latif! yalatif! Cependant c'était toujours ma mère. Je lui dis ; « Maintenant, je suis un bomine; j'ai une grando fortune; si vous voulez, j'achèterai une maison de campagne bien retirée oii nous vivrons tous diux, heureux et inconnus du monde entier; vous passerez pour une de mes poientcs, et nul jamais ne saura que vous existez. • Elle avait repris sa forme naturelle; elle se leva, a Vus

D'UN SUICIDÉ 281 mon jai*din^ comme il est beau, me dit-elle.
y> En effets par les fenêtres ouvertes, j'aperçus de larges tilleuls jaunis par l'automne. « Voilà dix-sept ans que je ne suis sortie, reprit-elle ; tu es grand, tu as de la barbe, tu pourras me défendre ; je vais m'habiller et nous irons nous promener ensemble. » Elle s'arrêta et se prit à rire. « C'est que je n'ai que des chapeaux d'il y a dix-sept ans, dit-elle, tout le monde va se moquer de moi dans la rue. » Je l'engageai alors à se faire simplement une marmotte avec des dentelles noires, et je lui promis de la conduire dans un endroit où personne ne pourrait la recon* naître. Nous descendîmes un grand escalier où des sources coulaient sous ks marches, et nous nous trouvâmes dans le jardin des Plantes. Elle était à mon bras et marchait lentement. Des oiseaux chantaient dans les arbres baignés de lumière; il faisait un temps magnifique; le ciel était tout bleu. Elle se réjouissait de cette nature splendide, elle respirait à pleine poitrine et me disait :

t82 MÉMOIRES des animaux féroces aperçut ma mère et lui dit[^]
d'une Voix très-dure[^] en la menaçant d'im fouet : « De quel droit vous
promenez-vous ici? Vous savez bien que vous êtes morte; je vais vous
arrêter. » Ma mère me prit à bras le corps[^] et posa sur ma poitrine sa tête
qu'elle agitait convulsivement. A ce moment tout disparut. Je me trouvai
ensuite[^] toujours au jardin des Plantes, dans la galerie intérieure des
cellules où sont nourris les animaux vivants. Il y avait beaucoup de curieux
et aussi TAuvergnat qui jouait toujours le même air dont je continuais de
chanter tout bas les paroles. Un gardien marchait devant nous et nous
racontait l'histoire et les mœurs des différents animaux que nous regardions.
Arrivé devant une hyène, il s'arrêta et dit : a Ceci est la superbe hyène de
Barbarie; son cri ressemble à celui d'un enfant, sa voix se fait entendre
depuis le Sahara jusqu'à la place des Victoires, elle ne se nourrit que de
cadavres, et ne comprend que le dialecte du Mogreb. d Je regardai la hyène
qui fixait sur moi des yeux pleins de larmes, et dans cet animal immonde je
réconnus ma mère, a J'ai faim, me dit-elle; on ne me donne pas à manger !
i» Je passai la main à travers les barreaux pour la caresser; elle se jeta sur
moi et me coupa le poignet d'un seul coup de ses mâchoires. Je poussai un
cri et je me réveiUai. J'avais réellement crié, car mon lévrier, qui couche
toujours dans ma chambre, était debout sur ses pattes et grognait
sourdement. Ce rêve m'a troublé plus que je ne voudrais ; il m'a

D*UN SUICIDÉ S88 remis ma mère en mémoire; j'y ai pense tout le jour jusqu'à l'obsession. Au reste, chez moi, tout me la rappelle : ses portraits, ses meubles que j'ai pu sauver de la vente, son encrier qui est siu* ma table, sa lampe qui m'éclaire en ce moment. Ses chansons favorites sont restées dans mon souvenir avec les intonations qu'elle leur donnait et les accents de sa voix. Lorsque j'étais enfant, le soir, avant de me coucher, elle me prenait sur ses genoux, et tout en bouclant mes cheveux elle me berçait en murmurant doucement quelque vieille romance. • Il y avait un air qu'elle chantait toujours; c'était un air doux, triste, lent, mélodieux, plaintif et cependant {dein d'une bravoure qui me ravissait; il y était question de dragons, de tambours, de trompettes; c'était, je crois, la chanson de Malplaquet. Elle le disait et le recommençait jusqu'à ce que ma tête appesantie fût retombée sur son épaule en fermant les yeux. Aujourd'hui cet air est revenu plus de vingt fois sur mes lèvres, et maintenant je le chante sur ma tombe comme autrefois elle le chantait sur mon berceau. Ces souvenirs m'ont ramené vers mon enfance! J'ai revu le grand manteau de la cheminée où je m'asseyais pour épeler des livres à images. J'ai revu la pelouse verte où je courais après les poules qui s'enfuyaient en caquetant; j'ai revu le grand bois de chênes dont les ombres m'effrayaient le soir; j'ai revu le gros chien de TerreNeuve qui jouait si doucement avec moi, et l'âne que je montais quand ma bonne me conduisait aux assemblées de village ! Combien loin tout cela, et cependant j'y touche encore ! Je ressemble à Charles Moore anéanti qui désirait redevenir enfant.

264 MÉMOIRES Ah ! que ne suis-je encore un insoucieux écolier sans regret de la veille^ sans appréhension du lendemain! Où est-il ce bon temps du collège? où est notre classe du soir et notre long sommeil dans nos Uts étroits? Où est la joie des vacances et nos larmes quand on rentrait au mois d'octobre? et la grosse horloge qui sonnait si tristement les heures? Hélas! voilà que j'en suis réduit à regretter le temps du collège dont j'avais toujours maudit la mémoire. Oh! mon Dieu! mon Dieu! comme j'ai souffert! Le Seigneur met ainsi parfois au monde des créatures destinées à beaucoup, à toujours souffrir, afin que les autres hommes puissent se reposer de leurs propres infortunes dans la contemplation du malheur d'autrui. Aussi j'aime mieux mourir; mais c'est au cœur que je tirerai et non pas à la tête, car je ne veux pas qu'ils soient souillés de sang et des jaillissements de ma cervelle, ces cheveux noirs^ que ma mère avait tant de plaisir à boucler elle-même. XIV SO octobre 1852. Ce matin j'ai voulu en finir tout à fait ; mais, je l'avoue, le courage m'a manqué; un vague instinct m'a dit de vivre encore. Est-ce l'espérance qui m'a parlé? Non ! c'est cette peur de la mort que j'ai si souvent condamnée chez les autres. Si les prêtres catholiques avaient raison! s'il y avait réellement un enfer! Oh ! ce serait horrible ! Si j'allais sentir des fourches ardentes entrer dans ma

D'UN SUICIDÉ 285 chair! si j'allais être brûlé par une soif éternelle! si Fange impassible allait mettre devant moi son épée flamboyante en me disant : « Sois maudit ! tu n'entreras jamais au séjour de repos et de béatitude! » C'est impossible; mon cœur et ma raison se soulèvent à cette pensée. Je suis soni; j'ai été dans une église et j'ai longtemps prié. Il y avait une messe de mariage ; des orgues jouaient de graves harmonies qui^ sous la nef^ se répandaient comme une tempête. J'ai beaucoup pleuré. Pendant que j'étais agenouillé^ un prêtre passa près de moi ; en voyant mon visage ruisselant de larmes^ il me dit : — Pleurez et priez^ mon fils! Dieu guérit tous les maux, il pardonne toutes les fautes et console toutes les infortunes. — Ah ! qu'il me guérisse de la vie^ qu'il me pardonne l'action que je vais commettre, qu'il me console d'avoir tant vécu ! De là j'ai été dans les cimetières, afin de choisir la place où je veux reposer; tout y est laid, factice, pauvre, sans grandeur et sans charmes. Les morts sont entassés les uns par-dessus les autres, les tombes se touchent; c'est régulier et bête comme le parterre d'un jardin fran*çais ; il n'y a plus d'arbres, on les coupe pour faire place aux cercueils. J'ai cherché et je n'ai pas trouvé un seul endroit isolé,^ assombri par de grands saules pleureurs. Cela m'ennuie d'être enterré avec tout le monde; je ne voudrais pas être absorbé dans ce grand centre de putréfaction. Ah! si je pouvais être jeté à la mer! dans la mer Rouge! elle est si belle! j'irais, la face au ciel, pile et glacé, sur les vagues bleuissantes, déchiré par les

S86 MÉMOIRES goélants voyageurs ei tiré en bas par les énormes esturgeons. J'aimerais mieux cela que d'être enfermé dans une bière; ce coffre étroit m'épouvante^ on n'a pas la place d'étendre les bras quand on est fatigué; puis encore on vous coud dans un linceul, et autour de vous parfois^ quand on est pauvre, on met du ^n, afin de vous empêcher de balloter; pour les riches, on met des coussins brodés et des étoffes capitonnées. En argot des pompes funèbres, cela s'appelle ccUer un mort. Pouah! c'est affreux ! Autrefois, au cimetière Montmartre, à droite en entrant, s'ouvrait une sorte de précipice rempli d'une végétation magnifique. Des cyprès, plus vieux et plus hauts que ceux de Scutari, montaient au-dessus des mélèzes et des saules pâlis. Les tombes, renversées, effondrées, détruites, s'étaient égrenées sous les doigts du temps ; des lianes, des clématites, des aubépines, des chèvrefeuilles s'allongeaient sur les pierres disjointes et les avaient si bien embrassées de leurs longs bras flexibles qu'on ne les voyait plus; des ramiers roucoulaient sur les branches, des lézards couraient entre les racines. Bien souvent, lorsque j'allais visiter mes pauvres morts, je me suis arrêté à contempler toutes ces richesses et je me suis dit : a Cesi là que je voudrâs dormir! » Un beau jour, on a déraciné les arbres, on a chassé les ramiCK, on a versé dans ce trou des charretées de terre, on a comblé le précipice, et maintenant c'est im terrain sablé, planté de tombeaux uniformes entourés dé bordures de buis. Je suis tourmenté de cette idée que je reposerai dans un endroit désagréable* Bt puis je suis tiraillé par un regret si singulier qu'il

D'UN SUICIDÉ M7 en est ridicule; je suis désolé de ne pas assister à mon propre enterrement; je voudrais me suivre moi-même à l'église et jusqu'à ma fosse ouverte. Je voudrais voir la figure de mes amis» entendre les commentaires et savoir la vérité des opinions. Gomme sera le corbillard ? les chevaux auront-ils de beaux panaches ? parlera-t-on sur ma tombe? si l'on parle^ que dira-t-on? Et ceux qui m'ont aimé^ que feront-ils en quittant le cimetière? Ah! si je pouvais^ non pas me suivre tout à fait, mais seulement me voir passer! Bekir-Aga pleurera, et mon pauvre chien sera bien triste de ne plus me voir. Mon vieil Amaute rejoindra son pays où. Dieu merci, il sera désormais à l'abri de toute misère. Peut-être qu'on m*enterrera de très-bonne heure afin d'éviter la foule, parce que je suis un suicidé; alors personne ne viendra. Pourvu qu'en me tuant je q'aille pas me défigurer I cela me ferait beaucoup de peine... —.11 faut que je sois fou, vraiment, pour me préoccuper de tout cela. Qu'importe, quand je serai mort! J'ai marché dans Paris; je me sens déjà si bien mort au dedans de moi-même, que j'allais avec précaution pour n'être heurté par personne : un cadavre, ça tombe dès qu'on le touche. Siu* le boulevard, des voitures passaient, des hommes et des femmes se promenaient. Le bruit m'a assourdi, et j'ai été étonné de voir tant de personnes vivantes. Un enfant m'a demandé l'aumône, j'ai vidé ma bomrse dans ses mains. Ce n'est pas par charité ; mais qu'est-ce que cela me fait? je n'ai plus besoin d'argent. Je ne savais que faire pour employer mon temps; je ne Toulalu pas rentrer dm moi, mon appartement m'est

288 MÉMOIRES devenu insupportable^ et dès que j'y suis je prends de Topium afin de dormir. J'ai été au tir de Pirmet; j'ai tiré Tingt-cinq balles avec beaucoup d'adresse. — Diable ! me dit le chargeur^ dans un cas donné monsieur ne manquerait pas son homme. — Soyez en paix, lui ai-je répondu, je vous réponds que je ne le manquerai pas ! Une curiosité étrange, invincible, m'a fait remonter les quais et m*a conduit jusqu'à la Morgue. Je suis entré dans ce petit bâtiment sombre, froid, humide, et qui semble poussé sur les bords de la Seine comme un champignon vénéneux. On se pressait aux vitres ; on regardait à travers les carreaux ternis et enduits d'une crasse jaunâtre ; je me suis approché. Des loques hideuses et dépenaillées pendaient à des crochets de fer ; au-dessous, sur les dalles de marbre noir arrosées de riomuiable filet d'eau^ deux hommes étaient étendus, partiellement couverts de ce saie petit tablier en cuir qui a déjà servi à tant de cadavres. L'un était un enfant pâle et roidi ; un siUon bleuâtre le traversait de l'épaule droite à la hanche gauche et lui faisait comme une écharpe. A côté de moi des gens disaient : « U a été écrasé par un omnibus. » L'autre était un homme de quarante ans, gonOé, tuméfié, vert et livide; il semblait qu'à poser seulement le doigt sur son ventre ballonné, on y eût (ait un trou. Sa bouche tordue, son nez à moitié dévoré par les poissons, ses yeux qui n'étaient que des trous, faisaient faire à son visage une grimace sinistrement grotesque ; le bout de ses mains et de ses pieds s'en allait en lambeaux comme de la vieille chai'pie mouillée. Un tatouage se dessinait sur le biceps de son bras gauche, et repré

D'UN SUICIDÉ 289 sentait un autel d'où s'élançait une flamme entourée de ces mots : « Toujours pour mon Elisa ! » La mort a quelquefois des aspects horribles; je suis très-troublé ; tout le jour, j'ai murmuré ces vers : Bleuâtre^ enflé^ méconnaissable^ Bercé par le flot qui bruit^ Sur rhumide oreiller de sable Je dormirai bien cette nuit ! J'avais beau les chasser, ils revenaient toujours en m'apportant l'image de ce monstre que j'avais vu à la Morgue. Ils étaient comme le refrain de toutes mes pensées. La persistance de ce souvenir me fatigue. J'ai trouvé un air pour ces quatre vers ; je ne les récite plus, je les chante. Je suis, au reste, très-sujet à ces sortes d'obsessions. Souvent, pendant des semaines entières, je me redis, sans arrêter, une phrase, un refrain, un vers. On finit par en avoir la courbature. Après la mort de Suzanne, je ne souviens, à ce moment où je rêvais plus que jamais l'isolement, la solitude, la fuite de toute cette humanité méchante, je me répétais à chaque heure, à chaque minute du jour, ces vers de Louis Bouilhet : Savez-vous pas, loin de la froide terre. Là-haut, là-haut, dans les plis du ciel bleu. Un astre d'or, un monde solitaire Roulant en paix sous le souffle de Dieu? Pauvre Suzanne ! c'est pourtant moi qui ai causé sa mort ! je vais lui servir de victime expiatoire. Où est-elle maintenant? dans quelles régions, vers quelles étoiles 19,

990 MÉMOIRES s'est enMe son âme aimante et douce ? sous
quelle forme nouvelle existe-t-elle maintenant ? à qui sera-t-ii accordé de la
récompenser des douleurs que je lui ai infligées ? Cette histoire me donne
des remords. Heureusement que bientôt je ne me souviendrai plus. Qui sait
si mon existence future ne sera pas attristée pour le rachat de ce malheur !
Quant à Setti-Zayneb^ je me sens rongé par des jalousies atroces lorsque je
pense qu'elle est en la possession de ce nègre hideux. Pourquoi me
plaindre? N'est-ce pas moi qui Tai voulu ? XV 34 octobre 1859. n vient de
m'arriver une aventure étrange ; j'ai la tête troublée, très-troublée^ très-
troublée. Cette molécule de mon âme qui -j^éside à la raison, comme aurait
dit ce pauvre Sylvius, m'a-t-elle déjà quittée ? s'est-elle enfuie aux
approches de ma mort ? Voyant que sa parole n'était plus écoutée, sentant
que ses forces devenaient insuffisantes et inutiles dans le combat, elle est
partie d'avance en éclaireur sur la route où je dois bientôt marcher ? Suis-je
devenu fou, ou suis-je réellement encore dans mon bon sens? Je n'en sais
rien. Voici ce qui m'est advenu : Aujourd'hui, il faisait très-beau, il y avait
du soleil; je suis sorti pour voir encore une fois des arbres avant de mourir ;
les feuilles, roussies et colorées par l'automne, remuaient au souKle d'une
brise tiède OHiime

The text on this page is estimated to be only 18.65% accurate

D'DN SUICmË «t dans one jouni  e de printemps. J'allai am
Talleries, je m'assis sous les marronniers et je regardai des enranls qui
jouaient devant moi. Ils tournaient en rond, se tenant par la main, et
chantaient : Mon père n'avait d'enfant que moi, Dessus la raef il m'cn  oja,
Saulei, mignonaesl C  cilial abl C  cilUI tristesse   me capide Apollonie qui
isid  rais tous ces et je me r  p  tab nglais : « Les enr pitié les étouffer
lorsqu'ils attelaient l'âge de raison. » Une petite Me de deux ans environ
jouait    côté de la chaise où j'étais assis, presque    mes pieds; elle mettait
avec un grand sang-froid du sable dans un panier, puis en faisait de petits
tas sur lesquels elles plantait des branchettes tombées. Une femme se tenait
   distance et ta surveillait avec sollicitude. Ce jeu dura quelques minutes,
puis l'enfant s'assit par terre, dirigea ses yeux vers moi et m'aperçut. Elle
attacha avec une fiil   singulière son regard sur le mien et, sans sourire, me
contempla longtemps. I^t    coup elle se leva ; laissant là sa pelle et son
panier, elle vint k moi, se plaça entre mes genoux et me dit sérieusement,
dans son langage    peine ébauché : — Bonjour, monsieur! Je me penchai
vers elle et je l'embrassai. Bile devint

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

an MÉMOIRES toute rouge, et dans ses yeux je lus tm seDliment si triste que i'en fus ému malgré moi. Je lui parlai en adoucissant ma voix et je lui demandai son nom. — Je m'appelle la petite Marie, me répondit- elle. — Eh bien! mademoiselle Marie, (tes-vous sage ordinairement? Elle sembla ne pas comprendre ma question et ne ré[diqua pas. Elle avait pris ma canne et jouait avec son cordon. EUe n —Oh! mon Puis elle esc osa sa 16te sur ma p< et ne bougea plus. J Sa bonne s' maih telet, elle lui dit : — Voyons, mademoiselle Marie, vous fatiguez monsieur; descendes. . La petite fille jeta ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer en criant : "' — Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas '. — Laissez-la, dÎE-je à la servante, elle ne me gêne pas. L'enfant s'était dressée sur mes genoux, elle m'embrassait avec ses lèvres fraîche.s; aucun sourire n'avait déridé son visage; elle me disait : — Je veui que tu sois mon papa! Je pris sa tête dans mes mains et je la considérai attentivement. Ses traits étaient arrondis et indécis comme généralement ceux des entants; une pâleur mate donnait un ton uniforme à sa Hgure qu'encadraient des cheveux trée^oirs. En voyant ses yeux, je ne sais quelle réminis'

D'UN SUICIDÉ 298

cence confuse passa dans ma mémoire. Us étaient d'un bleu foncé et presque violet; de longs cils recourbés en alanguissaient encore l'expression profondément navrée^ désolée et comme mourante. Je me sentais troublé d'une émotion vague sous la persistance de leur regard. Où donc avais-je vu des yeux semblables? Tout à coup le visage de Suzanne apparut à m^n souvenir^ et je reconnus ces deux yeux si tristes qui m'avaient contemplé si souvent. 0 Suzanne! est-ce toi? Un frisson de terreur m'agita tout entier, mon cœur battit avec violence^ et, comme le Christ au jardin des Oliviers, je sentis une sueur d'épouvante qui coulait jusqu'à terre. Seigneur! Seigneur! est-ce donc une de vos révélations? Je restais anéanti, frappé de stupeur, éperdu, immobile à cette idée que l'âme de Suzanne habitait le corps de cette enfant qui était venue vers moi, naturellement, sans sollicitations, sans efforts, et qui ne voulait pas me quitter. 11 y a aujourd'hui trois ans que Suzanne est morte. Au milieu de mes préoccupations sinistres, je n*y avais plus songé; cet incident étrange me rappelait violemment cet anniversaire. La petite fille me caressait toujours; sa bonne la re-' gardait avec surprise : — Faites excuse, monsieur, me dit-elle, jamais elle n'est comme cela; ordinairement elle ne parle à personne; elle est très-douce, mais elle ne rit jamais; elle a toujours l'air si triste qu'elle en donnerait presque envie de pleurer. — Quel âge a-t-elle? demandai-je en me sentant défaillir. Cette femme sembla faire un calcul mental, et me ré

294 MÉMOIRES pondit^ sans remarquer le tremblement qui agitait mes mains. — Tiens ! c'est drôle; elle a eu ce matin deux ans et trois mois. Ah ! je m'en souviens bien^ allez, car je l'ai vue naître, moi, cette petite>là; c'a été une dure matinée. Madame avait souffert toute la nuit; vers quatre heures, comme le jour allait paraître, l'enfant vint au monde, mais si chétive, si débile, si maigrelette, monsiern*, que c'était une pitié. Le médecin crut d'abord qu'elle était morte; enfin elle cria; mais elle est presque toujours malade, et nous avons bien du mal à l'élever. Get^ enfant était donc née, neuf mois presque heure pour heure après la mort de Suzanne; je jetai un grand cri et je la pressai contre mon cœur. Alors un sourire que je n'ose raconter illumina d'une allégresse infinie son visage tout à l'hernie si pensif; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule, et pleura, sans cris ni sanglots. Gela est certain, Fâme de Suzanne est dans cette enfant. Un instant j'ai eu la pensée de la voler, de me sauver à toutes jambes, de m'enfuir avec elle et de la garder toujours pour recommencer à vivre à ses côtés, car cette rencontre est providentielle. Il doit y avoir en Bretagne, auprès de la mer, dans les environs de Fouesnant et de Goncameau^ quelque coin perdu où je pourrais peutêtre vivre encore paisible et heureux auprès .de cette petite fiUe^ auprès de cette Suzanne nouvelle. Rêve de folie que tout cela! Gettc domestique m'aurait dénoncé, et puis je n'ai plus de courage pour rien. Pendant deux heures je suis resté avec l'enfant, absorbé, ne voyant rien autour de moi ; sentant une foi

D'UN SUICIDÉ 295

profonde descendre dans mon cœur et remerciant Dieu de toutes mes forces. J'ai été bien sot de croire, une minute seulement, à cet enfer impie dont on cherche à nous épouvanter. Quand le soleil déjà voilé des nuages du soir fut sur le point de disparaître, la bonne voulut emmener Marie. L'enfant s'était accrochée à mes vêtements et refusait de s'en aller ; elle disait en pleurant : — Je ne veux pas ! je ne veux pas ! GVst mon bon ami à moi ! Ce fut une scène presque tenfole; la bonne ne savait plus que faire ; Marie criait et sanglotait ; quant à moi^ j'étais faible comme un mourant. Quelques personnes s'arrêtaient devant nous et commençaient à regarder curieusement de notre côté; je pris Marie dans mes bras et je lui dis : — Sois bien sage, chère enfant, obéis à ta bonne; je reviendrai te voir; si tu n'es pas raisonnable, si tu ne veux pas rentrer, tu ne me reverras plus. La pauvre enfaht comprima ses sanglots, et tournant vers la domestique son pauvre petit visage décomposé, elle lui dit d'une voix suffoquée : — i- Viens-f en, ma bonne. Puis elle m'embrassa; sa bonne la prit dans ses bras et partit avec elle. Aussi longtemps qu'elle put me voir elle regarda vers moi en m'envoyant des baisers avec ses mains. Lorsqu'elle eut disparu derrière les grilles, je me ré•veillai de ma torpeur et je me sauvai en pleurant. Cela est ma conviction enracinée, inébranlable, immuable, que Suzanne existe et que je l'ai vue.

\$06 MÉMOIRES XVI 35 octobre 1859. J'ai voulu revoir cet enfant, ma Suzanne. Tout le jour je l'ai cherchée en vain, j'ai couru par les Tuileries, le Luxembourg, les Champs-Élysées, les boulevards, les rues et les places. J'ai regardé tous les enfants qui passaient et je ne l'ai point trouvée. Hier j'aurais dû la suivre. Je suis rentré brisé de lassitude. Je me suis peut-être troublé à tort. Les enfants sont sujets à ces affections subites auxquelles ils ne pensent plus quelques minutes après ; ce rapprochement si singulier de sa naissance et de la mort de Suzanne n'est peut-être qu'une des mille combinaisons du hasard. Je n'aime pas à croire au hasard. Et puis ces yeux, ces grands yeux tristes, et leur expression de douleur ineffable ! Oh ! qui me dira la vérité ? J'ai des bourdonnements dans la tête^ j'ai le cervelet pincé comme avec des tenailles, je sens que mes idées n'ont plus de suite. Je souffre beaucoup. Je crois que si je mettais de la glace sur mon front, cela me ferait du bien. Toute la nuit j'ai rêvé que je voyais Suzanne berçant une tête d'enfant qui lui ressemblait. Cette apparition est plus qu'un appel, c'est un reproche. Sylvius avait raison, je ne l'ai pas aimée comme je l'ai cru, et depuis j'en aime une autre ; Sylvius avait raison encore. Celle-là aura eu les derniers souffles de ma vie ; je lui écrirai, je vais lui écrire ; je n'ai même plus la force d'être heureux.

D'UN SUICIDE 297 Hem*eux ! tout le monde me semble rétre,
excepté moi ; j'envie tous ceux que je Tois et je les prends en haine^ parce
que leur repos parait insulter à mes souffrances. Ah ! maintenant que je vais
recevoir sur mes lèvres le froid baiser de la mort, maintenant que tout est
fini et que demain mon cadavre sanglant sera couché sur le dos, si Ton me
demande quelle pensée, quels regrets, quelle aspiration ouvre ses ailes dans
mon âme, je répondrai : Oh ! comme ils doivent être heureux, ceux qui ont
une jeune femme blonde qui entoure leur cou de ses bras charmants et qui
voient grandir un enfant qui les appelle mon père! Ils habitent la campagne;
une pelouse verdoie devant la maison ; quand ils sortent, un gros chien les
suit qui porte le petit enfant. Ils ont pris dans la vie les joies de la famille.
Comme il doit être heureux celui qui veille la nuit, le* front courbé sur un
livre et laissant retomber pai* instants sa tête pleine de méditations!
quelquefois il se lève pour aller regarder des mixtures étranges qui
fermentent dans des vases de cristal. Il a pris dans la vie les joies de la
science. Gomme il est heureux le peintre qui monte et descend son échelle,
la palette à la main, le statuaire qui frappe son marbre, le compositem* qui
pâlit en écoutant les mélodies qui chantent dans son âme, l'écrivain qui
revêt sa pensée de . formes magnifiques ! Us ont pris dans la vie les joies de
l'art. Gomme il est hem^eux le capitaine habillé de sou beau costume qui le
fait regarder par les femmes ! il commande à des soldats aussi braves et
aussi bêtes que lui, il moun^a de bon cœur pour sauver la frontière ou pour
empêcher un chien d'entrer aux Tuileries ! Il a

298 MEMOIRES pris dans la vie les joies de la gloire et de Tasserrissement. Gomme il est hem'eux le secrétaire d'État qui décacheté des dépêches qu'il ne lit pas et signe des papiers qu'il n'a pas lus I II baise gracieusement la main aux dames, il ne parle pas afin d'avoir Tair de réfléchir, il se courbe devant les broderies qui passent, car il veut devenir ministre. 11 a pris dans la vie les joies de Yeaor bition. Gommie il est heureux le banquier qui aligne ses chiffres, compte son argent, regarde avec amour les cinquante serrures de sa caisse sohde et gagne quatre-vingts pour cent le plus honnêtement du monde ! 11 a pris dans la vie les joies de la richesse. Gomme il est heureux le jeune honune qui s'en va la nuit, le cœur battant et le pied léger vers la fenêtre de celle qui l'aime ! peut-être en escaladant la muraille se brisera-t-il les reins, mais qu'importe, puisqu'il peut tenir dans ses bras celle qu'il appelle sa chérie.. Il a pris dans la vie les joies de l'amour. Gomme ils sont heureux ! comme lLs sont heureux tous ceux qui ne sont pas moi; tous ceux qui ne sont pas rongés par les dévorantes inquiétudes de rêves impossibles! J'envie tout le monde, et cependant je ne voudrais être à la place de personne. Une seule chose peut-être aurait pu me faire heureux, la misère; parce que la nécessité de travailler pour soutenir ma vie aurait étouffé ces rêves insensés qui m'ont tant endolori. Peut-être est-ce que là-dessus je me trompe encore; il y a d'autres pauvretés que celle qu'on vous jette sans cesse à la tête, et la misère de l'estomac n'est certainement pas la plus redoutable. Je n'aurais voulu avoir pour m'entourer aucune des

D'UN SUICIDÉ 199 familles que j'ai vues; je n'y ai trouvé que désunion^ querelles^ jalousies, adultère sinon inceste, lâchetés et médisances. Il y a des morts que je n'ai jamais connus et pour lesquels je me sens pris d'une pitié profondément tendre rien qu'à voir ceux près desquels ils ont vécu, rien qu'à comprendre les chagrins qui ont dû les assaillir. Souvent je me suis plaint comme René, de n'avoir pas^ dans mon désœuvrement, une douleur réelle à supporter, à combattre, à vaincre pour occuper et amuser ma pensée. J'ai eu tort; j'ai souffert, réellement, sérieusement souffert; ma vie a été rongée par une passion mauvaise : la jalousie. Jamais je n'ai tenu une femme aimée dans mes bras, sans voir se dresser entre elle et moi le spectre de ceux qui l'avaient possédée, et lorsque la pauvre créature fermait les yeux, je me disais : C'est pour ne pas me voir et se souvenir à son aise de ceux qu'elle a aimés autrefois. Ah! cela est horrible} et je puis dire que cette pensée m'a rendu relativement vertueux en m'éloignant à jamais de toute trahison. Mes tendresses, au reste, si j'en ai jamais eues de véritables, puisaient une force nouvelle dans ces tortures de toutes les minutes. Il faut peut-être que l'amour soit comme les religions viables et qu'il ait son baptême de sang. Mais il y a des souvenirs qu'on voudrait arracher de son cœur, dût-on arracher son cœur en même temps. Voilà que je raisonne ou plutôt que je déraisonne encore; à quoi bon, mon Dieu, à quoi bon ! J'ai encore bien des choses à faire, des notes à écrire, des papiers à brûler, des dispositions à prendre, des adieux à adresser et mille détails dont ne se doutent pas ceux qui ne vont pas mourir. Le temps me presse; la mort est assise à ma

300 MEMOIRES porte^ elle attend; il faut que je la fasse entrer en lui disant la bienvenue arabe : Bismillah ! au nom de Dieu ! Ah ! c'est égal^ j'aurais bien voulu revoir cette petite fille qtii est Suzanne ! XVII S5 octobre 1853, trois heures du matin. Tout est prêt^ mon cœur est préparé; j'ai écrit à Porcia, j'ai fait mes dernières instructions ; j'ai jeté au feu mes papiers inutiles^ et j'ai brûlé tous les portraits qui m'étaient chers; j'aime mieux les détruire moi-même que de savoir qu'ils iront s'étaler chez les brocanteurs des quais et des boulevards. 11 est trois heures du matin ; le soleil de demain ne se lèvera pas sur mon existence actuelle. J'ai presque envie d'écrire comme autrefois au collège : Ave y morituri te salutan^I J'aurais bien mieux fait de mourir à celte époque. A quoi cela me sert-il d'avoir vécu jusqu'à présent? Je suis assez calme^ et ma résolution ne vacillera cer* tainement pas ; mais ma chair est troublée; elle est pleine d*appréhensions^ il est évident qu'elle a peur de souffrir; ma tête est vide comme lorsqu'on a pris une forte dose de quinine ; j'entends des murmures confus qui chantent dans mes oreilles; les yeux me brûlent; ma main sèche et gpnflée écrit difficilement; mon cœur bat irrégulièrement^ je respire avec peine, et je sens des frissons me parcourir comme pendant un accès de fièvre. Est-ce que j'aurais peur? Mes pistolets sont là, devant moi, sur la table; tout à ' :*.

D'UN SUICIDÉ 801

rheure j'en ai pris un et je Tai armé. A ce bruit sec, mon lévrier^ qui était couché près de moi^ a levé la tête et m*a regardé d'un air inquiet^ comme il faisait en voyage lorsqu'il me voyait préparer ma carabine; je me suis de.mandé si je ne ferais pas mieux de le tuer afin de l'emmener avec moi^ lui qui m'a suivi depuis tant d'années. Cela est inutile, on ferait jeter son cadavre à la voirie ; Bekir-Aga le conduira dans son pays, et ils se regarderont tristement tous les deux en pensant à moi. Ce pauvre Arnaute, ma mort lui fera de la peine; il m^aimait bien^ depuis dix ans qu'il ne me quittait pas. Ah ! comme tout s'est rembnmi, comme la nuit est venue vite! comme tout s'est assombri sous les ténèbres de la fatigue et du découragement! J'aurais peut-être pu avoir du bonheur; je ne demandais, comme tant d'autres^ que ma place au soleil. Ne me l'a-t-on pas donnée, ou n'ai-je pas su la conquérir ! Ah ! je sais ma maladie, c'est un cancer moral au cerveau, j'en meurs. Je suis bien triste; j'aurais besoin d'entendre de la musique et je voudrais pleurer. Je brûle tous mes papiers, excepté ces notes, tout, même ces parchemins où pendaient de grands sceaux de cire et qui étaient enfermés dans ce vieux coffre en bois de cèdre. A qj^oi bon perpétuer ces niaiserîes inutiles? J'ai parcouru ces paperasses, j'y ai lu la devise menteuse de ma famille : Levius fit patientiâ. Jamais raillerie ne fut plus aroère. Certes, lorsque notre grandaïeul, prisonnier à Londres avec le roi Jean, récitait à son royal compagnon, pour l'engager à souiVrir courageusement sa captivité^ le vers d'Horace dont le second hémistiche devait lui être donné pour devise, il ne se

/ SOI MÉMOIRES doutait pas qa'un de ses descendants^ le dernier^ devait chercher dans la mort un refuge contre la vie, en riant de l'ironie de ce dicton imposteur. Qu'est-ce qu'on dira demain en entrant dans ma chambre et en me voyant moi-t? cela m'inq[uiète et me tourmente. Je pense toujours avec regret à mon mterrement que je ne verrai pas. Sans doute les journaux feront des articles; ils m'appelleront fou^ insensé, impie; ils diront : ce malheureux ! ils prétendront que je me tue parce que je suis ruiné; ils m'inventeront quelque vice secret par où s'est écoulée ma fortune! Au reste^ je suis bien sot de m'occuper de tout cela, qu'est-ce que cela me fait? Je viens d'ouvrir ma fenêtre. U y a des étoiles à l'horizon; de grands nuages chassés par le vent passent et repassent devant la lune; j'ai respiré largement, comme si je voulais faire provision d'air contre les étouffements du cercueO. Une rafale est entrée et a éteint ma lampe ; je me suis trouvé tout à coup dans l'obscurité, j'ai eu peur; il m'a semblé que je voyais des formes violettes qui remuaient à travers les ténèbres. J'ai vite allumé une bougie; je me suis regardé dans la glace; j'étais très-pftle. J'ai écrit mes deniières recommandations; elles sont très-simples et faciles à suivre. On m'habillera de mes burnous de voyage, les capuchons seront rabattus sur ma figure. On m'enveloppera tout entier, les bras placés le long du corps, dans ce merveilleux couvre-pied que Porcia m'a donné. Les paquets de lettres que j'ai préparés et mis en évidence seront déposés près de moi; le portefeuille en velours bleu brodé d'or, qui oontlait un

D'UN SUICIDÉ 803 portrait et des cheveux^ sera placé sur mon
coeur^ de façon à cacher la blessure que je vais y faire. On laissera mes
bagues à mon doigt. Mes cheveux ne seront pas coupés. On ne fera de moi
ni dessin, ni moulage. Sous ma tête on mettra ma Bible in-folio. Je sais que
tout cela est plein d'enfantillage; mais qu'importe, puisque cela me fait
plaisir : on peut bien passer quelque fantaisie à un mourant. Je serai couché
dans une bière en bois de chêne, je ne veux pas de cercueil en plomb, je ne
veux pas de double cercueil. J'aurai bien assez du poids de six pieds de terre
et d'un morceau de marbre, sans y ajouter encore l'oppression des boîtes
incorruptibles. Je ne veux pas être embaumé; que la destruction fasse son
œuvre en paix! La vue des momies égyptiennes suffit à dégoûter de ces
sortes d'empailllements ridicules. U faut, comme disait le lazariste sur la
tombe de Suzanne, que la poudre retourne à la poudre, et que Tesprit
remonte à Dieu qui l'a créé. Seigneur ! toi qui m'as jeté à travers la vie dans
un but que j'ignore et qui bientôt va se révéler, pardonnemoi si je quitte
l'existence par le seul fait de ma volonté I Tu n'avais pas mis dans ma
poitrine un courage égal à mes douleurs; elles m'ont usé lentement,
lentement, et je dois disparaître maintenant que je ne suis plus bon à rien. O
mdtre des destinées 1 directeur des transmigrations, accepte-moi dans ta
miséricorde; pardonne, toi dont tous les apôtres ont souffi Tert; souvent j'ai
crié vers toi, mais tu saûi que je il'ai jamais douté; je

The text on this page is estimated to be only 14.64% accurate

SM UÉIIIRBS fâi toiijoaii itnti l'agiter aa dedam de moHuême,
pI j'ai adoré la présence dans toutes les choses de la nature. DanDe-moi, à
Père bienlajsanl les forces cécessaircs pour être moins malheureui dans ma
vie prochaine; ne me réserve pas à porler encore, en eipiatioa de mes botes,
le pmds des existences mauvaises; réchauffe-m>ii à ce foyer d'amour,
d'intelligence et de bonté qui émani de toi; prends-moi en pitié, délivre-moi
de mes faiblesse;- , anéantis mes prévaricatioDS, rapproche-moi de toi, i:
quoi qu'il arrive, 6 mon Dieu! que ton saint nom si> bénil XVIII A PORCU.
C'est à vous, Porcia, que je dédie ces notes d'une c^ tence qui va s' déjà
condamné à mort, comme celte viei^e' nier attaché BU poteau du supplice;
votre rajonnemi.

The text on this page is estimated to be only 7.50% accurate

$$z^{\wedge} D\acute{E}$$

306 MEMOIRES solation et ma foroe^ si déjà je n'avais
af^paitenu à cette antre amie fidèle qui se nomme la Mort. Soyez heureuse
cependant, car, grâces à tous, je peox mourir en croyant avec ferreur que le
bonheur n'est point introurable. Surtout n'allez pas vous affliger, n'allez pas
vous dire : c Si j'aTais fait plus pour hd, peut-être aurait-il vécn; si je FaTais
mieux aimé, peut-être aurait-il fini par être moins misérable. » Non, cda
était impossible; je vous le répète, je ne pouvais plus vivre, et pour me
servir d'une vieille comparaison très-juste, je vous dirai : 11 n'y avait plus
d'huile dans la lampe, elle s'éteint et nul ne peut la rallumer. Nous nous
reverrons, Porda, soyez-en certaine ; Dieu qui parmi tant d'obstacles nous a
réunis, nous remettra encore en présence dans une existence future. Je vous
laisse une partie démon âme, j'emporte une partie de la vdtre; attirées par
leurs souvenirs et leurs affinités premières, nos monades sauront bien se
retrouver plus tard, et nous vivrons enfin côte à côte des jours pleins de
bonheur que notre tendresse a mérités. Pardonnez-moi^ car vis-à-vis de
vous aussi je suis coupable ; je n'avais pas le droit de me faire aimer et de
partir aussitôt en vous laissant des regrets. Dans ces notes, aucune ne
s'adresse à vous; elles étaint closes déjà en partie, le jour où pour la
première fois vous avez mis votre main dans la mienne; elles vous ai^
deront à comprendre cet être tacitnrpe et sauvage que les splendeurs de
votre amour ont pu seules apprivoiser) en les lisant vous saurez peut-être le
dernier mot de certains cria de désespoir qu'il a poussés vers vous; elles
TOUS expliqueront ces répulsions, ces colkes, ces puéri^ : ■. '■(

D'UN SUICIDÉ 807 litès d'enfant malade pour lesquelles vous aviez tant d'indulgence et que vous endormiez sous le charme de vos yeux. O Porcial que Dieu vous garde et vous paye de tout le bien que vous m'avez fait; et s'il ne veut pas me punir trop cruellement de mes fautes, qu'il me réunisse à vous dans cette existence nouvelle où tout à l'heure je vais faire le premier pas. Jean-Marc. C'est ainsi que unit le manuscrit de Jean-Marc; j'ai recueilli quelques détails sur sa mort^ et je les donne pour compléter l'histoire de ce malheureux. Lorsque le matin Bekir-Aga^ attiré par les hurlements du chien, entra chez son maître, il le trouva mort, roidi, couché sur le dos comme un soldat. Par une précaution singulière, Jean-Marc avait déshabillé toute la partie supérieure de son corps. U s'était frappé en pleine poitrine et a dû mourir sur le coup. Son chien avait lé> ché sa blessure, puis ses mains et son visage, car le ca* dayre était barbouillé de sang** Ce fut un grand émoi dans le>quartier> et l'Église, comme je l'ai dit, refusa de prier sur son corps. Ses instructions furent suivies à la lettre. Au reste, il avait pris minutieusement toutes ses mesures. Il avait acheté un terrain et composé lui-même son épitaphe. Je l'ai lue moi-même au cimetière Montmartre, un jour que j'y rencontrai une femme vêtue de noir qui priait en pieu

308 MÉMOIRES D'UN SUICIDÉ rant à genoux devant sa
tombe! C'était Porcia^ qui ne Ta pas encore oublié. Cette épitaphe la voici :
ICI 6IT U DÉPOUILLE D'UNE AIE ÉTERNEUE. 0 IORT QUE J'AI
FORCÉE k ■'OBÉIR, DÉJÀ JE l'AI VUE SOUVENT DANS IES
EXISTENCES ANTÉRIEURES, ET SOUVENT JE TE REVERRAI
DANS IES EXISTENCES FUTURES. CHOISIS-IOI DE PRÉFÉRENCE
LORSQUE TU VOUDRAS DÉLIVRER UN HOME DE L'ENVELOPPE ^
QUI EMBARRASSE SON AIE ÉTERNELLE ; FAIS QUE JE SOIS TON
ÉUI v A TOUJOURS, ET CONDUIS-MOI DE TRANSMI6RATI0NS EN
TRANSMIGRATIONS JUSQU'A DIEU, AFIN QUE JE PUISSE
RENTRE A JAMAIS DANS SON ESSENCE INFINIE ET ÉTERNELLE
! AINSI SOIT-IL! FIN Typ. de M-' Y* Doudej-Dupré, nie Saint-Louis, 46.
... I . . • i ' /

The text on this page is estimated to be only 6.75% accurate

^^^ BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE ^ ^ à i fr. le volume (HORS
DE FRANCE: I F R A N C 25 CENT. I, E VOLUME.) RECUEILLIS KT
PUBLIES PAR MAXIME DU CAMP Ve-t . r V ■,; PARIS LIBRAIRIE
NOUVELLE BOULKVAUD DES ITALIENS, io, EN FACE DE LA
MAISON DOIIÉB 4 855

(23)

↓

MÉMOIRES

↓

D'UN SUICIDÉ

RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

.r\(

The text on this page is estimated to be only 17.01% accurate

CHRZ LKM MKMKfl ÉniTEL>IKi« BIBLIOTHÈQUE
NOUVELLE à V frAnc l« volume. » * KORMAT IN-T6, IMPRIMÉ AVFX
CARACrÈRES NKDFS SUR BKAU PAPIER SATINE, FI' CONTENANT
5U0,000 LKITRiFS AU MOINS, VALEUR DE DKUX YOLUMR8 IN-
OCTAVVOLUMES PARUS k DE LAMARTINE Gbneviève, Histoire
d'une Servante i vol EMILE DE GIRARON La Politique universelle 1
vol. GEORGE SAND Mont-Revêche f vol. ALPHONSE lARR Histoires
NuttHANDEs 1 vol. JULES SANDEAU Un Héritage 1 vol. LÉON
60ZLAN La Folle du Logis 1 voL ALEXANDRE DUMAS (publia par)
Impressions dk Voyage : De Paris à Séhastopol,- par le docteur Maynard '. i
vol. STENDHAL (BEYLE] liE Bouge et le Noir ,...; 1 vol.La Giiartreose
de Parme i vol' M- DE GIRARDIN, THÊQPHILE GAUTIER, SANDEAU
.Et.|IÉR)r La Croix de Berny :...!"!... i vol. PHILARÈTE CHASLES
Souvenirs d'un Médecin i vol. RUFINI (Ancien AmbaiSHdear lie
8Mrdnijri|. ^ LoRENzo Benoni.— Mémoires d'un ' Conspirateur 1 vol.
ALEXANDRE DUMAS FILS Diane de Lys < ^ yol. Le Koman d'une
Femme 1 vol. La Dame AUX Perles 1 vol. Trois Hommes forts. . 1 vol. M"
LiFARGE Heures de Prison 1 vol. LE COMTE 0E RAOUSSET-BOULBCK
Uhe Conversion i M" MANOEL DE 6RANOF0RT L'âotre Monde i
CHAMPFLEURT Les IktURGEOis de Molumourt. . i ll€RT Une Nuit du
Midi (Scènes de 181 S), i AMÉDfE ACHARD La l\ode.j>b Nessus f
JULES GERARD (LE TUEUR DE LiOr La CnAssE au Lion, ornre de 12
magniliqiies grav., par G. Doré. . FEUX MORNAND La Vie de Paris t
ARNOULO FRÉMY Les Maîtresses parisiennes t EUGÈNE CHAPUS Les
Soirées de Chantilly I M-' ROGER DE BEAUVOIR Confidences de M"*
Mars l CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES Deux Ans e\ Afrique i
MAXIME DU CAMP Mémoires d'un Suicidé M0L!ÈRE (Œuvres
complues), hdi. l'-flilion par Philarète Ciiasles, 5 [le 1er ggt gn vente), m
Pour par&Ure suece^iveiDefll Corneille. — Racine. — Boilkau. Fontaine.
— La Bruyère. — La ll^x FoucAui.o. — Madame de Sévioe, i Pan». —
lyp. lin M- V Oi.ii.ley-Uiipié, nw Sainl-Lonis, 46.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^